UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01314791 3

A
D
78

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

DIRIGÉE PAR

FORTUNAT STROWSKI

RACINE

JEAN RACINE

D'après J. Deveria

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

XVIIe SIÈCLE

RACINE

TOME I

TEXTES CHOISIS ET COMMENTÉS

PAR

CHARLES LE GOFFIC

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Tous droits réservés

DISPOSITIONS TYPOGRAPHIQUES

ADOPTÉES POUR LA COLLECTION

UNIVERSITY OF TORONTO
DEC 3 1970
LIBRARY

DANS LE TEXTE

Les biographies, notices et commentaires sont imprimés en gros caractères.

Les citations et les extraits sont imprimés en petits caractères.

Les extraits qui se rapportent à un ouvrage important et qui forment un tout, sont signalés, en haut de la page, par un double trait qui encadre le titre courant.

DANS LA TABLE DES MATIÈRES

Les titres et les sommaires des chapitres sont imprimés en *italique*.

Les titres des extraits et des citations sont imprimés en romain.

PQ
1887
L4
t. 1

Copyright 1913 by Plon-Nourrit et Cie.

AVANT-PROPOS

Il n'y a qu'une voix pour louer le poète chez Racine : son astre, un long temps obscurci, a repris tout son éclat, et l'on peut croire qu'il ne subira plus d'éclipse. Nous n'aimons peut-être pas Racine comme l'aimaient ses contemporains et comme on l'aima chez nous jusqu'au romantisme : le culte qu'on lui rendait alors et qui ne comptait point un athée avait la délicieuse simplicité des cultes que rendent à la divinité les âges de foi absolue, et, à la vérité, si l'on aimait Racine, on eût peut-être été embarrassé de dire pourquoi, sinon justement parce qu'il était Racine et que la poésie française avait atteint chez lui son point de perfection. Cela suffisait à La Harpe comme à La Bruyère, et cela était très suffisant en somme, puisque aucun nuage n'avait encore troublé l'horizon littéraire et qu'on n'imaginait pas qu'il pût venir un temps où la raison et les grâces seraient proscrites de nos foyers. Au lendemain d'une si prodigieuse catastrophe et dont nous commençons à voir les effets désastreux, il apparaît bien que, dans notre revenez-y de tendresse pour l'auteur d'*Andromaque*, la conscience de nos égarements passés a pour le moins autant de part que le véritable attachement ; nous n'aimons plus Racine de cet amour sans mélange qui est le privilège des cœurs stables et des âges affermis dans la tradition, mais, à la façon des cœurs coupables et trop tard repentants, avec toute la réflexion, la lucidité, l'amertume secrète et l'impuissance ordinaire de l'expérience.

C'est une condition assez bonne malgré tout pour apprécier l'œuvre du poète à sa valeur. Et peut-être jugeons-nous mieux Racine écrivain ou l'entendons-nous mieux que ne le faisaient les contemporains.

Mais connaissons-nous l'homme aussi bien? Quel était-il? Et l'image que nous nous en faisons ressemble-t-elle à l'image qu'on s'en faisait de son vivant? Il est difficile de l'assurer. Si l'écrivain appartenait à tous, au dix-septième siècle l'homme n'intéressait que ses amis et les gens de sa parenté. Or, nous n'avons sur l'homme chez Racine que des témoignages très brefs, comme les cinq lignes nécrologiques de Saint-Simon, ou trop visiblement intéressés, comme les filandreux *Mémoires* de son fils. Et il faut donc nous résigner à le recréer de toutes pièces ou quasi. Mais à peine quelques traits de sa physionomie commencent-ils à se dégager que l'œuvre intervient et nous rejette sur l'auteur. C'est l'écueil presque inévitable des biographies littéraires. J'imagine que, pour bien écrire la vie de Racine, il faudrait ne se souvenir de l'écrivain que dans ses rapports avec l'homme et traiter celui-ci comme on fait des héros de roman. Le miracle d'équilibre qu'est cette vie au milieu des traverses et des contradictions les plus violentes nous deviendrait tout de suite sensible par ce biais : avec les faits que nous fournit la vie de Racine on construirait un merveilleux personnage dans la manière des héros de Balzac ou de Mérimée, qui serait plus près de la vérité peut-être, plus cohérent en tout cas, que le Racine épars, fragmentaire et inconsistant des biographies habituelles, — y compris celle qu'on va lire.

Ch. L. G.

RACINE

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANCE DE RACINE

I. Le paysage racinien. — II. Les origines du poète.
III. Son milieu de formation.

I

Il n'y a point accord chez les dévots raciniens qui ont visité la Ferté-Milon : et, pour les uns, c'est proprement un charme que cette petite ville pittoresque qui, avec ses vieilles petites maisons, escalade la pente abrupte d'une colline tout juste assez large pour servir d'assiette à un château féodal et qui descend ensuite jusqu'aux bords de l'Ourcq par des rampes de murailles, des pans de tours et des jardinets en terrasses ; pour les autres, La Ferté « n'a rien d'attrayant... Morne bourg, triste et froid, dit M. Sallesse. Rien, chez les Milonais, ne dériderait un visage attristé. »

Il paraît bien, d'ailleurs, que certains traits du paysage milonais ont quelque peu changé depuis le dix-septième siècle : l'Ourcq, aujourd'hui canalisé et qui déroule son cours paisible entre un double rideau de grands peupliers, s'étalait, au temps de Racine, en forme de marécage ; la

culture n'avait qu'à peine entamé les forêts profondes qui, de tous côtés, cernaient la petite ville et la bloquaient sur son étroit plateau de craie. Cependant le dessin général de la vallée n'a pu se déranger beaucoup en moins de trois cents ans, et nos raciniens n'ont ici qu'une voix pour vanter sa facture délicate, les molles lignes des coteaux qui s'étagent autour de la Ferté et qui s'entre-croisent sans se briser, leur « amplitude », leur « flexibilité de rythme », leur « sinuosité élégante », surtout le bon ordre et l'harmonie des divers plans d'un paysage qu'on dirait composé par une nature musicienne et géomètre. Comment ne pas sentir « l'accord mystérieux et subtil » (Hallays) qui existe entre un tel paysage et le génie d'un Racine? Enfin il n'est point jusqu'à la ville elle-même, si triste qu'on la veuille, et aux ruines du château féodal de Louis d'Orléans qui ne recèlent des éléments de beauté en rapport presque parfait avec l'idéal racinien, comme cette vierge gothique de la façade sud du donjon qui a déjà quelque chose dans l'attitude de « la grâce touchante d'Esther aux pieds d'Assuérus » (Hallays) ou comme ces verrières de l'église Notre-Dame et Saint-Vaast, « d'une beauté tragique, infiniment biblique », et dont M. Masson-Forestier veut trouver la paraphrase dans certains passages des tragédies sacrées du poète...

Nous ne songeons point à contester cet accord entre le génie de Racine et son pays. Accord tout naturel, quand la fleur humaine, comme c'est le cas ici, n'est pas le produit d'une acclimatation récente, mais l'épanouissement d'une longue suite d'ascendants à demeure sur le même sol. Souvenons-nous pourtant qu'il n'y a pas une ligne de Racine sur le paysage milonais et que, quand il parle de la Ferté, c'est pour la nommer seulement. L'homme du dix-septième siècle portait avec d'autant plus d'aisance certaines fatalités de race et de milieu qu'il n'en avait pas le plus léger soupçon. En outre, quelque indépendance doit être concédée au génie, en raison de son caractère exceptionnel.

Sous les réserves qui précèdent, il ne nous est pas défendu d'évoquer, dans le cadre le plus caressant et une

fois franchie l'enceinte sévère de la petite cité rétractée sur son roc féodal, la vieille famille d'honnêtes fonctionnaires dont est sorti le plus pur des poètes français.

La date de sa naissance doit être placée le 20 ou le 21 décembre 1639, puisque l'enfant fut tenu sur les fonts baptismaux le 22 par son aïeul paternel Pierre Sconin et son aïeule maternelle Marie Racine, née des Moulins. Une tradition le fait naître dans la rue de la Pescherie, présentement rue Saint-Vaast ; mais elle hésite entre le numéro 3 et le numéro 14 de cette rue, tout en penchant pour le numéro 3, où habitaient la fille et le gendre de Pierre Sconin auquel la maison appartenait. Le pavillon portant le numéro 14 lui appartenait aussi, d'ailleurs. On ignore pour quelles causes Jeanne Racine vint faire ses couches chez le père de son mari, au lieu de les faire chez elle. Elle les y fit encore en janvier 1641 et mourut quelques jours après avoir donné naissance à une fille qui fut Marie Racine.

Le père du poète, remarié deux ans plus tard à Madeleine Vol, mourut presque aussitôt, le 6 février 1643. Ainsi le petit Racine ne connut ni son père ni sa mère, étant, quand ils moururent, à un âge où les impressions ne laissent aucune trace. Sa belle-mère (et qui l'avait été si peu) se retira chez ses parents et, pour disparaître plus complètement de la vie de ses beaux-enfants, épousa en secondes noces Henri Chéron, prévôt de Neuilly-sur-Front. Jean Racine fut recueilli par ses aïeuls paternels ; Marie Racine, par le grand-père Sconin. Le bonhomme Racine s'éteignit en septembre 1649. Le petit Jean eut donc le temps de le connaître, mais il semble que sa tendresse soit allée surtout à Marie des Moulins, qui lui fut une seconde mère et à qui, d'ailleurs, il donna toujours ce nom de mère, mérité par un dévouement et des soins qui, de l'aveu de Racine, passaient ceux qu'elle avait eus pour « ses propres enfants ».

II

Comme on a fait grand bruit, ces derniers temps, d'une prétendue ascendance germanique de Racine, il faut en toucher ici quelques mots.

Le nom de Racine est si français qu'aucune hésitation n'est permise. Il y a des Racine à Chauny (Aisne) dès le douzième siècle. Ce sont des clercs, des menuisiers. Un de ces Racine émigra-t-il à la Ferté-Milon? Il est possible. Toujours est-il qu'on ne trouve de Racine dans le Valois qu'au début du seizième siècle.

Le prénom de Jean est héréditaire dans cette famille chez les aînés du sexe mâle. En 1508, un acte est passé devant Jean Racine, notaire à la Ferté-Milon, antérieurement substitut du procureur du roi dans la même ville. C'était le quadrisaïeul du poète. Son fils, Jean Racine, deuxième du nom, fut receveur du domaine et duché de Valois et des greniers à sel de la Ferté-Milon et de Crespy. Charges modestes quant aux revenus, mais qui s'entouraient d'assez de considération pour avoir valu à ce Racine une manière d'anoblissement et des armoiries. On a supposé que les Sconin lui enlevèrent la première de ces charges, qu'ils ont fort bien pu lui acheter. Toujours est-il qu'il ne transmit que le contrôle du grenier à son fils aîné, Jean Racine, troisième du nom, lequel épousa Marie des Moulins, sœur de Suzanne des Moulins, cellerière de Port-Royal, et de Claude des Moulins, également au service de Port-Royal pendant quelques années et qui, devenue dame Vitard, donna l'hospitalité aux Solitaires, lors de la première persécution.

Jean Racine et Marie des Moulins eurent huit enfants, dont Agnès Racine, qui entra à Port-Royal et fut la fameuse mère Agnès de Sainte-Thècle, et Jean Racine, quatrième du nom, père du poète, né en 1615, cadet au régiment des

gardes, qui abandonna presque tout de suite le parti des armes pour celui de la chicane. Espérait-il qu'on créerait pour lui une charge d'avocat? La supposition est permise. Il abdiqua donc assez vite cet espoir, puisque, n'ayant encore que vingt-trois ans, il épousa Jeanne Sconin, plus âgée que lui de quatre ans et fille du président au grenier à sel Pierre Sconin, lequel l'agréa dans son administration en qualité de greffier et l'aida ensuite à devenir procureur au bailliage.

Mariage avantageux, car ces Sconin sont riches, quoique chargés d'enfants (quinze), et assez surprenant tout de même, parce que les Sconin n'ont guère l'esprit janséniste.

Pierre Sconin, père de Jeanne Sconin, est successivement ou en même temps procureur du roi des eaux et forêts de la forêt de Retz, gouverneur échevin, commissaire enquêteur et examinateur, garde du sceau de la Ferté-Milon et président au grenier à sel. Il exerce ces charges jusque dans l'extrême vieillesse ; il monte à cheval comme un jeune homme et, sans l'affaiblissement de sa vue, il y monterait encore à quatre-vingt-douze ans. C'est se montrer bien modeste en vérité de dire, comme Paul Mesnard, qu'il est « d'une sève assez vigoureuse » : sang plus riche, sève plus magnifique ne se virent jamais, au moins à la Ferté, et l'arbre généalogique de Racine est tout couvert par la ramure de ce grand vieillard marié deux fois, père d'une lignée de patriarche et qui meurt presque centenaire. Deux de ses fils entreront au grenier à sel ; un troisième sera notaire ; le plus jeune, Claude, propriétaire et sire d'Argenvilliers ; quatre enfin deviendront religieux, et l'un même, Antoine, abbé de Sainte-Geneviève et supérieur général de la congrégation de France. Un autre, Adrien, principal du collège de Soissons (l'énigmatique dom Cosme de la correspondance?), écrira une tragédie d'*Hector*, aujourd'hui perdue ; un autre, Pierre, composera des poèmes sacrés et une *Vie de Saint-Vulgis*, patron de la Ferté, dont on dit grand bien.

Racine a donc de qui tenir du côté maternel et il est probable que, de ces Sconin lettrés, ambitieux, arrogants

et batailleurs (la moitié de leur vie se passe en procès et ils n'ont qu'un respect très modéré de l'autorité paternelle), il n'héritera pas que les dons de l'esprit. Vingt traits cités par les contemporains les montrent emportés, violents et, comme dira lui-même Racine, « francs rustres », sauf l'oncle Antoine, « le seul de sa famille qui a l'âme tendre et généreuse », et y compris le chef du clan, Pierre Sconin, moins gâté, mais qui « tient pourtant sa part » de la rusticité des autres.

Sur ce mot de « franc rustre », tout un roman a été bâti dont il ne semble pas qu'il faille beaucoup s'inquiéter. Il n'est que trop évident que *franc* est pris ici adjectivement et non substantivement, et que Racine se soucie peu d'établir une distinction entre les Gallo-Romains qu'auraient été ses ancêtres paternels et les Francs, Germains ou Scandinaves, qu'auraient été les Sconin. Il est vrai que, suivant une tradition de famille déjà rapportée par Mesnard, les Sconin de la Ferté-Milon « descendaient d'une noble maison d'Allemagne, dont ils avaient conservé les armes : *au cerf issant à senestre et à mi-corps d'un rocher de sable placé à dextre* ». D'où il suivrait que ces Sconin, primitivement fixés aux environs de Soissons, n'ont pu emprunter leur nom qu'au haut allemand *skoni*, qui veut dire : *les beaux*. A la Ferté même, « la tradition rapporte qu'on disait : *les beaux Sconin* ». Il paraît enfin qu'une certaine critique allemande se flatte de démontrer que les Sconin, établis assez tard en France, sont « arrivés directement d'Allemagne à la Ferté au seizième siècle ». Mais de cette affirmation comme du reste on ne donne jusqu'ici aucune preuve bien rigoureuse, sinon l'orthographe du mot Sconin, qui n'aurait pu, dit-on, se conserver sans altération depuis le seizième siècle. M. Masson-Forestier trouve lui-même la prétention un peu forte. La pureté relative avec laquelle nous est parvenu le nom de Sconin ne lui semble pas une garantie absolue de sa « modernité » : elle atteste seulement, dit-il, que les « Skoni » ont « franchi sans se « gaulioiser » tout le moyen âge ». Le nom, « légèrement retouché » (Saconin), d'un

village au sud-ouest de Soissons viendrait à l'appui de cette opinion et de l'antique mainmise des Sconin sur le pays où ils s'étaient fixés.

Telle est la thèse. Ses adversaires, non sans apparence de raison, lui opposent que, loin que les noms de lieux dérivent des noms de famille, ce sont les noms de famille qui dérivent en général des noms de lieux et que ceux-ci sont plus anciens que ceux-là. Or, Saconin, primitivement Saconi, est si peu un nom germanique qu'il est de pure « origine gallo-romaine : *Sacconiacus, domaine de Sacconius* » (Jean Herluison) : Saconin aurait donc fait Sconin, comme Satenay a fait par contraction Stenay. Et cela encore est possible, mais a le tort de ne tenir aucun compte de la tradition de famille rapportée par Mesnard.

On peut, semble-t-il, accepter cette tradition, sans qu'il en résulte, autant que l'espéraient les auteurs de la thèse, l'impression d'un Racine scandinave ou germain. Car est-il admissible que les Sconin aient traversé douze siècles sans altérer la pureté de leur lignage? Quelques gouttes miraculeusement transmises du sang de la conquête ne suffisent pas pour déclasser Racine et permettre aux Allemands de le revendiquer. Il n'y a point d'exemple d'une famille franque, si haut placée qu'elle fût dans l'échelle sociale (et ce n'est point le cas des Sconin), dont les membres ne se soient mariés qu'avec des Francs jusqu'au dix-septième siècle. Et le fait est qu'à cette époque et bien plus anciennement encore, peut-être dès le septième siècle, comme le croit Fustel de Coulanges, on ne distinguait plus entre les Gallo-Romains et les Francs. La fusion se fit de très bonne heure. En tout cas elle était complète au dix-septième siècle. Le premier Sconin qu'on rencontre à la Ferté (vers 1550) est marié à Pierrette Dejardin, dont le nom, je pense, n'a rien de germanique ; et son fils, Pierre Sconin, qui épouse Marguerite Chéron, grand'mère du poète, et, en secondes noces, Claude Jolly, témoigne dans ses deux mariages d'un égal éclectisme. Cela suffit pour montrer que, s'il y a de l'Allemand chez Racine, il y est à peu près dans les mêmes proportions que le Viking chez

Corneille et le Kymri chez Chateaubriand. Notre patriotisme peut se rassurer.

III

Il ne faut pas ajouter plus d'importance aux prétentions que la Picardie élève sur la Ferté-Milon. Le Valois, sans doute, n'a été rattaché qu'assez tard à l'Ile-de-France : il ne s'ensuit point qu'il ait fait partie intégrante de la Picardie et par là même d'un « terroir essentiellement nordique » ou franc. Il aurait plutôt été de très bonne heure une marche de l'Ile-de-France à laquelle il finit par s'agréger.

« Pays de grande douceur, dit l'auteur du *Lys rouge*, à qui ses eaux et ses bois, son histoire et ses légendes, ont fait une atmosphère de rêve ! » Contrée privilégiée, dont les femmes, au temps de Gérard de Nerval encore, parlaient « un français si naturellement pur que l'on se sentait bien exister dans ce vieux pays du Valois où, pendant plus de mille ans, a battu le cœur de la France ! »

Il n'est pas indifférent qu'un Jean Racine y soit né. Et l'on ne saurait faire assez sentir non plus à quel point son enfance fut intimement associée à la vie la plus ardente de la Ferté. Nulle part mieux qu'ici nous ne vérifierons ce qu'a écrit un jour M. Maurice Barrès sur la vertu de la petite ville et les sources secrètes qu'y trouve le génie. Cette Ferté, toute confite en dévotion, elle n'est peut-être pas la ville sainte, le grand monastère laïque qu'on a dit, et le siècle y fait entendre trop de rumeurs ; mais c'est pourtant une ville singulière, janséniste avant la lettre (au moins partiellement), et, dans l'ensemble, de mœurs assez rigides : son grand orgueil aura été d'avoir donné asile aux Solitaires chassés de Port-Royal, lors de l'emprisonnement de Saint-Cyran en 1638. Or, c'est Nicolas Vitard et Claude des Moulins sa mère, grand'tante du poète, qui reçurent sous leur toit et à leur table les pros-

crits : Lancelot, Antoine Le Maître, M. de Séricourt et M. Singlin.

Il y fallait quelque courage et, sans les Vitard, on ne sait trop ce que fussent devenus « ces messieurs », dont personne ne voulait à Paris. La maison était bien étroite pour tant d'hôtes. Ils n'en sortaient guère, de surcroît, sauf pour les offices du dimanche qu'ils allaient entendre, non à Notre-Dame, mais dans un faubourg de la ville, au prieuré des Bernardins de Saint-Lazare, qui était davantage selon leur cœur. Ils observèrent tout un an cette claustration rigoureuse, qu'ils rompirent seulement dans l'été de 1639, pour sortir après souper quand le temps était beau. L'air de la Ferté n'étant « pas trop sain » dans la vallée, à cause des marécages, ils se rendaient sur la montagne voisine, où ils s'entretenaient « de bonnes choses ». Il fallait, pour s'y rendre, traverser « un petit bout » de la ville. « Néanmoins, dit Lancelot, nous ne parlions jamais à personne, et quand nous revenions vers les neuf heures, nous allions l'un après l'autre en silence disant notre chapelet. Tout le monde, qui était aux portes, comme on est l'été, se levait par respect pour nous saluer. »

Peut-être convient-il de rappeler que ces saints personnages avaient entre vingt-quatre et trente ans. Mais telle était déjà « la bonne odeur » qui émanait d'eux qu'au bruit qui se répandit de leur départ, dans le mois d'août de la même année, « les dames de piété qui les avaient retirés chez elles furent frappées jusqu'au fond du cœur ».

Un attachement si passionné serait inexplicable par la seule affinité des sentiments religieux, et il fallait qu'il y eût dès cette époque partie liée entre la Ferté et Port-Royal. Si ce n'est pas la Ferté qui a fait Port-Royal, comme on l'a prétendu, elle y a du moins beaucoup aidé par le nombre et la qualité des recrues qu'elle lui fournit (une vingtaine), au premier rang desquelles la mère abbesse Sainte-Thècle et M. de Sacy, l'une tante et l'autre cousin de Racine. Claude des Moulins elle-même, du temps qu'elle était fille, avait été, nous le savons, au service de Port-Royal. Avant elle, Suzanne des Moulins et Marie Barillon,

veuve de Claude Passart et belle-sœur de Suzanne des Moulins, et une autre dame Passart, parente de la dernière et veuve d'Antoine Desseaux, avaient occupé des fonctions à Port-Royal.

C'est assez faire entendre dans quelle atmosphère d'austérité grandit le petit Racine. A la vérité, Port-Royal et la Ferté se confondaient pour lui. Tant de liens jansénistes noués autour de son berceau ne se relâcheront qu'à peine quand, après une enfance pieuse, une enfance d'enfant de chœur, assez pareille à celle d'Éliacin, le jeune Racine, âgé seulement de treize ans (1652), sera envoyé au collège de Beauvais par sa grand'mère restée veuve et qui désirait en profiter pour se retirer près de sa fille au monastère des Champs.

Le collège de Beauvais était sous la juridiction de Mgr Chouard de Buzanval, qu'on savait favorable aux Solitaires. Eux-mêmes, dit-on, l'indiquèrent à Marie des Moulins. Encore est-il assez étonnant qu'au lieu d'y adresser l'enfant, ils ne l'aient point pris dans leurs « petites écoles », comme ils l'avaient fait pour son cousin Nicolas Vitard. Tant que Marie des Moulins demeurait à la Ferté, on conçoit qu'elle ait gardé près d'elle son petit-fils, d'autant que la ville possédait un collège dirigé par messire Renault, ami de la famille, où il pouvait s'initier au rudiment. Mais, dès lors que Marie des Moulins se retirait à Port-Royal, comment expliquer que l'enfant ne l'y ait point suivie? Éprouva-t-elle quelque résistance du grand-père Sconin, assez mal disposé pour les Solitaires, et Beauvais fut-il adopté comme un moyen terme entre les deux partis?

Ce qui tend à le faire croire, c'est ce passage des *Mémoires* de Louis Racine auquel on n'a point assez pris garde, qui dit qu' « après la mort de Pierre Sconin, arrivée en 1650 (confusion pour 1667), Marie des Moulins, qui, *étant demeurée veuve, avait vécu avec lui*, se retira à Port-Royal-des-Champs ». L'erreur de date redressée, il resterait que Marie des Moulins aurait passé les années de son veuvage, jusqu'en 1652, près de Pierre Sconin, dont on comprendrait

ainsi l'intervention pour empêcher que son petit-fils fût envoyé à Port-Royal. Beauvais, d'ailleurs, était aux mains d'ecclésiastiques de grand savoir et passait pour un des meilleurs collèges du royaume. Dirigé par un séculier nommé Nicolas Dessuslefour, il n'était pas fermé comme les « petites écoles » aux bruits du dehors, et l'on connaît l'anecdote de la rixe qui y éclata entre écoliers, sur le propos de la Fronde et de Mazarin, et au cours de laquelle Racine « reçut au front un coup de pierre dont il a toujours porté la cicatrice au-dessus de l'œil gauche ». Seule occasion, ajoute naïvement son fils, où il se soit montré brave. Et ce serait le cas de dire qu'on n'est jamais trahi que par les siens, si Louis Racine n'avait cru avec tout son siècle que la bravoure n'est nécessaire qu'aux gens dont elle est la vertu professionnelle.

CHAPITRE II

RACINE A PORT-ROYAL

I. L'atmosphère janséniste. — II. Les premiers essais poétiques de Racine. III. Ce que Racine emportait de Port-Royal.

I

En 1655, le petit Racine a terminé ses humanités au collège de Beauvais. La même année, au mois d'octobre, il entre à Port-Royal.

Sans doute les ressentiments du grand-père Sconin s'étaient apaisés ; peut-être lui fit-on valoir aussi qu'à Port-Royal l'enfant ne coûterait rien à sa bourse. Notre écolier avait seize ans d'ailleurs. Il ne pouvait plus s'agir pour lui que d'un complément d'éducation. Enfin Port-Royal était un peu son milieu de famille ; il y retrouvait sa grand'mère, sa tante l'abbesse, son cousin de Sacy, trois autres parents éloignés.

Ainsi s'explique la faveur qu'on lui fit de l'y recevoir, les petites écoles ayant pour principe de ne point admettre d'élèves aussi âgés. Il n'est point sûr cependant, comme dit M. Jules Lemaître, que le petit Racine ait été « pendant trois ans (d'après Sainte-Beuve) le seul élève de ces messieurs, tout seul avec ces saints, plus libre, par conséquent, en même temps que suivi de plus près et vivant sans doute plus familièrement avec eux ». M. Strowski croit au contraire qu'il eut des camarades,

entre autres le petit Périer, neveu de Pascal. La faveur n'en était pas moins appréciable, d'autant qu'elle était gratuite probablement, car les parents de Racine n'avaient laissé aucune fortune et le bonhomme Sconin ne se serait point soucié de financer cinq cents livres par an pour entretenir son petit-fils dans un milieu qu'il détestait.

Ces années de Racine à Port-Royal, qui se réduiraient, les vacances et le temps de la dispersion ôtés, à vingt-six mois tout juste, ont fait l'objet d'une vive discussion, les uns voulant qu'elles aient suffi pour « marquer profondément » Racine, et les autres qu'elles n'aient point eu d' « action » sur lui. Racine, disent ces derniers, par tout le côté Sconin de son caractère, était le moins fait des hommes pour se plier à cette âpre et desséchante doctrine de la grâce qui n'est au fond qu'un calvinisme honteux, et dont toutes les arguties d'Arnauld et de Nicole n'ont pu arriver à démontrer qu'elle fût conciliable avec notre libre arbitre. Les vrais défenseurs de la liberté humaine au dix-septième siècle, comme au temps de la Réforme, ce sont les jésuites. Il a fallu tout le génie de Pascal, la sainteté des Solitaires et cette figure de victimes sous laquelle ils se présentèrent aux contemporains pour faire prendre le change à l'opinion. Est-ce à l'âge d'un Racine, d'ailleurs, qu'on pouvait s'accorder à la tristesse d'une pareille doctrine, plus flottante dans l'air de Port-Royal que ramassée sous la forme de leçons auxquelles on ne le jugeait point encore capable d'accéder? Il n'était guère d'usage qu'un jeune homme fût admis à l'enseignement de la philosophie avant sa maturité. Ce que Racine aurait fait à Port-Royal, ce serait simplement, suivant le mot de M. Gazier, une sorte de rhétorique supérieure, apprenant le grec avec Lancelot, les autres parties de ses humanités avec Nicole et connaissant l'enthousiasme littéraire avec Hamon et Antoine Le Maître.

Il y a du vrai dans tout cela. Et rien de cela néanmoins n'est concluant.

II

Cet Antoine Le Maître, dont il est parlé plus haut, avait été dans le siècle le premier avocat de France. Séduit par le charme et, il faut le dire, les câlineries de l'adolescent, il l'aima comme un fils. On a de lui une lettre exquise ainsi adressée : *Pour le petit Racine, à Port-Royal :*

« Mon fils, je vous prie de m'envoyer au plus tôt *l'Apologie des Saints-Pères* qui est à moi, et qui est de la première édition... J'ai reçu les cinq volumes de mes *Conciles* que vous avez fort bien empaquetés. Je vous en remercie. Mandez-moi si tous mes livres sont au château, bien arrangés sur des tablettes, et si mes onze volumes de saint Chrysostome y sont, et voyez-les de temps en temps pour les nettoyer. Il faudrait mettre de l'eau dans des écuelles de terre où ils sont, afin que les souris ne les rongent pas. Faites mes recommandations à Mme Racine et à votre bonne tante et suivez leurs conseils en tout. La jeunesse doit toujours se laisser conduire et tâcher de ne point s'émanciper... Bonjour, mon cher fils. Aimez toujours votre papa comme il vous aime. Écrivez-moi de temps en temps. Envoyez-moi aussi mon Tacite in-folio. »

Voilà un ton qui n'a rien de sévère. La théologie et les Pères ne font point oublier son Tacite à Le Maître. Mais il n'y a point que Tacite qui soit toléré à Port-Royal, et l'on y souffre Homère, Platon et les tragiques d'Athènes... Grande nouveauté, dont le « petit Racine » ne fut pas le dernier à profiter. Il se nourrissait de textes anciens, grecs surtout, au temps même que le grec était à peu près abandonné dans les collèges, et c'est à Port-Royal qu'il doit d'avoir communiqué avec tout le délicat de l'antiquité. Ses maîtres ne lui donnèrent pas seulement le pouvoir de lire dans le texte les auteurs les plus difficiles : ils lui en imprimèrent le goût profond. S'il faut en croire son

ami Valincourt, « les tragédies de Sophocle et d'Euripide l'enchantaient à tel point qu'il passait les journées à les lire et à les apprendre par cœur dans les bois qui sont autour de l'étang de Port-Royal ».

L'étang est aujourd'hui desséché au fond de la combe solitaire de Chevreuse, qu'étreint un dur cercle de collines. Nulle échappée. L'âme n'y trouve à s'évader que par en haut. M. Gazier appelle le vallon de Port-Royal un « entonnoir » ; ces messieurs disaient : « le désert ». On l'appellerait plus justement un caveau à ciel ouvert. Racine s'en arrangea, en compagnie de ses chers anciens, et son imagination le peupla de chlamydes légères. C'est sous les ombrages de Chevreuse, raconte son fils, qu'il lisait le roman grec de *Théagène et Chariclée* qui fut brûlé trois fois par Claude Lancelot, mais après que l'adolescent l'eût appris par cœur... Légende bien invraisemblable, objecte-t-on, *Théagène et Chariclée* étant un bien trop gros livre pour qu'on le pût apprendre par cœur. Et cependant, au temps d'*Andromaque* encore, Racine n'en aura pas perdu le souvenir. La pointe tant reprochée :

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai

est tout justement la traduction littérale d'une phrase d'Héliodore. Peut-être datait-elle de Port-Royal et de cette année 1656 où l'écolier s'essayait à la muse en latin et en français.

Il y a dans la vie de Racine à cette époque le plus singulier mélange de mollesse voluptueuse et de ferveur spirituelle. L'élégie *Ad Christum* nous a été conservée ; on la sait facile et harmonieuse. Soupir d'une âme innocente implorant la clémence divine pour les persécutés, elle est mieux et plus qu'un exercice de collège et atteste que l'enfant, au milieu de ses rêveries païennes, prenait sa part des maux qui frappaient la communauté :

O qui perpetuo moderatis sidera motu,
Fulmine qui terras imperioque regis,
Summe Deus..,

Dans ses premiers essais de poésie française, la nature et le *Bréviaire* romain se disputent son inspiration. Mais les *Hymnes*, traduites du *Bréviaire*, ne nous sont pas parvenues sous leur première forme ; elles ont été retouchées avec soin dans l'âge mûr. On en jugera par ces *Matines*, *Laudes* et *Vêpres* du vendredi :

HYMNES ET ODES

LE VENDREDI

A MATINES

Auteur de toute chose, essence en trois unique,
Dieu tout-puissant, qui régis l'univers,
Dans la profonde nuit nous t'offrons ce cantique.
Écoute-nous, et vois nos maux divers.

Tandis que du sommeil le charme nécessaire
Ferme les yeux du reste des humains,
Le cœur tout pénétré d'une douleur amère,
Nous implorons tes secours souverains.

Que tes feux de nos cœurs chassent la nuit fatale ;
Qu'à leur éclat soient d'abord dissipés
Ces objets dangereux que la ruse infernale
Dans un vain songe offre à nos sens trompés.

Que notre corps soit pur ; qu'une indolence ingrate
Ne tienne point nos cœurs ensevelis ;
Que, par l'impression du vice qui nous flatte,
Tes feux sacrés n'y soient point affaiblis.

Qu'ainsi, divin Sauveur, tes lumières célestes
Dans tes sentiers affermissant nos pas,
Nous détournent toujours de ces pièges funestes
Que le démon couvre de mille appas.

Exauce, Père saint, notre ardente prière,
Verbe, son fils, Esprit, leur nœud divin,
Dieu qui, tout éclatant de ta propre lumière,
Règnes au ciel sans principe et sans fin.

A LAUDES

Astre que l'Olympe révère,
Doux espoir des mortels rachetés par ton sang,
Verbe, fils éternel du redoutable Père,
Jésus, qu'une humble Vierge a porté dans son flanc,

Affermis l'âme qui chancelle ;
Fais que, levant au ciel nos innocentes mains,
Nous chantions dignement et ta gloire immortelle
Et les biens dont ta grâce a comblé les humains.

L'astre avant-coureur de l'aurore,
Du soleil qui s'approche annonce le retour ;
Sous le pâle horizon l'ombre se décolore :
Lève-toi dans nos cœurs, chaste et bienheureux jour !

Sois notre inséparable guide,
Du siècle ténébreux perce l'obscure nuit ;
Défends-nous en tout temps contre l'attrait perfide
De ces plaisirs trompeurs dont la mort est le fruit.

Que la Foi, dans nos cœurs gravée,
D'un rocher immobile ait la stabilité :
Que sur ce fondement l'Espérance élevée
Porte pour comble heureux l'ardente Charité.

Gloire à toi, Trinité profonde,
Père, Fils, Esprit saint : qu'on t'adore toujours,
Tant que l'astre des temps éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours.

A VÊPRES

Créateur des humains, grand Dieu, souverain maître
De ce vaste univers,

Qui, du sein de la terre, à ton ordre, vis naître
Tant d'animaux divers,

A ces grands corps sans nombre et différents d'espèce,
Animés à ta voix,
L'homme fut établi par ta haute sagesse,
Pour imposer ses lois.

Seigneur, qu'ainsi ta grâce à nos vœux accordée
Règne dans notre cœur ;
Que nul excès honteux, que nulle impure idée
N'en chasse la pudeur.

Qu'un saint ravissement éclate en notre zèle ;
Guide toujours nos pas ;
Fais d'une paix profonde, à ton peuple fidèle,
Goûter les doux appas.

Règne, ô Père éternel, Fils, Sagesse incréée,
Esprit saint, Dieu de paix,
Qui fais changer des temps l'inconstante durée,
Et ne changes jamais !

[Il y a là une sûreté d'expression qui n'est point habituelle aux débutants. Au contraire, dans les sept odes inspirées par le paysage de Port-Royal, nous avons le premier jet du poète. Et cela est encore bien faible, bien hésitant, en dépit de la jolie inflexion de certains vers. Écoutons ceux-ci, assez bizarrement intitulés : *le Paysage en gros.*]

LE PAYSAGE EN GROS

Que je me plais sur ces montagnes,
Qui, s'élevant jusques aux cieux,
D'un diadème gracieux
Couronnent ces belles campagnes !
O Dieu, que d'objets ravissants
S'y viennent offrir à mes sens !

De leurs riches vallées,
Quel amas brillant et confus,
De beautés rassemblées,
Éblouit mes yeux éperdus !

De là j'aperçois les prairies,
Sur les plaines et les coteaux,
Parmi les arbres et les eaux,
Étaler leurs pompes fleuries.
Deçà je vois les pampres verts
Enrichir cent tertres divers
De leurs grappes fécondes.
Et là les prodigues guérets,
De leurs javelles blondes,
Border les prés et les forêts.

Dessus ces javelles fertiles,
Et dessus cet or tout mouvant,
Je vois aussi l'air et le vent
Promener leurs souffles tranquilles ;
Et comme on voit l'onde en repos
Souvent refriser de ses flots
La surface inconstante,
Je vois de ces pompeux sillons
La richesse flottante
Ondoyer dessus ces vallons.

Je vois ce sacré sanctuaire,
Ce grand temple, ce saint séjour,
Où Jésus encor chaque jour
S'immole pour nous à son père.
Muse, c'est à ce doux Sauveur
Que je dois consacrer mon cœur,
Mes travaux et mes veilles :
C'est lui de qui le puissant bras
Fit toutes ces merveilles
Qui nous fournissent tant d'appas.

Ainsi d'un facile langage,
L'on voit ce temple spacieux
S'élevant dessus tous les lieux,
Leur demander un humble hommage,

Et semble aller au firmament,
Publier encor hautement
A ces sphères roulantes,
Qu'ainsi qu'en l'azur lumineux
De leurs voûtes brillantes,
Dieu loge en son sein bienheureux.

Je vois ce cloître vénérable,
Ces beaux lieux du ciel bien aimés,
Qui de cent temples animés
Cachent la richesse adorable.
C'est dans ce chaste paradis
Que règne en un trône de lis
La virginité sainte :
C'est là que mille anges mortels,
D'une éternelle plainte,
Gémissent aux pieds des autels.

Sacré palais de l'Innocence,
Astres vivants, chœurs glorieux,
Qui faites voir de nouveaux cieux
Dans ces demeures de silence,
Non, ma plume n'entreprend pas
De tracer ici vos combats,
Vos jeûnes et vos veilles :
Il faut pour en bien révérer
Les augustes merveilles,
Et les taire et les adorer.

Je vois les altières futaies,
De qui les arbres verdoyants
Dessous leurs grands bras ondoyants,
Cachent les buissons et les haies.
L'on dirait même que les cieux
Posent sur ces audacieux
Leur pesante machine,
Et qu'eux, d'un orgueil non pareil,
Prêtent leur forte échine
A ces grands trônes du soleil.

Je vois les fruitiers innombrables
Tantôt rangés en espaliers,

Tantôt ombrager les sentiers
De leurs richesses agréables.
Mais allons dans tous ces beaux lieux
Voir, d'un regard plus curieux,
Leur pompe renfermée ;
Et vous, souffrez, riches déserts,
Que mon âme charmée
Contemple vos trésors divers.

III

Il est assez curieux que les deux seules strophes passables (et même assez puissantes) de cette médiocre amplification soient celles que Racine consacre aux religieuses de Port-Royal. Joas n'eût point parlé autrement et avec une plus fervente admiration des filles de Lévi. Peut-on dire encore, après les avoir lues et rapprochées de l'élégie *Ad Christum*, que Racine, déjà « formé » à seize ans, n'offrait plus de prise aux disciplines des Solitaires? Mais n'est-ce pas au contraire à la faveur de cet âge incertain, hésitant et pourtant décisif, qu'ils mirent sur Racine les signes qu'il devait porter sa vie entière?

Déjà des deuils répétés, des séparations, une affection contrariée du côté des Sconin avaient développé sa faculté native d'émotion ; une aussi vive sensibilité que la sienne donne vite le pouvoir de pénétrer dans les cœurs et le goût voluptueux, mi-charitable, mi-pervers, d'en compter les battements. Mais, dans une âme d'adolescent, cette curiosité de l'amour est toujours tempérée par la crainte de ses effets. L'éducation janséniste se trouvait donc momentanément d'accord avec la nature : Racine dut se plaire à supputer la faiblesse de la volonté humaine à l'égard des passions, qui vont irrésistiblement jusqu'au bout d'elles-mêmes, si la grâce divine ne les dompte. C'est du moins ce qu'on lui enseignait à Port-Royal, non dogmatiquement peut-être, mais non pas davantage à mots

couverts ; et cette thèse lui fournira le ressort secret de tout son théâtre à partir d'*Andromaque*.

Qu'il ait donné dans sa vie tant de place au monde, et au roi, et à la beauté, qui comptaient bien peu aux yeux des Solitaires, cela ne prouve point que l'âme de Port-Royal ne se soit point mêlée à celle du jeune poète ; plus tard il lui reviendra et avec une contrition, une ferveur trop parfaites, pour que nous ne reconnaissions pas la force d'un antique et profond attachement. Mais, à mesure qu'il grandissait et qu'il prenait de l'assurance, Racine montrait un goût si vif de la vie que l'austère religion ne pouvait tenir plus longtemps contre ses vieilles ennemies, la dissipation, la volupté, l'ambition. Le flot de la jeunesse passé, elle rétablira son empire.

Près de trois ans s'étaient écoulés depuis l'entrée de Racine à Port-Royal. Le poète avait fait bien du chemin en ces trois ans : il s'était lié avec son cousin Vitard qui faisait sa philosophie au collège d'Harcourt ; il lui adressait de longues lettres qui ne sentent guère leur pédant, encore que les vers latins s'y entrelacent à une prose spirituelle et toute pétillante de curiosité et même à des badinages en vers français où il est question pêle-mêle des « combats du roi polonais », des « miracles de Port-Royal » et de la « déconfiture des pauvres Augustiniens ». Ce n'est plus le ton du *Paysage en gros* et de l'élégie *Ad Christum*. Le détachement est proche ; il a commencé du jour que l'air du siècle est entré avec Vitard dans les corridors de l'austère maison. Bien que Racine en emporte un solide et précieux bagage intellectuel et moral, on peut tout attendre de lui, lorsque Paris va le tenir.

CHAPITRE III

RACINE A L'HOTEL DE LUYNES

I. La Nymphe de la Seine. — *II. Premiers grondements de l'orage janséniste. — III. Un brelan de joyeux compagnons.*

I

Comme le collège de Beauvais, et plus encore peut-être, le collège d'Harcourt, où Racine débarqua au mois d'octobre 1658, était une maison fort pieuse et très en honneur chez les Solitaires, qui savaient gré au principal, M. Fortin, d'avoir prêté ses caves à l'impression clandestine de plusieurs des *Lettres provinciales*. Les élèves, dans les classes supérieures, y avaient licence de loger en ville. On les traitait comme nous traitons nos étudiants, et c'est qu'au dix-septième siècle les études classiques se prolongeaient bien plus avant que de nos jours. Racine ne dérogea point à la règle, et, si précoce écolier qu'il fût, c'est seulement quand il eut atteint ses dix-neuf ans qu'on lui permit d'entrer en logique.

Il entrait du même coup en possession de sa liberté, dont nous voulons espérer qu'il fit un bon usage ; mais la vérité est que nous ne savons rien sur son année du collège d'Harcourt, sinon qu'en arrivant à Paris il s'alla loger au Quartier Latin, à l'*Image Saint-Louis*, près de Sainte-Geneviève, et qu'il assista, dans une chapelle de jésuites, à « une mascarade du plus mauvais goût ». L'année suivante,

sa logique terminée, il déménage et troque sa mansarde d'étudiant contre une chambre de l'hôtel de Luynes, dont son oncle à la mode de Bretagne, Nicolas Vitard, frère aîné du « cousin » Antoine, est intendant et où il va lui-même remplir un vague office de secrétaire ou de sous-intendant. Quelle nouveauté d'existence !

Antoine Vitard et sa femme sont jeunes, aimables et laissent à Jean Racine la bride sur le cou. Et l'hôtel de Luynes, bien que demeure janséniste, n'est pas la sombre et hargneuse « thébaïde » qu'on se peindrait sur la réputation d'austérité de son propriétaire. C'est un vaste et beau quadrilatère qui fait le coin de la rue Gît-le-Cœur et du quai des Grands-Augustins, et d'où l'on embrasse la Cité, la courbe élégante de la Seine, le Louvre et le Pont-Neuf. Sauf « une vieille servante, janséniste comme son maître », on n'y voit que des gens gais, une compagnie de beaux esprits et de joyeux biberons, comme l'abbé Le Vasseur, poète et langoureux, spirituel et léger, ou ce M. d'Houy qui, pour ne point faire mentir son nom, n'a jamais su refuser qui lui offrait à boire. Le maître du logis n'est presque jamais céans : il ne quitte guère Chevreuse ou son triste Vaumurier et, lui absent, les souris dansent... La Fontaine, qui voudrait bien planter là Château-Thierry et sa femme et qui ne perd pas une occasion de leur fausser compagnie, survient fort à propos pour compléter le brelan. Désormais Racine, M. d'Houy, l'abbé Le Vasseur et lui seront des inséparables et courront de compagnie les ruelles, les cabarets et les coulisses. L'abbé Le Vasseur surtout s'entend aux madrigaux ; il est fort en faveur près des belles actrices du Marais et de l'hôtel de Bourgogne ; il leur présente son nouvel ami, Jean Racine. Ce petit provincial est de la figure la plus jolie du monde et il a tant d'esprit déjà qu'on ne peut faire autrement que de s'intéresser à lui. Ne songe-t-il point à composer des tragédies? Mlle Roste ou Mlle Beauchâteau lui diront comme on s'y prend. Leurs noms et celui d'une certaine demoiselle Lucrèce, dont on n'a pu percer l'incognito, sont les premiers noms de femmes qui apparaissent dans

la correspondance de Racine. Il s'en ajoutera bien d'autres. Il n'est pas jusqu'à de mystérieuses chambrières qui ne traversent furtivement cette correspondance, lorsque la pensée du poète, un peu plus tard, reviendra sur ces vertes et libres années.

La dame du logis elle-même y tient une place. Il semble qu'elle ne détestait pas les fadeurs, et que ces jeunes gens, plus naïfs que corrompus, ne furent pas tout à fait à l'abri de sa coquetterie. Un printemps que Le Vasseur était allé prendre les eaux à Bourbon, Racine lui écrit :

J'étais à l'hôtel de Babylone (1) quand M. l'Avocat (2) y apporta vos lettres. Il y eut deux endroits dans celle de Mlle Vitart qui produisirent deux effets assez plaisants. Le premier fut que Mlle Vitart, lisant que vous alliez prendre les eaux, ne put s'empêcher de crier, comme si vous étiez déjà mort, et de dire que cela vous tuerait infailliblement. Elle dit cela avec chaleur, et M. Vitart s'en aperçut bien. Mais quand elle vint à dire que c'était pour l'aborder plus librement, etc.

S'attonito restasse e mal contento (3)

vous n'en devez nullement douter. Il prit la lettre et, ayant cherché cet endroit, après s'être frotté les yeux,

Tre volte e quatro e sei, lesse lo scritto (4)

et, ayant regardé ensuite Mlle Vitart, il lui demanda

Con il ciglio fieramento inascato (5)

ce que tout cela voulait dire. Ce fut à M. l'Avocat et à moi de nous taire cependant, car nous ne trouvions point là le mot pour rire ; Mlle Vitart tâcha de détourner la chose.

Enfin, elle fut obligée de lui dire quelque chose à l'oreille,

(1) Chevreuse, surnommé Babylone, parce que Racine s'y sentait en exil, comme les juifs au temps de la captivité.

(2) Personnage inconnu que Mesnard croit avoir été un frère de l'abbé Le Vasseur

(3) S'il resta étonné et mécontent.

(4) Trois, quatre et six fois il lut l'écrit.

(5) Avec le sourcil fièrement baissé.

que nous n'entendîmes point. Cela le satisfit peut-être. Quoi qu'il en soit, il n'en dit plus mot et se mit à parler d'autre chose.

Le *Mademoiselle* de cette correspondance, c'est notre *Madame* d'aujourd'hui (qui ne se donnait alors qu'aux personnes de qualité). On imagine volontiers que le jeune Racine ait senti vivement le charme du fruit défendu. Atmosphère propice pour un poète qui commence de s'écouter ! Il va bientôt se faire entendre. D'abord par un sonnet à Mazarin sur la paix des Pyrénées, sonnet qui fera froncer le sourcil aux Solitaires ; puis, en 1660, par une ode au roi sur son mariage. Une manière de concours avait été ouverte à cette occasion entre les poètes. « Mon père, très inconnu encore, dit Louis Racine, entra comme les autres dans la carrière et composa l'ode intitulée : *la Nymphe de la Seine.* » Comme elle est la première œuvre du poète rendue publique, il convient de la donner ici en partie :

LA NYMPHE DE LA SEINE

A LA REINE

1660

Grande reine de qui les charmes
S'assujettissent tous les cœurs,
Et, de nos discordes vainqueurs,
Pour jamais ont tari nos larmes ;
Princesse qui voyez soupirer dans vos fers
Un roi qui de son nom remplit tout l'univers,
Et, faisant son destin, faites celui du monde,
Régnez, belle Thérèse, en ces aimables lieux
Qu'arrose le cours de mon onde,
Et que doit éclairer le feu de vos beaux yeux.

Je suis la nymphe de la Seine :
C'est moi dont les illustres bords
Doivent posséder les trésors
Qui rendaient l'Espagne si vaine.

Ils sont des plus grands rois l'agréable séjour ;
Ils le sont des plaisirs, ils le sont de l'amour.
Il n'est rien de si doux que l'air qu'on y respire.
Je reçois les tributs de cent fleuves divers.
Mais de couler sous votre empire,
C'est plus que de régner sur l'empire des mers.

Oh ! que bientôt sur mon rivage
On verra luire de beaux jours !
Oh ! combien de nouveaux Amours
Me viennent des rives du Tage !
Que de nouvelles fleurs vont naître sous vos pas !
Que je vois après vous de grâces et d'appas
Qui s'en vont amener une saison nouvelle !
L'air sera toujours calme et le ciel toujours clair ;
Et près d'une saison si belle
L'âge d'or serait pris pour un siècle de fer.

Oh ! qu'après de rudes tempêtes
Il est agréable de voir
Que les Aquilons, sans pouvoir,
N'osent plus gronder sur nos têtes !
Que le repos est doux après de longs travaux !
Qu'on aime le plaisir qui suit beaucoup de maux !
Qu'après un long hiver le printemps a de charmes !
Aussi, quoique ma joie excède mes souhaits,
Qui n'aurait point senti d'alarmes
Pourrait-il bien juger des douceurs de la paix?

J'avais perdu toute espérance,
Tant chacun croyait malaisé
Que jamais le ciel apaisé
Dût rendre le calme à la France :
Mes champs avaient perdu leurs moissons et leurs fleurs ;
Je roulais dans mon sein moins de flots que de pleurs :
La tristesse et l'effroi dominaient sur mes rives :
Chaque jour m'apportait quelques malheurs nouveaux ;
Mes nymphes, pâles et craintives,
A peine s'assuraient dans le fond de mes eaux.

De tant de malheurs affligée,
Je parus un jour sur mes bords,

Pensant aux funestes discords
Qui m'ont si longtemps outragée ;
Lorsque d'un vol soudain je vis fondre des cieux
Amour, qui me flattant de la voix et des yeux :
« Triste nymphe, dit-il, ne te mets plus en peine ;
« Je te prépare un sort si charmant et si doux,
« Que bientôt je veux que la Seine
« Rende tout l'univers de sa gloire jaloux.

« Je t'amène, après tant d'années,
« Une paix de qui les douceurs,
« Sans aucun mélange de pleurs,
« Feront couler tes destinées.
« Mais ce qui doit passer tes plus hardis souhaits,
« Une reine viendra sur les pas de la paix.
« Comme on voit le soleil marcher après l'aurore,
« Des rives du couchant elle prendra son cours ;
« Et cet astre surpasse encore
« Celui que l'Orient voit naître tous les jours. »

II

L'ode, avant d'être présentée au roi, avait été soumise au jugement de Chapelain, « le mieux renté de tous les beaux esprits » et qui se qualifiait lui-même « le premier poète du temps », titre que personne encore ne songeait à lui contester. Or, sur les détails de la présentation et sur ce qui s'ensuivit, nous avons les confidences mêmes du poète dans une lettre à Le Vasseur :

LETTRE A M. LE VASSEUR

A Paris, le 13 septembre 1660.

Je crois que vous nous voulez abandonner tout à fait, et ne nous plus parler que par lettres. N'est-ce point que vous vous

imaginez que vous en aurez plus d'autorité sur moi, et que vous en conserverez mieux la majesté de l'empire? *Cui major e longinquo reverentia.* Croyez-moi, monsieur, il n'est pas besoin de cette politique : vos raisons sont trop bonnes d'elles-mêmes, sans être appuyées de ces secours étrangers. Votre présence me serait plus utile que votre absence : car, l'ode étant presque imprimée, vos avis arriveront trop tard.

Elle a été montrée à M. Chapelain ; il a marqué quelques changements à faire : je les ai faits, et j'étais très embarrassé pour savoir si ces changements n'étaient point eux-mêmes à changer. Je ne savais à qui m'adresser. M. Vitart est rarement capable de donner son attention à quelque chose. M. l'Avocat n'en donne pas beaucoup non plus à ces sortes de choses. Il aime mieux ne voir jamais une pièce, quelque belle qu'elle soit, que de la voir une seconde fois ; si bien que j'étais près de consulter, comme Malherbe, une vieille servante, si je ne m'étais aperçu qu'elle est janséniste comme son maître (1), et qu'elle pourrait me déceler ; ce qui serait ma ruine entière, vu que je reçois encore tous les jours lettres sur lettres, ou, pour mieux dire, excommunications sur excommunications, à cause de mon triste sonnet. Ainsi j'ai été obligé de m'en rapporter à moi seul de la bonté de mes vers. Voyez combien votre présence m'aurait fait de bien ; mais, puisqu'il n'y a plus de remède, il faut que je vous rende compte de ce qui s'est passé. Je ne sais si vous vous y intéressez ; mais je suis si accoutumé à vous faire part de mes fortunes, bonnes ou mauvaises, que je vous punirais moins que moi-même en vous les taisant.

M. Chapelain a donc reçu l'ode avec la plus grande bonté du monde : tout malade qu'il était, il l'a retenue trois jours, et a fait des remarques par écrit, que j'ai fort bien suivies. M. Vitart n'a jamais été si aise qu'après cette visite ; il me pensa confondre de reproches, à cause que je me plaignais de la longueur de M. Chapelain. Je voudrais que vous eussiez vu la chaleur et l'éloquence avec laquelle il me querella. Cela soit dit en passant.

Au sortir de chez M. Chapelain, il alla voir M. Perrault (2), contre notre dessein, comme vous savez. Il ne s'en put empê-

(1) Le duc de Luynes. Cet endroit fait connaître combien il craignait de déplaire à Port-Royal, où l'on ne voulait pas qu'il fît des vers. (Louis RACINE.)

(2) Charles Perrault.

cher, et je n'en suis pas marri à présent. M. Perrault lui dit aussi de fort bonnes choses qu'il mit par écrit, et que j'ai encore toutes suivies, à une ou deux près, où je ne suivrais pas Apollon lui-même. C'est la comparaison de Vénus et de Mars, qu'il récuse à cause que Vénus est une prostituée. Mais vous savez que quand les poètes parlent des dieux, ils les traitent en divinités, et par conséquent comme des êtres parfaits, n'ayant même jamais parlé de leurs crimes comme s'ils eussent été des crimes ; car aucun ne s'est avisé de reprocher à Jupiter et à Vénus leurs adultères ; et si cela était, il ne faudrait plus introduire les dieux dans la poésie, vu qu'à regarder leurs actions il n'y en a pas un qui ne méritât d'être brûlé, si on leur faisait bonne justice.

Mais, en un mot, j'ai pour moi Malherbe, qui a comparé la reine Marie à Vénus, dans quatre vers aussi beaux qu'ils me sont avantageux, puisqu'il y parle des amours de Vénus :

> Telle n'est point la Cythérée
> Quand, d'un nouveau feu s'allumant,
> Elle sort pompeuse et parée
> Pour la conquête d'un amant.

Voilà ce qui regarde leur censure : je ne vous dirai rien de leur approbation, sinon que M. Perrault a dit que l'ode valait dix fois la comédie ; et voici les paroles de M. Chapelain, que je vous rapporterai comme le texte de l'Évangile, sans y rien changer. Mais aussi *c'est M. Chapelain*, comme disait à chaque mot M. Vitart. « L'ode est fort belle, fort poétique, et il y a beaucoup de stances qui ne peuvent être mieux. Si l'on repasse le peu d'endroits que j'ai marqués, on en fera une fort belle pièce. » Il a tant pressé M. Vitart de lui en nommer l'auteur que M. Vitart veut à toute force me mener chez lui. Il veut qu'il me voie. Cette vue nuira bien sans doute à l'estime qu'il a pu concevoir de moi.

Ce qu'il y a eu de plus considérable à changer, ç'a été une stance entière, qui est celle des tritons. Il s'est trouvé que les tritons n'avaient jamais logé dans les fleuves, mais seulement dans la mer. Je les ai souhaités bien des fois noyés tous tant qu'ils sont, pour la peine qu'ils m'ont donnée. J'ai donc refait une autre stance. Mais, *poi che da tutti i lati ho pieno il foglio* (1), adieu.

(1) « Puisque de tous les côtés j'ai la feuille pleine.

La jolie lettre, vive, spirituelle et d'une langue si dégagée ! On sait le reste : que l'ode, ainsi corrigée, parut la plus belle du monde à Chapelain, que celui-ci prit son jeune confrère sous sa protection et parla de lui à Colbert, et que Colbert enfin lui fit tenir cent louis de gratification, qui en vaudraient bien le triple aujourd'hui.

Voilà Racine « lancé ». Le voilà qui paraît dans le monde, tourne des sonnets et des madrigaux, ébauche des projets de tragédie, en écrit même une, *l'Amasie*, qui faillit être représentée par les comédiens du Marais, bref, commence de faire sa réputation et achève de se brouiller avec Port-Royal.

Déjà, nous l'avons vu, son sonnet à la gloire de Mazarin l'avait mis en fâcheuse posture vis-à-vis de ses anciens maîtres et amis. Que fut-ce après *la Nymphe de la Seine!* Cinq années durant, il reçoit lettres sur lettres, « excommunications sur excommunications ». Il y en a une fameuse de sa tante, la mère Agnès de Sainte-Thècle. C'est la dernière et la seule du reste qui nous soit parvenue. Éloquente, désolée et la plus propre du monde à précipiter dans sa voie un jeune poète irritable et passionné de gloire, elle consomma la séparation entre Port-Royal et Racine :

GLOIRE A JÉSUS-CHRIST ET AU TRÈS SAINT SACREMENT

Ayant appris que vous aviez dessein de faire ici un voyage, j'avais demandé permission à notre Mère de vous voir, parce que quelques personnes nous avaient assurées que vous étiez dans la pensée de songer sérieusement à vous ; et j'aurais été bien aise de l'apprendre par vous-même, afin de vous témoigner la joie que j'aurais, s'il plaisait à Dieu de vous toucher ; mais j'ai appris depuis peu de jours une nouvelle qui m'a touchée sensiblement. Je vous écris dans l'amertume de mon cœur, et en versant des larmes que je voudrais pouvoir répandre en assez grande abondance devant Dieu pour obtenir de lui votre salut, qui est la chose du monde que je souhaite avec le plus d'ardeur. J'ai donc appris avec douleur que vous fréquentiez plus

que jamais des gens dont le nom est abominable à toutes les personnes qui ont tant soit peu de piété, et avec raison, puisqu'on leur interdit l'entrée de l'église et la communion des fidèles, même à la mort, à moins qu'ils ne se reconnaissent. Jugez donc, mon cher neveu, dans quel état je puis être, puisque vous n'ignorez pas la tendresse que j'ai toujours eue pour vous, et que je n'ai jamais rien désiré, sinon que vous fussiez tout à Dieu dans quelque emploi honnête. Je vous conjure donc, mon cher neveu, d'avoir pitié de votre âme, et de rentrer dans votre cœur pour y considérer sérieusement dans quel abîme vous vous êtes jeté. Je souhaite que ce qu'on m'a dit ne soit pas vrai ; mais si vous êtes assez malheureux pour n'avoir pas rompu un commerce qui vous déshonore devant Dieu et devant les hommes, vous ne devez pas penser à nous venir voir ; car vous savez bien que je ne pourrais pas vous parler, vous sachant dans un état si déplorable et si contraire au christianisme. Cependant je ne cesserai point de prier Dieu qu'il vous fasse miséricorde, et à moi en vous la faisant, puisque votre salut m'est si cher.

III

Les mauvaises fréquentations dont il est parlé dans cette lettre, c'étaient celles des comédiens et surtout des comédiennes. A l'endroit où nous sommes parvenus de la vie du poète, il ne faisait que d'entrer en relations avec eux : pensant être plus heureux avec l'hôtel de Bourgogne qu'avec le Marais, il prenait les conseils d'une demoiselle Beauchâteau, comédienne de la « troupe royale », pour une tragédie ou, plus probablement, une comédie romanesque qu'il rêvait d'écrire sur les *Amours d'Ovide*. Il la remerciait de ses conseils en l'appelant « la seconde Julie d'Ovide ». Et les choses n'allaient pas plus loin. Mais il resserrait son commerce avec l'abbé Le Vasseur et Jean de La Fontaine. La Fontaine dont les fugues devenaient plus fréquentes à mesure et qui maintenant, pour un oui, pour un non, lâchait Château-Thierry et son acariâtre

moitié, et s'en venait respirer le bon air de la liberté chez son oncle Jonnart, quai des Augustins, à deux pas de l'hôtel de Luynes.

Bien qu'il y eût entre Racine et lui une grande différence d'âge (dix-huit ans), la Muse et un vague cousinage les avaient rapprochés, et ils se virent bientôt presque tous les jours, menant ensemble joyeuse vie, de l'aveu même de Racine, qui lui écrira en 1661 : « J'ai été loup avec vous et avec les autres loups, vos compères. » Et qu'on ne croie point que leurs débauches fussent seulement de poésie : la tempérance des deux amis savait céder aux circonstances. Lorsqu'un peu plus tard Boileau-Despréaux se sera joint à eux, ils formeront une brigade pleine de fantaisie et de bonne humeur, et qui se grossira de Chapelle, de Molière, du duc de Vivonne, du chevalier de Nantouillet, du « cousin » Poignant et de bien d'autres. Tantôt la bande s'assemblera chez Boileau, dans son petit logis de la rue du Colombier, et tantôt elle emplira de ses *lazzi* et de ses chants les cabarets de la place du cimetière Saint-Jean et de la rue de la Licorne : le *Mouton Blanc*, la *Pomme de Pin*, la *Croix de Lorraine*. Mais Racine ne connaît encore ni Boileau, ni Molière, et, devant que La Fontaine le convie à la lecture des *Amours de Psyché*, laissons-le partir chez les « Scythes », à Uzès, où l'attire le mirage d'une grosse sinécure ecclésiastique.

CHAPITRE IV

RACINE A UZÈS

I. Racine aspirant au petit collet. — II. Le sentiment de la nature chez Racine. — III. Matériaux pour les tragédies futures.

I

Le vicaire général d'Uzès est un de ses oncles maternels, Antoine Sconin, ancien abbé de Sainte-Geneviève de Paris, homme docte, remuant et volontaire.

Bon guide pour une chasse aux bénéfices ! C'est pour tenter d'en atteindre un que Racine s'est mis en route. Et sa famille, qui s'inquiète de ses fréquentations parisiennes, l'a vu d'un bon œil répondre à l'appel de cet oncle puissant et serviable, le seul des huit oncles maternels de Racine qui ne fût pas un « franc rustre » et qui éprouvât quelque tendresse, payée de retour, pour le fils de Jeanne Sconin.

Le prétexte du séjour de Racine à Uzès est l'étude de la théologie. Et, de théologie, Racine s'occupera bien un peu près de son oncle ; il lira même la Bible avec passion, mais en poète, comme il fait de tous ces auteurs grecs, latins, espagnols, italiens, dont il compose des extraits ou qu'il s'exerce à traduire. Il trouvera bien encore le temps de travailler pour lui et de cultiver ses dons naturels. Les petites pièces mythologiques et galantes se multiplient sous sa plume, comme les *Bains de Vénus* (fâcheu-

sement perdus), les jolies *Stances à Parthénisse* et cette petite pièce sans titre enchâssée dans une lettre à M. Vitard et dont la « chute » est si heureuse :

Le ciel est toujours clair tant que dure son cours
Et nous avons des nuits plus belles que vos jours.

C'est peut-être le premier vers vraiment « racinien » du poète. Il porte la date du 17 janvier 1662 et il est né à Uzès, — Uzès, cette seconde Scythie !

Ces gens d'Uzès n'étaient pourtant pas tout à fait les barbares que dit Racine ; ils avaient des lettres, et leurs filles étaient jolies. L'une d'elles faillit prendre le cœur de notre poète. Il se ravisa au second examen et par prudence sans doute autant que par discernement. Cette même prudence lui commandait de ne point trop se répandre dans la société d'Uzès, pour ambitieuse qu'elle fût de se frotter à un jeune bel esprit parisien distingué par M. Chapelain. Il déclinait les invitations, ne se montrait dans les rues qu'escorté d'un « révérend père », affectait une gravité au-dessus de son âge et restreignait à peu près sa vie au petit cercle de ses livres.

Pure comédie ! Le voyez-vous, ce faux étudiant en théologie, qui se nourrit secrètement d'ambition et de littérature? Un ancien juge au tribunal d'Uzès a recueilli, aux archives de l'ancien évêché, quelques traits de ce Racine théologien, qu'il a communiqués à M. André Hallays :

Sa chevelure brune retombait sur un collet de batiste tout uni et n'ayant point de glands à ses deux bouts, un vrai collet ecclésiastique ; sa toilette était à l'avenant, c'est-à-dire d'une simplicité qui sentait la gêne ; l'habit noir était de drap, mais râpé ; le manteau mourait de vieillesse ; les bas étaient de grosse laine, les souliers très forts ; il aimait beaucoup la marche et s'en allait souvent rêver à travers champs, pensant sans doute à autre chose qu'à la médiocrité de sa bourse...

Ce Racine-là est le Racine édifiant et officiel : le vrai Racine, nous l'avons dans les lettres de cette époque à ses amis de Paris. Elles sont proprement un régal. Sérieux

avec Vitard, qu'il entretenait d'affaires, galant avec Mlle Vitard, spirituel, piquant ou moqueur avec les autres, Racine, dans cette correspondance d'Uzès, prend tour à tour tous les tons, même celui de l'élégie pour ressembler un peu plus à cet Ovide dont il n'a pas renoncé à mettre les amours sur la scène. Au vrai, il supporte malaisément d'être éloigné de Paris, et cette année qu'il passera tout entière à Uzès, de novembre 1661 à la fin de 1662, lui semblera la plus lourde et la plus maussade de sa vie.

LETTRES DE JEUNESSE

I

A La Fontaine.

A Uzès, le 11 novembre 1661.

J'ai bien vu du pays et j'ai bien voyagé
Depuis que de vos yeux les miens ont pris congé.

Mais tout cela ne m'a pas empêché de songer toujours autant à vous que je faisais lorsque nous nous voyions tous les jours,

Avant qu'une fièvre importune
Nous fît courir même fortune,
Et nous mît chacun en danger
De ne plus jamais voyager.

Je ne sais pas sous quelle constellation je vous écris présentement ; mais je vous assure que je n'ai point encore fait tant de vers depuis ma maladie. Je croyais même en avoir tout à fait oublié le métier. Serait-il possible que les Muses eussent plus d'empire en ce pays que sur les rives de la Seine ! Nous le reconnaîtrons dans la suite. Cependant je commencerai à vous dire en prose que mon voyage a été plus heureux que je ne pensais. Nous n'avons eu que deux heures de pluie jusqu'à Lyon. Notre compagnie était gaie et assez plaisante : il y avait trois huguenots, un Anglais, deux Italiens, un conseiller du Châtelet, deux secrétaires du roi et deux de ses mousquetaires ; enfin nous étions au nombre de neuf ou dix. Je ne manquais

pas tous les soirs de prendre le galop devant les autres pour aller retenir mon lit ; car j'avais fort bien retenu cela de M. Boteau, et je lui en suis infiniment obligé : ainsi j'ai toujours été bien couché ; et, quand je suis arrivé à Lyon, je ne me suis senti non plus fatigué que si du quartier de Sainte-Geneviève j'avais été à celui de la rue Galande.

A Lyon, je ne suis resté que deux jours, et je m'embarquai sur le Rhône avec deux mousquetaires de notre troupe, qui étaient du Pont-Saint-Esprit. Nous nous embarquâmes, il y a huit jours, dans un vaisseau tout neuf et bien couvert, que nous avions retenu exprès, avec le meilleur patron du pays ; car il n'y a pas trop de sûreté de se mettre sur le Rhône qu'à bonnes enseignes : néanmoins, comme il n'a point plu du tout devers Lyon, le Rhône étant fort bas, il avait perdu beaucoup de sa rapidité ordinaire.

On pouvait sans difficulté
Voir ces naïades toutes nues,
Et qui, honteuses d'être vues,
Pour mieux cacher leur nudité,
Cherchaient des places inconnues.
Ces nymphes sont de gros rochers,
Auteurs de mainte sépulture,
Et dont l'effroyable figure
Fait changer de visage aux plus hardis nochers.

Nous fûmes deux jours sur le Rhône, et nous couchâmes à Vienne et à Valence. J'avais commencé dès Lyon à ne plus guère entendre le langage du pays et à n'être plus intelligible moi-même. Ce malheur s'accrut à Valence, et Dieu voulut qu'ayant demandé à une servante un pot de chambre, elle mit un réchaud sous mon lit. Vous pouvez vous imaginer les suites de cette maudite aventure, et ce qui peut arriver à un homme endormi qui se sert d'un réchaud dans ses nécessités de nuit. Mais c'est encore bien pis dans ce pays. Je vous jure que j'ai autant besoin d'un interprète qu'un Moscovite en aurait besoin dans Paris. Néanmoins je commence à m'apercevoir que c'est un langage mêlé d'espagnol et d'italien ; et, comme j'entends assez bien ces deux langues, j'y ai quelquefois recours pour entendre les autres et pour me faire entendre. Mais il arrive souvent que je perds toutes mes mesures, comme il arriva hier, qu'ayant besoin de petits clous à broquette pour ajuster ma chambre, j'envoyai le valet de mon oncle en ville, et lui dis de m'acheter

deux ou trois cents de broquettes ; il m'apporta incontinent trois bottes d'allumettes ; jugez s'il y a sujet d'enrager en de semblables malentendus. Cela irait à l'infini si je voulais dire tous les inconvénients qui arrivent aux nouveaux venus en ce pays comme moi.

Au reste, pour la situation d'Uzès, vous saurez qu'elle est sur une montagne fort haute, et cette montagne n'est qu'un rocher continuel : si bien qu'en quelque temps qu'il fasse, on peut aller à pied sec tout autour de la ville. Les campagnes qui l'environnent sont toutes couvertes d'oliviers qui portent les plus belles olives du monde, mais bien trompeuses pourtant car j'y ai été attrapé moi-même. Je voulus en cueillir quelques-unes au premier olivier que je rencontrai, et je les mis dans ma bouche avec le plus grand appétit qu'on puisse avoir ; mais Dieu me préserve de sentir jamais une amertume pareille à celle que je sentis ! J'en eus la bouche toute perdue plus de quatre heures durant, et l'on m'a appris depuis qu'il fallait bien des lessives et des cérémonies pour rendre les olives douces comme on les mange. L'huile qu'on en retire sert ici de beurre, et j'appréhendais bien ce changement ; mais j'en ai goûté aujourd'hui dans les sauces, et sans mentir il n'y a rien de meilleur. On sent bien moins l'huile qu'on ne sentirait le meilleur beurre de France. Mais c'est assez vous parler d'huile, et vous me pourrez reprocher, plus justement qu'on ne faisait à un ancien orateur, que mes ouvrages sentent trop l'huile.

Il faut vous entretenir d'autre chose, ou plutôt remettre cela à un autre voyage, pour ne vous pas ennuyer. Je ne me saurais empêcher de vous dire un mot des beautés de cette province. On m'en avait dit beaucoup de bien à Paris ; mais sans mentir on ne m'en avait encore rien dit au prix de ce qui en est, et pour le nombre, et pour l'excellence : il n'y a pas une villageoise, pas une savetière qui ne disputât de beauté avec les Fouilloux et les Menneville. Si le pays de soi avait un peu de délicatesse, et que les rochers y fussent un peu moins fréquents, on le prendrait pour un vrai pays de Cythère. Toutes les femmes y sont éclatantes, et s'y ajustent d'une façon qui leur est la plus naturelle du monde ; et pour ce qui est de leur personne,

Color verus, corpus solidum et succi plenum (1).

(1) Un coloris vrai, un corps ferme, la fleur de l'embonpoint et de la santé. (TERENT., *Eunuch.*, acte II, scène III.)

Mais, comme c'est la première chose dont on m'a dit de me donner de garde, je ne veux pas en parler davantage ; aussi bien ce serait profaner une maison de bénéficier, comme celle où je suis, que d'y faire de longs discours sur cette matière. *Domus mea, domus orationis* (1). C'est pourquoi vous devez vous attendre que je ne vous en parlerai plus du tout. On m'a dit : Soyez aveugle. Si je ne le puis être tout à fait, il faut du moins que je sois muet ; car, voyez-vous, il faut être régulier avec les réguliers, comme j'ai été loup avec vous et avec les autres loups vos compères. *Adiousias.*

II

A M. Vilart, à Paris.

A Uzès, le 15 novembre 1661.

Il y a aujourd'hui huit jours que je partis du Pont-Saint-Esprit, et que je vins à Uzès, où je fus reçu de mon oncle (2) avec toute sorte d'amitiés. Il ne m'attendait que deux jours après, parce que mon oncle Sconin lui avait mandé que je partirais plus tard que je n'ai fait ; sans cela il eût envoyé au Saint-Esprit son garçon et son cheval. Il m'a donné une chambre auprès de lui, et il prétend que je le soulagerai un peu dans le grand nombre de ses affaires. Je vous assure qu'il en a beaucoup. Non seulement il fait toutes celles du diocèse, mais il a même l'administration de tous les revenus du chapitre, jusqu'à ce qu'il ait payé 80 000 livres de dettes où le chapitre s'est engagé. Il s'y entend tout à fait, et il n'y a point de dom Cosme (3) dans son affaire. Avec tout cet embarras, il a encore celui de faire bâtir ; car il fait achever une fort jolie maison qu'il a commencée, il y a un an ou deux, à un bénéfice qui est à lui à une demi-lieue d'Uzès. J'en reviens encore tout présentement.

(1) Ma maison est une maison de prière.

(2) Le Père Sconin, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, chanoine de la cathédrale, official et grand vicaire d'Uzès.

(3) Dom Cosme Sconin, religieux bénédictin, frère de celui dont nous venons de parler, et, comme lui, oncle de Racine.

Elle est toute faite déjà ; il n'y a plus que le jardin à défricher. C'est la plus régulière et la plus agréable de tout Uzès. Elle est tantôt toute meublée, mais il lui en a coûté de l'argent pour la mettre en cet état ; c'est pourquoi il ne faut pas demander à quoi il a employé ses revenus. Il est fort fâché de ce que je n'ai point apporté de démissoire ; mais c'est la faute de M. Sconin. Je l'ai pressé le plus que j'ai pu pour cela, et lui-même lui en écrit ; mais j'appréhende furieusement sa longueur. Il m'aurait déjà mené à Avignon pour y prendre la tonsure, et la raison de cela est que le premier bénéfice qui viendra à vaquer dans le chapitre est à sa nomination. L'évêque a nommé, et le prévôt aussi ; c'est maintenant son tour. Quand ce temps-là viendra, je vous en manderai des nouvelles. Si vous pouviez me faire avoir un démissoire, vous m'obligeriez infiniment. M. le prieur de la Ferté vous donnera aisément mon extrait baptistaire, et vous n'auriez qu'à l'envoyer à quelqu'un de votre connaissance à Soissons ; on aurait le démissoire aussitôt. Mais ce sera quand vous y pourrez songer sans vous détourner le moins du monde. Au reste, nous ne laisserons pas d'aller à Avignon quelqu'un de ces jours ; car mon oncle veut m'acheter des livres, et il veut que j'étudie. Je ne demande pas mieux, et je vous assure que je n'ai pas encore eu la curiosité de voir la ville d'Uzès, ni quelque personne que ce soit. Il est bien aise que j'apprenne un peu de théologie dans saint Thomas, et j'en suis tombé d'accord fort volontiers. Enfin, je m'accorde le plus aisément du monde à tout ce qu'il veut ; il est d'un naturel fort doux, et il me témoigne toutes les tendresses possibles.

Il reconnaît bien que son affaire d'Anjou a été fort mal conduite ; mais il espère que M. d'Uzès raccommodera tout. En effet, il lui a mandé qu'il le ferait. Il me demande tous les jours mon *Ode de la paix*, car il a donné à M. l'évêque celle que je lui envoyai ; et non seulement lui, mais même tous les chanoines m'en demandent, et le prévôt surtout. Ce prévôt est le doyen du chapitre ; il est âgé de soixante et quinze ans, et le plus honnête homme du monde. Enfin, c'est le seul que mon oncle m'a bien recommandé d'aller voir ; ils sont grands amis. Son bénéfice vaut cinq mille livres de rente ; il est des anciens, et il n'est pas réformé. Il a beaucoup d'esprit et d'étude. Ainsi si vous avez encore quelque ode, je vous prie d'en faire bien couper toutes les marges et de me l'envoyer ; j'avais négligé d'en apporter. On me fait ici force caresses à cause de mon oncle ; il n'y a pas un curé ni un maître d'école qui ne

m'ait fait le compliment gaillard, auquel je ne saurais répondre que par des révérences ; car je n'entends pas le français de ce pays-ci, et on n'y entend pas le mien ; ainsi je tire le pied fort humblement ; et je dis, quand tout est fait : *Adiousias*. Je suis marri pourtant de ne les point entendre ; car, si je continue à ne leur point répondre, j'aurai bientôt la réputation d'un incivil ou d'un homme non lettré. Je suis perdu si cela est ; car en ce pays les civilités sont encore plus en usage qu'en Italie. Je suis épouvanté tous les jours de voir des villageois, pieds nus ou ensabotés (ce mot doit bien passer, puisque *encapuchonné* a passé), qui font des révérences comme s'ils avaient appris à danser toute leur vie. Outre cela, ils causent des mieux, et pour moi j'espère que l'air du pays me va raffiner de moitié ; car je vous assure qu'on y est fin et délié plus qu'en aucun lieu du monde. Tous les arbres sont encore aussi verts qu'au mois de juin, et aujourd'hui que je suis sorti à la campagne, je vous proteste que la chaleur m'a tout à fait incommodé ; jugez ce que ce peut être en été. Je n'ai plus de papier que pour assurer Mlle Vitart de mes très humbles respects, et souhaiter à vos deux infantes tout ce que les poètes s'en vont prédire de biens au dauphin.

J'oubliais à vous prier d'adresser mes lettres à M. Symil, chirurgien à Uzès, et en dedans à mon illustre personne chez le R. P. Sconin, vicaire général et official de M. d'Uzès. Je salue M. d'Houy de tout mon cœur, et le prie d'avoir quelque peu soin de mes livres, dont je plains fort la destinée s'il ne s'en mêle un peu ; car je serais honteux de vous en parler dans la multitude de vos affaires. Excusez même si j'ai fait cette lettre si longue. J'ai cru qu'il fallait vous instruire une fois en gros de tout ce qui se passe ici ; une autre fois j'abuserai moins de votre loisir.

III

A l'abbé Le Vasseur, à Paris.

A Uzès, le 24 novembre 1661.

Je ne me plains pas encore de vous, car je crois bien que c'est tout au plus si vous avez maintenant reçu ma première

lettre ; mais je ne vous réponds pas que, dans huit jours, je ne commence à gronder si je ne reçois point de vos nouvelles. Épargnez-moi donc cette peine, je vous supplie, et épargnez-vous à vous-même de grosses injures que je pourrais bien vous dire dans ma mauvaise humeur : *Nam contemptus amor vires habet* (1).

J'ai été à Nîmes, et il faut que je vous en entretienne. Le chemin d'ici à Nîmes est plus diabolique mille fois que celui des Diables à Nevers, et la rue d'Enfer, et tels autres chemins réprouvés ; mais la ville est aussi belle et aussi *polide*, comme on dit ici, qu'il y en ait dans le royaume. Il n'y a point de divertissements qui ne s'y trouvent :

Suoni, canti, vestir, giuochi, vivande,
Quanto può cor pensar, può chieder bocca (2).

J'allai voir le feu de joie qu'un homme de ma connaissance avait entrepris. Les jésuites avaient fourni les devises qui ne valaient rien du tout : ôtez cela, tout allait bien. Mais je n'y ai pas pris assez bien garde pour vous en faire le détail ; j'étais détourné par d'autres spectacles : il y avait tout autour de moi des visages qu'on voyait à la lueur des fusées, et dont vous auriez bien eu autant de peine à vous défendre que j'en avais. Il n'y en avait pas une à qui vous n'eussiez bien voulu dire ce compliment d'un galant du temps de Néron : *Ne fastidias hominem peregrinum inter cultores tuos admittere : invenies religiosum si te adorari permiseris* (3). Mais pour moi, je n'avais garde d'y penser, je ne les regardais pas même en sûreté ; j'étais en la compagnie d'un révérend père de ce chapitre, qui n'aimait pas trop à rire :

E parea, più ch' alcun fosse mai stato
Di concienza scrupulosa e schiva (4).

Il fallait être sage avec lui, ou du moins le faire. Voilà ce que vous auriez trouvé de beau dans Nîmes ; mais j'y trouvai

(1) Car l'amour méprisé a des forces.

(2) Musique, chants, toilette, jeux, festins, autant que l'esprit peut en imaginer, que la bouche peut en demander.

(3) Ne dédaignez pas les hommages d'un étranger : vous le trouverez prêt à vous rendre un culte religieux, si vous lui permettez de vous adorer. (PÉTRONE.)

(4) Et paraissait, plus que personne, d'une conscience scrupuleuse et timorée.

encore d'autres choses qui me plurent fort, surtout les arènes.

C'est un grand amphithéâtre un peu ovale, tout bâti de prodigieuses pierres, longues de deux toises, qui se tiennent là, depuis plus de seize cents ans, sans mortier et par leur seule pesanteur. Il est tout ouvert en dehors par de grandes arcades, et en dedans ce ne sont autour que de grands sièges où tout le peuple s'asseyait pour voir les combats des bêtes et des gladiateurs. Mais c'est assez vous parler de Nîmes et de ses raretés ; peut-être même trouverez-vous que j'en ai trop dit. Mais de quoi voulez-vous que je vous entretienne? De vous dire qu'il fait ici le plus beau temps du monde, vous ne vous en mettez guère en peine ; de vous dire qu'on doit cette semaine créer des consuls ou *consos*, comme on dit, cela vous touche fort peu. Cependant c'est une belle chose de voir le compère cardeur et le menuisier gaillard avec la robe rouge, comme un président, donner des arrêts et aller les premiers à l'offrande. Vous ne voyez pas cela à Paris.

A propos de consuls il faut que je vous parle d'un échevin de Lyon qui doit l'emporter sur les plus fameux *quolibétiers* du monde. Je l'allai voir pour avoir un billet de sortie, car sans billets les chaînes du Rhône ne se lèvent point. Il fit mes dépêches fort gravement ; et après, quittant un peu cette gravité magistrale qu'on doit garder en donnant de telles ordonnances, il me demanda : *Quid novi?* « Que dit-on de l'affaire d'Angleterre? » Je répondis qu'on ne savait pas encore à quoi le roi se résoudrait. « A faire la guerre, dit-il ; car il n'est pas parent du Père Souffren (1). » Je fis bien paraître que je ne l'étais pas non plus ; je lui fis la révérence, et le regardai avec un froid qui montrait bien la rage où j'étais de voir un grand quolibétier impuni. Je n'ai pas voulu en enrager tout seul ; j'ai voulu que vous me tinssiez compagnie, et c'est pourquoi je vous fais part de cette marauderie. Enragez donc ; et, si vous ne trouvez point de termes assez forts pour faire des imprécations, dites avec l'*emphasiste* Brébœuf :

> A qui, dieux tout-puissants, qui gouvernez la terre,
> A qui réservez-vous les éclats du tonnerre?

Si vous ne vous hâtez de m'écrire, je vous ferai enrager encore par de semblables nouvelles. Écrivez-moi donc si vous

(1) Le Père Suffren, jésuite, confesseur de Louis XIII, dont le nom se prononçait comme *souffrant*.

m'en croyez, et faites de ma part à Mlle Lucrèce le compliment latin dont je vous ai parlé, mais que ce soit en beau français.

IV

A Mademoiselle Vitart, à Paris.

A Uzès, le 26 décembre 1661.

Je pensais bien me donner l'honneur de vous écrire il y a huit jours, mais il me fut impossible de le faire ; je ne sais pas même si j'en pourrai venir à bout aujourd'hui. Vous saurez, s'il vous plaît, que ce n'est pas à présent une petite affaire pour moi que de vous écrire. Il a été un temps que je le faisais assez aisément, et il ne me fallait pas beaucoup de temps pour faire une lettre assez passable. Mais ce temps-là est passé pour moi ; il me faut suer sang et eau pour faire quelque chose qui mérite de vous l'adresser ; encore sera-ce un grand hasard si j'y réussis. La raison de cela est que je suis un peu plus éloigné de vous que je n'étais lors. Quand je songeais seulement que je n'étais qu'à quatorze ou quinze lieues de vous, cela me mettait en train, et c'était bien autre chose quand je vous voyais en personne ; c'était alors que les paroles ne me coûtaient rien, et que je causais d'assez bon cœur ; au lieu qu'aujourd'hui je ne vous vois qu'en idée ; et, quoique je songe assez fortement à vous, je ne saurais pourtant empêcher qu'il n'y ait cent cinquante lieues entre vous et votre idée. Ainsi il m'est un peu plus difficile de m'échauffer, et, quand mes lettres seraient assez heureuses pour vous plaire, que me sert cela? J'aimerais mieux recevoir un soufflet ou un coup de poing de vous, comme cela m'était assez ordinaire, qu'un grand merci qui viendrait de si loin. Après tout, il faut vous écrire, et il en faut revenir là. Mais que vous mander? Sans mentir, je n'en sais rien pour le présent. Faites-moi une grâce, donnez-moi temps jusqu'au premier ordinaire pour y songer, et je vous promets de faire merveille ; j'y travaillerais plutôt jour et nuit, aussi bien n'ai-je plus qu'un demi-quart d'heure à moi, et vous-même avez maintenant bien d'autres affaires. Vous n'avez pas à déloger seule-

ment, comme on m'a mandé, mais vous avez même à préparer les logis au Saint-Esprit (1), qui doit venir dans huit jours à l'hôtel de Luynes. Travaillez donc à le recevoir comme il le mérite, et moi je travaillerai à vous écrire comme vous méritez. Comme ce n'est pas une petite entreprise, vous trouverez bon que je m'y prépare avec un peu de loisir. Cependant je souhaite que tout le monde se porte bien chez vous ; que vos deux infantes vous ressemblent, et que vous ne soyez point en colère contre moi de ce que j'ai tant tardé à m'acquitter de ce que je vous dois. C'est bien assez que je sois si loin de votre présence, sans me bannir encore de votre esprit. Ainsi soit-il.

Je n'écris pas à mon cousin, car on m'a mandé qu'il était à la campagne, et puis c'est lui écrire que de vous écrire.

V

A M. Vitart, à Paris.

A Uzès, le 13 juin 1662.

J'attends avec empressement des nouvelles de votre voyage, et votre absence de Paris m'ennuie déjà autant que si j'étais à Paris même, à cause que je n'ai point reçu de vos lettres depuis que vous en êtes sorti. J'écrivis la semaine passée à dom Cosme, pour le disposer à vous abandonner le bénéfice, ou à quelqu'un de vos amis qui lui fût moins suspect, puisqu'il a pour vous des sentiments si injustes ; et mon oncle approuva ma lettre par une apostille, car il a tout de bon envie de me le donner. Il m'a dit même de traiter avec l'aumônier de M. d'Uzès, qui a grande envie sur ce bénéfice, pour voir s'il me voudrait donner en échange un prieuré simple de cent écus qu'il a en ce pays. Je ne lui en ai point parlé, et j'attends de vos nouvelles. Il serait fort disposé à cet échange, pourvu que le bénéfice lui fût assuré ; car il ira l'hiver prochain à Paris avec son maître, et ce bénéfice serait fort à sa bienséance, parce que le fermier est

(1) Au duc de Luynes, créé chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit en décembre 1661.

le même à qui son maître a arrenté Saint-Georges. Mais il serait du moins autant à ma bienséance qu'à la sienne, si vous pouviez être assuré du succès de l'affaire ; car je n'aurais pas grande inclination de faire séjour en ce pays-ci. Conseillez-moi donc, et je verrai après en quelle disposition il sera. Il me parle toujours du bénéfice de mon oncle, et il enrage de l'avoir. Mais la méchante condition que d'avoir affaire à dom Cosme ! Je crois que cet homme-là est né pour ruiner toutes mes affaires.

Je souhaite que vous ayez une aussi belle récolte à vos deux fermes que nous en avons en ce pays-ci. La moisson est déjà fort avancée, et elle se fait plaisamment ici au prix de la coutume de France ; car on lie les gerbes à mesure qu'on les coupe ; on ne laisse point sécher le blé sur terre, car il n'est déjà que trop sec, et dès le même jour on le porte à l'aire, où on le bat aussitôt. Ainsi le blé est aussitôt coupé, lié et battu. Vous verriez un tas de moissonneurs rôtis du soleil, qui travaillent comme des démons ; et, quand ils sont hors d'haleine, ils se jettent à terre au soleil même, dorment un *miserere*, et se relèvent aussitôt. Pour moi, je ne vois cela que de mes fenêtres ; je ne pourrais être un moment dehors sans mourir : l'air est aussi chaud que dans un four allumé, et cette chaleur continue autant la nuit que le jour. Enfin il faudrait se résoudre à fondre comme du beurre, n'était un petit vent frais qui a la charité de souffler de temps en temps ; et, pour m'achever, je suis tout le jour étourdi d'une infinité de cigales qui ne font que chanter de tous côtés, mais d'un chant le plus perçant et le plus importun du monde. Si j'avais autant d'autorité sur elles qu'en avait le bon saint François, je ne leur dirais pas, comme il faisait : *chantez, ma sœur la cigale;* mais je les prierais bien fort de s'en aller faire un tour jusqu'à Paris ou à la Ferté-Milon, si vous y êtes encore, pour vous faire part d'une si belle harmonie.

Monsieur notre évêque ne se découvre encore à personne sur le beau projet de réforme qu'il a fait faire à Paris ; et, pour vous dire ce qu'on pense ici, il est plus irrésolu que jamais. Il appréhende furieusement d'aliéner les esprits de la province. Sur le simple bruit qui courut que l'affaire était conclue, il se voit déjà désert, à ce qu'on dit, et cela le fâche ; car il ne hait pas de voir du monde chez lui : mais il reconnaît bien qu'on ne fait la cour, dans ce pays-ci, qu'à ceux dont on attend du bien. Il en a témoigné son étonnement il y a quelques jours, et ce n'est rien encore pourtant ; car, s'il établit une fois la réforme, on dit qu'il sera abandonné même de ses valets.

Chacun avait de belles prétentions sur ce chapitre ; le mal est qu'on lui impute d'aimer beaucoup à dominer, et qu'il aime mieux avoir dans son église des moines dont il prétend disposer, quoique peut-être il se trompe, que des chanoines séculiers, qui le portent un peu plus haut. Les politiques, en ces sortes d'affaires, disent que les particuliers sont plus maniables qu'une communauté, et que les moines n'ont pas toute déférence pour les évêques. Avant-hier, il arriva une chose par où il montra bien qu'il avait envie d'être le maître. Nous avons un religieux qu'on dit être un janséniste couvert. Je connais le bonhomme, et je puis dire, sans le flatter, qu'il ne sait pas encore seulement l'état de la question. Son sous-prieur le déféra à M. l'évêque, lequel appela mon oncle, et lui dit avec beaucoup d'empressement qu'il voulait l'interroger et en être le juge seul, sans que le prévôt ni le chapitre s'en mêlât. Mon oncle lui dit froidement qu'il l'interrogeât, mais que ce bon religieux ne savait pas seulement, comme je vous ai dit, ce que c'était du jansénisme. Voilà toutes les nouvelles que je vous puis mander : il ne se passe rien de plus mémorable en ce pays-ci. Le blé est enchéri, quelque belle que soit la récolte, à cause qu'on en transporte en vos quartiers. Le beau blé, qui ne valait que quinze livres, en vaut vingt et une livres la salmée. On l'appelle ainsi, et cette mesure contient environ dix minots, ou six pichets ou un peu plus. Pour le vin, on ne saura du tout qu'en faire. Le meilleur, c'est-à-dire le meilleur du royaume, se vend deux *carolus* le pot, mesure de Saint-Denis. J'aurai de quoi boire à votre santé à bon marché : mais j'aimerais mieux l'aller boire là-bas, avec du vin de la montagne de Reims.

Je baise très humblement les mains à Mlle Vitart, à vos deux mignonnes, et universellement à toute la famille. Je m'avise toujours un peu tard d'écrire ; cela est cause que je ne saurai presque écrire qu'à vous. J'ai pourtant écrit à ma mère, et je remets M. l'abbé à jeudi prochain ; il lui en coûtera un port de lettre de ce retardement, car je ne pourrai pas vous l'adresser comme les autres fois. Je voudrais qu'il m'en fît coûter plus souvent qu'il ne fait. Il est grand ménager de ses lettres et de la bourse de mon oncle. Je suis tout à vous, et uniquement à vous.

II

Tous les critiques ont remarqué comme un sentiment un peu vif de la nature semblait être étranger au Racine de cette époque. Il paraît avoir été insensible aux attraits de la vieille cité féodale et à la douceur virgilienne de sa vallée, comme aux ombres touffues du grand parc épiscopal. Les critiques se scandalisent surtout que le jeune homme, dans un panorama splendide, n'ait vu que des moissonneurs rôtis au soleil. Nous goûterons mieux sur ce point l'observation de Sainte-Beuve : « Comme tout cela est net, simple, bien dit, agréable, positif, vu à l'œil nu avant l'invention des lunettes ou lorgnons de couleur ! » Et nous la goûterons bien davantage, cette observation, lorsque M. Hallays nous aura mis au fait d'une de ses trouvailles.

On voulait absolument jusqu'ici que Racine eût habité dans la demeure de son oncle un certain pavillon Martine, d'où la vue s'étend sur la vallée d'Eure et le plus pittoresque enchevêtrement de broussailles, de touffes d'arbres, de rochers et d'eaux courantes qu'un romantique ait jamais rêvé. Eh bien, Racine a sans doute habité là, mais aussi dans une autre maison de son oncle, au château de Saint-Maximin, qui existe toujours et d'où nous pourrions voir encore, sur une plaine nue et baignée de soleil, ces moissonneurs qui travaillent « comme des démons », se jettent à terre hors d'haleine, « dorment un *miserere* et se relèvent aussitôt ». Enfin, et pour tout dire, ce qui nous plaît dans un paysage, à savoir ses accidents et son désordre, est précisément ce qui déplaisait le plus aux gens du dix-septième siècle, qui, comme Racine, ne discernaient rien là que de « diabolique ». Ils goûtaient la nature sans doute, mais en délicats. Et, bien loin qu'ils se laissassent absorber par elle, ils la soumettaient au contrôle de leur raison et lui

imposaient leurs propres disciplines. Le siècle de Racine est aussi celui de Le Nôtre et de La Quintinie.

III

En somme, le jeune poète, à Uzès, est surtout attentif à lui-même et à se cultiver. Le reste, gens, mœurs, paysage, ne l'intéresse que faiblement, encore qu'il porte çà et là sur eux un coup d'œil singulièrement aigu.

A Saint-Maximin comme au pavillon Martine, sous le couvert de la théologie, on le voit qui amasse les premiers matériaux de ses odes et tragédies futures. Que Port-Royal est loin de sa pensée! C'est peu de dire que la mort de M. Singlin le trouve indifférent : il en plaisante! Et, Vitard s'étant plaint de sa négligence envers la Mère Agnès : « Je tâcherai, répond-il à Le Vasseur, d'écrire cette après-dîner à ma tante Vitard et à ma tante la religieuse... Vous devez m'excuser si je ne l'ai pas fait : car que puis-je leur mander? C'est bien assez de faire ici l'hypocrite, sans le faire encore à Paris par lettres, car *j'appelle hypocrisie des lettres où il ne faut parler que de dévotion, et ne faire autre chose que de se recommander aux prières.* »

Le temps n'était plus loin d'ailleurs où il allait pouvoir jeter le masque et révéler ouvertement sa vraie nature : las de bayer après un bénéfice qui se dérobe à toutes ses instances, berné par dom Cosme, qui ne lui envoie point le « démissoire » dont il a besoin pour prendre la tonsure, combattu par la famille de Bernay qui lui dispute le prieuré angevin pour lequel son oncle lui a obtenu enfin des provisions, il fait un coup d'éclat et décide de retourner à Paris.

CHAPITRE V

LES DÉBUTS DE RACINE AU THÉATRE

I. La Renommée aux Muses. — *II. Molière et Racine.* — *III.* La Thébaïde. — *IV. Nouveauté du théâtre racinien.*

I

On ne l'y a point oublié. Ce jeune homme qui rentre dans la capitale, des comédiennes de vingt-quatre ans l'attendent et attendent de lui un rôle. Il a dans la tête sa *Renommée aux Muses*, qui lui acquerra l'amitié de Boileau et la protection du comte de Saint-Aignan. Il franchira, un de ces matins, le guichet du Louvre et, au lever du roi, il causera librement avec Molière ; il sera de ce tout petit Paris, si fermé, sur lequel la France entière tient ses yeux et où les poètes ne sont pas reçus seulement à titre de vivante parure, mais avec sympathie vraiment et sur le pied d'égalité.

La société du dix-septième siècle, la cour comptent un Colbert qui ne se contente pas de pensionner les gens de lettres et qui les reçoit dans son intimité, un Vivonne, un Nantouillet, un Valincourt qui se font camarades de Racine et de Boileau. Tel jour on lit *Alexandre* chez Mme du Plessis-Guénégand, devant La Rochefoucauld, Mme de Lafayette, Mme de Sévigné, et tel autre *Andromaque* à l'hôtel de Soissons, devant Henriette d'Orléans. Il y a des cabales aux « premières ». Les comédiennes sont belles et

les grandes dames passionnées. Chez des hommes et des femmes dont l'existence est tramée de loisirs glorieux, la grande affaire, avec la politique, est l'amour ; et, sous tant de splendeurs souriantes, une tragédie couve éternellement. Racine va rencontrer un Condé, brigand et héros ; il va disputer la gloire à un vieux poète grandiloquent ; la Duparc à Molière, la Champmeslé à de puissants seigneurs. Son âme ardente, sensible, tendre, amie de la volupté et des larmes, est assez déliée pour tirer la matière de son art de ce monde où un condottière comme Retz a promené son intelligence aiguë et son ambition héroïque ; où une Mancini crie au roi Louis XIV, en lui déchirant de colère sa manchette de dentelle : « Vous êtes roi, vous pleurez et je pars !... » Ses amis l'appellent Acante, nom charmant qui leur fut peut-être inspiré, dit Mesnard, par « la plante élégante et flexible, *mollis acanthus*, dont les formes sont les plus délicates et les plus ornées que la sculpture ait choisies pour modèle ». Et le nom lui convient sans doute comme celui de Polyphile à La Fontaine, d'Ariste à Boileau et de Gélaste à Chapelle (ou à Molière). C'est sous ces pseudonymes transparents que les quatre amis figurent dans les *Amours de Psyché*, qui ne parurent qu'en 1669, mais qui furent écrites bien plus tôt. « Acante, y lit-on, aimait extrêmement les jardins, les fleurs et les ombrages... » Polyphile et lui « penchaient tous deux vers le lyrique, avec cette différence qu'Acante avait quelque chose de plus touchant, Polyphile de plus fleuri ». La Fontaine connaissait aussi bien Racine qu'il se connaissait lui-même. Mais il parlait surtout du poète, et Acante ne nous donne pas le Racine complet : il y a encore chez lui, dès cette époque, un autre homme, celui qu'Alphonse Daudet eût appelé le « *struggle-for-lifer* » et qui est bien décidé à profiter des leçons qu'il a sous les yeux et à faire coûte que coûte son chemin dans le monde. Et comment? Par la voie la plus courte pour un poète, qui est aussi la plus brillante : par le théâtre.

Nous le savons : il a démêlé de très bonne heure les avantages de la carrière dramatique ; avant son *Amasie* (1660),

on croit qu'il avait composé un *Théogène et Chariclée;* il commença tout de suite après *l'Amasie* sa pièce des *Amours d'Ovide*, à laquelle il travaillait peut-être encore chez son oncle Sconin, tant sa correspondance d'Uzès est pleine d'allusions à l'auteur des *Tristes* et à son séjour chez les Scythes. « Je suis confiné, écrit-il, dans un pays qui a quelque chose de moins sociable que le Pont-Euxin. » Et il n'a même point la consolation d'avoir près de lui une Cypassis. Ailleurs il trouve qu'Ovide, obligé à parler scythe chez les barbares, était moins à plaindre que lui, parce qu'il « possédait si bien toute l'élégance romaine qu'il ne la pouvait jamais oublier ». Que d'autres passages on pourrait invoquer qui le montrent soucieux d'établir une communauté d'infortune entre son auteur favori et lui! Pour l'histoire même de son esprit, il n'est pas sans intérêt de noter cette longue complaisance de Racine adolescent pour Ovide, dont la préciosité s'accordait si bien avec le ton qui régnait alors dans les deux grands théâtres à la mode, au Marais et à l'hôtel de Bourgogne.

C'est Virgile qui le ramènera, avec *Andromaque*, à la simplicité et à la sincérité. Mais il y faudra un peu de temps et l'expérience de *la Thébaïde* et d'*Alexandre*.

Une tradition veut qu'il ait composé cette *Thébaïde* à Uzès, dans le fameux pavillon Martine. Rien, dans la correspondance, n'appuie cette tradition, et tous les passages que nous avons cités semblent aller à l'encontre, sauf celui d'une lettre à Le Vasseur (4 juillet 1662), où il dit : « Je cherche quelque sujet de théâtre, et je serais assez disposé à y travailler. » Mieux vaut en croire Brossette, qui tient pour assuré que c'est Molière qui engagea Racine à choisir ce sujet. Entre temps, le jeune poète s'était rappelé à l'attention du monarque et de la cour par son *Ode sur la convalescence du roi* (1663), qui lui valut une nouvelle gratification de six cents livres, munificence dont il remercia Sa Majesté par une seconde ode, *la Renommée aux Muses :*

On allait oublier les filles de Mémoire
Et, parmi les mortels,

L'Ignorance et l'Erreur allaient ternir leur gloire
Et briser leurs autels.

Il fallait qu'un héros, de qui la terre entière
Admire les exploits,
Leur offrît un asile et fournît de matière
A leurs divines voix...

Boileau, à qui l'abbé Le Vasseur avait communiqué la pièce, fit à son sujet des observations qui frappèrent beaucoup Racine. Il lui tarda de connaître l'auteur. Et ainsi se noua entre les deux hommes cette amitié qui ne se démentit point un seul instant jusqu'à leur mort et qui fut, en tant de circonstances, d'un si puissant réconfort pour Racine. Quelques mois auparavant, Marie des Moulins, grand'mère du poète, s'était éteinte à Port-Royal (12 août 1663). Elle n'était plus qu'une ombre depuis longtemps. Sa mort paraît avoir affecté vivement Racine, qui écrivit à cette occasion une lettre fort touchante à sa sœur, où il lui mandait qu'ils eussent à s'aimer davantage l'un l'autre, « puisqu'ils n'avaient tantôt plus personne ». Et c'était faire assez bon marché sans doute du grand-père Sconin qui vivait toujours, mais que la tendresse n'étouffait point et à qui Racine, malgré « toute l'obéissance et toute l'affection » dont il protestait à son endroit dans la même lettre, ne portait qu'une affection modérée.

II

Ce qui a pu faire croire que Molière resta étranger au sujet de *la Thébaïde*, c'est que Racine, qui avait achevé cette pièce à la fin de 1663, la destinait à l'hôtel de Bourgogne. La Beauchâteau, qu'il appelle plaisamment dans ses lettres à Le Vasseur la « débauchée » (ou « la déhanchée »), devait jouer le personnage d'Antigone. La pièce fut même annoncée. Cependant c'est la troupe de Monsieur, autre-

ment dit celle de Molière, qui la représenta pour la première fois le 20 juin 1664.

Il est possible que ç'ait été à la sollicitation de Molière que Racine ait retiré sa pièce de l'hôtel de Bourgogne pour la porter au Palais-Royal. Le répertoire de ce théâtre était assez pauvre, surtout en tragédies. On y avait donné quelques œuvres de Corneille, mais c'étaient des reprises. Aussi bien, nous dit Eugène Despois, depuis l'arrivée de Molière à Paris jusqu'à sa mort (1659-1673) et en dehors du répertoire de son directeur, la troupe du Palais-Royal ne joua guère plus d'une quinzaine de pièces nouvelles, alors qu'à l'hôtel de Bourgogne les pièces nouvelles jouées pendant la même période sont au nombre de plus de cent. Ajoutez que, tant par droit d'ancienneté que par la composition de sa troupe et par le choix de ses auteurs, l'hôtel de Bourgogne avait le pas sur tous les autres théâtres. Il était en somme au Palais-Royal ce qu'est de nos jours la Comédie-Française par rapport à une scène de genre, et il fallait donc, pour que Racine renonçât à l'honneur d'y être représenté, ou qu'il fût bien pressé de se faire jouer, ou que Molière lui fît des conditions qui n'étaient point celles qu'on faisait au commun des débutants. « Pour une première pièce et un auteur dont le nom n'est pas connu, dit Chappuzeau, les comédiens ne donnent point d'argent ou n'en donnent que fort peu, ne le considérant que comme un apprenti qui se doit contenter de l'honneur qu'on lui fait de produire son ouvrage. » Or, Racine, par exception, reçut de Molière deux parts sur la recette de *la Thébaïde*. Il y avait, à vrai dire, dans une troupe, autant de parts que d'acteurs jouant dans la « chambrée » (représentation ou recette du jour) : la part d'un auteur n'était donc que le double de celle d'un acteur, et nous savons, par ailleurs, que les recettes de *la Thébaïde* furent assez maigres. Celle de la première représentation ne s'éleva qu'à trois cent soixante-dix livres dix sous.

III

La pièce pourtant n'était pas sans mérite. Le sujet en est la rivalité et la lutte fratricide d'Étéocle et de Polynice, compliquée par les menées souterraines de Cléon, qui aspire à la main d'Antigone et au trône de Thèbes. Racine n'y apparaît pas encore dégagé de ses lisières ; il est à l'âge où l'on se cherche sans toujours se trouver, et l'habitude est qu'avant de s'adresser à soi-même, on se cherche d'abord chez les autres et de préférence chez ses contemporains.

C'est ce qui explique que Racine, qui eût si bien pu recourir directement aux sources grecques et qui dit bien dans sa *Préface* l'avoir fait et avoir « dressé *son* plan sur *les Phéniciennes* d'Euripide », ait surtout demandé des modèles à Rotrou et à Pierre Corneille. L'imitation de Rotrou est flagrante dans plusieurs scènes, sans aller pourtant jusqu'au plagiat, comme le prétendait Barbier d'Aucourt ; celle de Corneille l'est surtout dans la rigidité donnée aux personnages, dont les caractères sont tout d'une pièce et n'ont aucune nuance, particulièrement celui de Créon. Ce sont encore des entités habillées à la grecque, au lieu de l'être à la romaine. Il y a même, çà et là, des décalques reconnaissables de certaines formules cornéliennes, comme dans la scène où Antigone dit à Polynice :

> Je ne vois point mon frère en voyant Polynice.
> En vain il se présente à mes yeux éperdus.
> Je ne le connais point, il ne me connaît plus.

et où Polynice lui répond :

> Je vous connais toujours et suis toujours le même.

Enfin il n'est pas que le méchant goût de quelques scènes, les pointes, les madrigaux, une galanterie assez peu de

circonstance ne rappellent la manière de Thomas Corneille et de Quinault. Mais, dans l'expression même de cette galanterie, déjà le vers de Racine, qui, tout de suite, nous était apparu souple, coulant, harmonieux, plein de nombre et de rythme, se distingue par la pureté de la langue, l'aisance du tour et même une simplicité relative dans l'expression des sentiments les plus raffinés. Quelle grâce mélancolique le poète a su donner aux confidences amoureuses qu'échangent, à la première scène de l'acte II, Antigone et Hémon !

HÉMON

Un moment loin de vous me durait une année ;
J'aurais fini cent fois ma triste destinée,
Si je n'eusse songé jusques à mon retour
Que mon éloignement vous prouvait mon amour,
Et que le souvenir de mon obéissance
Pourrait en ma faveur parler en mon absence
Et que pensant à moi vous penseriez aussi
Qu'il faut aimer beaucoup pour obéir ainsi.

ANTIGONE

Oui, je l'avais bien cru, qu'une âme si fidèle
Trouverait dans l'absence une peine cruelle ;
Et si mes sentiments se doivent découvrir,
Je souhaitais, Hémon, qu'elle vous fît souffrir,
Et qu'étant loin de moi, quelque ombre d'amertume
Vous fît trouver les jours plus longs que de coutume.
Mais ne vous plaignez pas : mon cœur chargé d'ennui
Ne vous souhaitait rien qu'il n'éprouvât en lui.

De tels vers font plus qu'annoncer un vrai poète, et Racine y est déjà mieux qu'en puissance.

Il s'en faut pourtant que dès ce moment il ait déjà, comme on l'a dit, tout son système dramatique, s'il a déjà presque tout son style. Corneille l'opprime encore et on l'y reconnaît à trop de signes : c'est d'abord la rigidité de caractères que nous signalions plus haut ; puis le choix d'un sujet exagérément antithétique, où les personnages, comme dans *Horace*, sont continuellement tiraillés entre des devoirs ou des affections contradictoires et ne savent

que souhaiter et que décider ; puis le choix même de la passion mise en scène : l'ambition, la soif de régner, qui émeut les trois principaux personnages masculins du drame et qui prête, comme chez Corneille, à des maximes d'État et à des développements politiques plus oratoires que scéniques ; puis, comme chez Corneille encore, l'emploi de certains artifices romanesques imités du faux rapport de Julie au vieil Horace et qui font croire ici à Antigone qu'Étéocle a tué Polynice ; puis, dans la catastrophe, un goût de massacre et de sang poussé à ce point d'exagération, reconnaît Racine, qu' « il n'y paraît presque pas un acteur qui ne meure à la fin », même Créon, dont le suicide est bien la chose la plus inattendue et la plus déconcertante : ce froid coquin, qui, pour l'amour du trône, pousse ses neveux à s'égorger et voit périr sans un pleur son fils Hémon, le voilà, au dernier acte, quand il est au comble de ses vœux, qui se met à faire le langoureux auprès d'Antigone et qui, plutôt que de supporter ses dédains, s'écrie : « Mourons donc ! » et se perce d'une épée ! Qu'on ajoute à tout cela l'introduction d'un élément lyrique auquel le poète renoncera bien vite, parce qu'il est en désaccord avec sa conception réaliste du théâtre jusqu'à *Phèdre*, mais qui prouve justement qu'il n'est point encore ici en pleine possession de son système dramatique.

STANCES D'ANTIGONE

A quoi te résous-tu, princesse infortunée?
Ta mère vient de mourir dans tes bras :
Ne saurais-tu suivre ses pas,
Et finir en mourant ta triste destinée?
A de nouveaux malheurs te veux-tu réserver?
Tes frères sont aux mains, rien ne les peut sauver
De leurs cruelles armes.
Leur exemple t'anime à te percer le flanc ;
Et toi seule verse des larmes,
Tous les autres versent du sang.

Quelle est de mes malheurs l'extrémité mortelle?
Où ma douleur doit-elle recourir?
Dois-je vivre, dois-je mourir?
Un amant me retient, une mère m'appelle :
Dans la nuit du tombeau je la vois qui m'attend.
Ce que veut la raison, l'amour me le défend
Et m'en ôte l'envie.
Que je vois de sujets d'abandonner le jour!
Mais, hélas! qu'on tient à la vie,
Quand on tient si fort à l'amour!

Oui, tu retiens, Amour, mon âme fugitive;
Je reconnais la voix de mon vainqueur :
L'espérance est morte en mon cœur,
Et cependant tu vis, et tu veux que je vive.
Tu dis que mon amant me suivrait au tombeau,
Que je dois de mes jours conserver le flambeau
Pour sauver ce que j'aime.
Hémon, vois le pouvoir que l'amour a sur moi :
Je ne vivrais pas pour moi-même,
Et je veux bien vivre pour toi. [1]

IV

Qu'y a-t-il donc de nouveau dans cette *Thébaïde*, en dehors de la langue, et qui annonce une révolution prochaine dans l'art du théâtre? Peu de chose et beaucoup. C'est la réduction de l'intrigue, la concentration du drame psychologique, la volonté déjà bien arrêtée chez Racine de n'intéresser les spectateurs qu'à la crise ouverte entre ses personnages.

Vienne un temps où cette crise, au lieu d'être une crise d'ambition, soif de régner ou comme, dans *Alexandre*, désir de gloire, sera une crise passionnelle, et Racine, par le simple jeu des trois unités, si lourdes à ses prédécesseurs et auxquelles il se plie avec tant d'aisance, en réduisant même à quelques heures et, peut-on dire, au minimum de

temps, la formation et le dénouement de la crise, en concentrant tous ses efforts sur celle-ci, en lui donnant toute son intensité et en la débarrassant de tous ses ornements et de toutes ses complications parasites, en portant les caractères, par l'effet de cette crise, à leur paroxysme de vibration et en les révélant ainsi jusqu'au fond d'eux-mêmes sans avoir besoin d'y employer les analyses où se perdaient ses prédécesseurs, et Racine, disons-nous, aura vraiment renouvelé la tragédie française et créé, à côté du type cornélien et raisonneur de cette tragédie, un type racinien et agissant, égal, sinon supérieur, et, en tout cas, très différent.

CHAPITRE VI

L' « ALEXANDRE »

I. Un héros dameret. — II. Racine et la critique.
II. Alexandre et Louis XIV. — IV. Racine poète officiel.

I

Avant d'en arriver là, il donnera sans doute *Alexandre le Grand*, — un *Alexandre* qui est un progrès sur *la Thébaïde*, mais dont la formule n'est pas sensiblement plus originale.

« Comédie héroïque et galante, dit M. Jules Lemaître, très française, très conforme à l'esprit et à l'imagination du jeune roi et de la cour, *Alexandre* m'apparaît comme une espèce de glorieux carrousel en vers. » C'est l'impression qu'il avait déjà faite à Paul Foucher, qui l'appelait « un carrousel sanglant sur les bords de l'Hydaspe ». Et il est bien vrai que nous sommes ici en plein Thomas Corneille, en plein Quinault ou même en plein la Calprenède. Cet *Alexandre*, c'est le triomphe du galant. Des vastes conceptions politiques du fils de Philippe, de son rôle de champion et de propagateur de l'hellénisme, du civilisateur, du fondateur de villes, du grand malaxeur de peuples et de races dont parle Plutarque, il n'est resté qu'un héros de ruelle. La scène est dans l'Inde, au moment où Alexandre s'apprête à franchir l'Hydaspe. Mais Alexandre est amoureux de la reine Cléophile, sœur du roi Taxile, qui aime

la reine Axiane, qui est aimée du roi Porus. Cléophile, sensible à l'amour du conquérant, essaiera donc de disposer Taxile en sa faveur et de le détacher de l'alliance de Porus, qui, poussé par Axiane, s'obstinera dans la résistance et se fera battre par Alexandre, non pourtant sans avoir occis son rival en combat singulier. Chevaleresque, Alexandre, au dénouement, pardonne à Porus et lui accorde la main d'Axiane.

Tel est l'argument de la pièce. Cet Alexandre dameret a de grands points de re semblance avec le jeune Louis XIV, par quoi il plut extrêmement au monarque et à la cour : il n'en a aucun avec le véritable Alexandre. Et le public ne s'y méprit point autant que le veut bien dire Racine dans sa *Préface :* il trouvait, avec Corneille, qui avait lu la pièce en manuscrit et qui assistait à la première représentation, que Racine en prenait bien à son aise avec l'histoire ; mais il n'en concluait pas, comme lui, que Racine n'avait pas le génie dramatique et qu'il n'était propre qu'à la poésie lyrique.

Plus équitable (il changera vite), Saint-Evremond discernait dans l'auteur d'*Alexandre* « un fort bel esprit » qui avait tout ce qu'il fallait pour donner un successeur à Corneille, le jour qu'il aurait appris de celui-ci à « entrer dans le génie » des nations mortes et à « connaître sainement le caractère des héros qui ne sont plus ». En outre, ajoutait ce fin critique, qui pensait, s'il ne s'exprimait, comme eût pu faire un moderne, Racine, par l'indifférence dont il traite le *costume* ou, comme nous dirions, par son dédain de la couleur locale, a singulièrement affaibli la portée de la guerre contre Porus, une des expéditions les plus extraordinaires de l'antiquité. « Ce passage de l'Hydaspe, si étrange qu'il se laisse à peine concevoir, une grande armée de l'autre côté avec des chariots terribles et des éléphants alors effroyables, des éclairs, des foudres, des tempêtes qui mettaient la confusion partout, quand il fallut passer un fleuve si large sur de simples peaux, cent choses étonnantes... tout cela devait fort élever l'imagination du poète et dans la peinture de l'appareil et dans le récit de

la bataille. » Et tout cela est absent de *l'Alexandre*. Comme on ne sait point les prodiges qu'Alexandre a dû faire pour vaincre Porus, on n'éprouve qu'une admiration médiocre pour le geste de pardon qu'il étend à la fin sur Porus, et cette magnanimité, inspirée, quoique historique, de la clémence d'Auguste chez Corneille, nous touche beaucoup moins chez Racine, parce qu'au lieu d'être l'effet d'un retour d'Alexandre sur lui-même, en même temps qu'une habile démarche politique, elle n'est ici que le mouvement presque irréfléchi d'un cœur heureux, couronné par la gloire et l'amour et qui ne peut supporter que des heureux autour de lui. Louis Racine l'a très bien senti en somme et que le grand défaut de la pièce « est un amour qui en parait faire tout le nœud, tandis qu'un des plus glorieux exploits d'Alexandre n'en parait que l'épisode ». Il fallait toute l'amitié de Boileau pour s'abuser sur ce point et faire dire au campagnard du *Repas ridicule* :

> Je ne sais pas pourquoi l'on vante *l'Alexandre* :
> Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
> Les héros chez Quinault parlent bien autrement...

Autrement ? Oui, si Boileau voulait dire plus froidement. Mais, le ton ôté, c'est chez l'un et chez l'autre la même galanterie « pestilente » dont il s'est moqué dans son *Dialogue des héros de romans*. Pardonnons-lui ce petit accès de complaisance, qu'il devait racheter par tant d'excellents conseils et une probité littéraire à toute épreuve.

Boileau avait trois ans de plus que Racine. Et il est très convenable, pour ce rôle de tuteur qu'il allait assumer près de l'auteur d'*Alexandre*, qu'il ait été son aîné, mais de quelques années seulement, pour qu'il lui fût un ami en même temps qu'un tuteur. M. Jules Lemaître s'est demandé si Racine, réduit au seul commerce de La Fontaine, de Chapelle, de Furetière, de M. d'Houy et autres biberons émérites, n'eût pas « donné tout à fait dans le désordre » ? Il se peut bien. Mais Boileau à vingt-sept ans — l'âge où il connut Racine — ne montrait aucune répugnance pour

le plaisir et c'était le contraire exactement du « censeur sourcilleux » que nous nous peignons : il prenait volontiers sa part des « beuveries » de la *Pomme de Pin* et de la *Croix de Lorraine;* il était plein de verve et d'esprit et ne détestait point les farces, même un peu vives, comme ce jour où, en compagnie de Racine et sous le nom de bailli de Chevreuse, il alla présenter ses compliments à Chapelain et lui joua une pièce de sa façon. Plusieurs années après, au temps des « diableries » chez la Champmeslé, il est parmi les diables de cette joyeuse demeure et n'en fait point mystère. Comment ne pas croire cependant que celui qui s'est peint

Libre dans ses discours, mais pourtant toujours sage,

n'ait pas apporté quelque modération jusque dans ses diableries? Il y avait d'autant moins de peine que l'amour n'était point son fort. « Très peu voluptueux », comme il l'avoue lui-même, c'était l'amitié qui le faisait s'asseoir en tiers dans ces banquets épicuriens. Les caractères aussi ont leur sexe. Il n'est pas difficile de distinguer ce qu'il y avait de féminin dans celui de Racine et de viril dans celui de Boileau. C'est par là qu'ils se prirent l'un et l'autre : chacun trouvait chez son ami ce qui lui manquait et, s'il est vrai que Boileau fut la conscience de Racine, on peut dire que Racine fut en quelque sorte le cœur de Boileau.

Il en put résulter chez Boileau quelque aveuglement. L'admiration qu'il professait pour le poète l'empêcha peut-être de sentir assez vivement les défauts de l'homme, cette ambition effrénée, cette absence de scrupules, cet esprit jaloux et vindicatif qui éclataient dans le Racine des premières années et qui ne s'effacèrent pas complètement dans le Racine de la conversion. Mais Racine n'était pas fait que d'ambition et d'orgueil, et la remarque de Bersot sur ces biographes imprudents qui veulent à toute force chercher de l'unité dans les caractères, lesquels n'en ont point le plus souvent, trouve fort exactement ici son application : avec tous ses défauts, l'auteur

de *l'Alexandre* possédait une sensibilité extrêmement vive, qui le rendait on ne peut plus propre à subir l'ascendant d'un homme comme Boileau,

Ami de la vertu plutôt que vertueux

et qui n'avait rien d'un moraliste intraitable. Boileau concédait à son ami tout ce qu'il pouvait concéder, — et même au delà quelquefois : c'était le seul moyen peut-être d'avoir et de garder barres sur cette nature ombrageuse et susceptible. Elle se fût cabrée à une direction trop rigide ou trop intransigeante, comme il arriva pour Port-Royal. La douce et conciliante fermeté de Boileau, jointe à son goût si sûr dans les choses de l'esprit, lui assura peu à peu sur le cœur de Racine un empire qui finit par devenir presque absolu. Cet empire commençait seulement de s'exercer en 1665, époque où l'on place le mot fameux de Boileau à Racine, qui se vantait de la facilité surprenante avec laquelle il avait fait les vers de son *Alexandre :*

« Je veux vous apprendre, aurait répondu le critique, à faire des vers avec peine ; vous avez assez de talent pour le savoir bientôt. »

La cour d'ailleurs, nous l'avons vu, avait très favorablement accueilli *l'Alexandre*, bien que l'interprétation de la pièce, jouée pour la première fois le 4 décembre 1665, au Palais-Royal, par la troupe de Molière, laissât fort à désirer. Des acteurs qui la représentaient : La Grange (Alexandre), La Thorillière (Porus), Hubert (Taxile), Mlle Molière (Cléophile), seule Mlle Duparc, qui tenait le rôle d'Axiane, trouva grâce aux yeux de Racine, qui, au bout de six représentations et sans prévenir Molière, lui enleva la pièce et la porta aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne.

Le procédé, quoiqu'il eût des précédents (entre autres le *Sertorius* de Corneille, porté par son auteur de l'Hôtel de Bourgogne au Palais-Royal) et qu'à cette époque auteurs et acteurs ne fussent pas liés par des contrats bien rigoureux, parut un peu vif aux contemporains : on estima

généralement que Racine aurait pu mettre plus de forme avec Molière, qui l'avait aidé dans ses débuts. Il courut des bruits plus fâcheux : on prétendit que Racine avait négligé de rendre à Molière les cent louis d'avances qu'il en avait reçus. Si l'anecdote était vraie, on aurait peine à s'expliquer que les deux poètes se fussent réconciliés par la suite. A la vérité, cette réconciliation ne les remit point dans les mêmes termes qu'avant. Mais ils cessèrent de s'en vouloir et finirent même par se rendre justice.

II

On ne songe point ici à excuser Racine : l'ambitieux qu'il était, et que nous soupçonnions depuis longtemps, découvrait pour la première fois le fond de sa nature qui n'était pas précisément la générosité. Ce n'est point l'habitude aux gens de cette sorte de s'embarrasser de scrupules : ils les réservent d'ordinaire pour le temps où ils sont parvenus à leurs fins. Racine regardait peut-être moins qu'un autre au choix des moyens. Mais il faut ajouter à sa décharge que les circonstances n'étaient point faites pour le disposer à l'indulgence : aux ennuis que lui causait l'interprétation médiocre de sa pièce, dont il voyait le succès compromis, s'ajoutait l'agacement des critiques dont il était l'objet. Peu de poètes, si ce n'est Corneille et seulement au temps du *Cid*, ont vu se lever contre eux, dès leurs débuts, un bataillon si compact de jaloux et de détracteurs. Le caractère de Racine, son arrogance, son ambition effrénée n'étaient point, il est vrai, pour lui concilier les esprits. Le pis est qu'il était sensible aux moindres piqûres. « Quoique les applaudissements que j'ai reçus m'aient beaucoup flatté, confiait-il un jour à l'aîné de ses fils, la moindre critique, quelque mauvaise qu'elle ait été, m'a toujours causé plus de chagrin que toutes les louanges ne m'ont fait de plaisir. » Il ripostait certes ; il

n'était point homme à se laisser attaquer sans se défendre, et ses préfaces en témoignent.

« On ne fait point tant de brigues contre un ouvrage qu'on n'estime pas, écrit-il dans la première préface d'*Alexandre*. On se contente de ne le plus voir quand on l'a vu une fois, et on le laisse tomber de lui-même, sans daigner seulement contribuer à sa chute. Cependant j'ai eu le plaisir de voir plus de six fois à ma pièce le visage de ces censeurs. Ils n'ont pas craint de s'exposer si souvent à entendre une chose qui leur déplaisait. Ils ont prodigué libéralement leur temps et leurs peines pour la venir critiquer, sans compter les chagrins que leur ont peut-être coûtés les applaudissements que leur présence n'a pas empêché le public de me donner. » Dans la seconde préface, il discute sur un ton plus rassis les observations de ses juges, notamment à propos de Porus, qu'on lui reproche d'avoir montré sous un jour plus héroïque et plus grand qu'Alexandre, par quoi le vrai titre de la pièce serait *Porus le Grand* et non *Alexandre le Grand*.

En dépit de la réponse « qu'il n'y a pas un vers dans la tragédie qui ne soit à la louange d'Alexandre ; que les invectives mêmes de Porus et d'Axiane sont autant d'éloges de la valeur de ce conquérant », l'observation subsiste, et Racine en reconnaît involontairement la justesse quand il convient que « Porus a peut-être quelque chose qui intéresse davantage, puisqu'il est dans le malheur ». Mais il n'y est point dans tout le cours de la tragédie, et c'est bien lui qui, par l'héroïsme de son attitude, sa fierté un peu sauvage, son patriotisme exaspéré, relève la pièce et en fait quelque chose de plus qu'un carrousel sentimental.

Il faut citer, à cet égard, toute la scène II de l'acte II entre Porus, Ephestion, l'envoyé d'Alexandre, et Taxile, le prince hésitant qui finit par se ranger au parti d'Alexandre.

ALEXANDRE

ACTE II

SCÈNE II

PORUS, TAXILE, ÉPHESTION

ÉPHESTION

Avant que le combat qui menace vos têtes
Mette tous vos États au rang de nos conquêtes,
Alexandre veut bien différer ses exploits,
Et vous offrir la paix pour la dernière fois.
Vos peuples, prévenus de l'espoir qui vous flatte,
Prétendaient arrêter le vainqueur de l'Euphrate ;
Mais l'Hydaspe, malgré tant d'escadrons épars,
Voit enfin sur ses bords flotter nos étendards :
Vous les verriez plantés jusque sur vos tranchées,
Et de sang et de morts vos campagnes jonchées,
Si ce héros, couvert de tant d'autres lauriers,
N'eût lui-même arrêté l'ardeur de nos guerriers.
Il ne vient point ici, souillé du sang des princes,
D'un triomphe barbare effrayer vos provinces,
Et, cherchant à briller d'une triste splendeur,
Sur le tombeau des rois élever sa grandeur.
Mais vous-mêmes, trompés d'un vain espoir de gloire,
N'allez point dans ses bras irriter la victoire ;

Et lorsque son courroux demeure suspendu,
Princes, contentez-vous de l'avoir attendu.
Ne différez point tant à lui rendre l'hommage
Que vos cœurs, malgré vous, rendent à son courage ;
Et, recevant l'appui que vous offre son bras,
D'un si grand défenseur honorez vos États.
Voilà ce qu'un grand roi veut bien vous faire entendre,
Prêt à quitter le fer et prêt à le reprendre.
Vous savez son dessein : choisissez aujourd'hui,
Si vous voulez tout perdre ou tout tenir de lui.

TAXILE

Seigneur, ne croyez point qu'une fierté barbare
Nous fasse méconnaître une vertu si rare ;
Et que dans leur orgueil nos peuples affermis
Prétendent, malgré vous, être vos ennemis.
Nous rendons ce qu'on doit aux illustres exemples ;
Vous adorez des dieux qui nous doivent leurs temples ;
Des héros qui chez vous passaient pour des mortels,
En venant parmi nous ont trouvé des autels.
Mais en vain l'on prétend, chez des peuples si braves,
Au lieu d'adorateurs se faire des esclaves :
Croyez-moi, quelque éclat qui les puisse toucher,
Ils refusent l'encens qu'on leur veut arracher.
Assez d'autres États, devenus vos conquêtes,
De leurs rois, sous le joug, ont vu ployer les têtes.
Après tous ces États qu'Alexandre a soumis,
N'est-il pas temps, seigneur, qu'il cherche des amis?
Tout ce peuple captif, qui tremble au nom d'un maître,
Soutient mal un pouvoir qui ne fait que de naître.
Ils ont, pour s'affranchir, les yeux toujours ouverts ;
Votre empire n'est plein que d'ennemis couverts ;
Ils pleurent en secret leurs rois sans diadèmes ;
Vos fers trop étendus se relâchent d'eux-mêmes ;
Et déjà dans leur cœur les Scythes mutinés
Vont sortir de la chaîne où vous nous destinez.
Essayez, en prenant notre amitié pour gage,
Ce que peut une foi qu'aucun serment n'engage :
Laissez un peuple au moins qui puisse quelquefois
Applaudir sans contrainte au bruit de vos exploits.
Je reçois à ce prix l'amitié d'Alexandre ;
Et je l'attends déjà comme un roi doit attendre
Un héros dont la gloire accompagne les pas,

Qui peut tout sur mon cœur, et rien sur mes États.

PORUS

Je croyais, quand l'Hydaspe, assemblant ses provinces,
Au secours de ses bords fit voler tous ses princes,
Qu'il n'avait avec moi, dans des desseins si grands,
Engagé que des rois ennemis des tyrans ;
Mais puisqu'un roi, flattant la main qui nous menace,
Parmi ses alliés brigue une indigne place,
C'est à moi de répondre aux vœux de mon pays
Et de parler pour ceux que Taxile a trahis.
Que vient chercher ici le roi qui vous envoie?
Quel est ce grand secours que son bras nous octroie?
De quel front ose-t-il prendre sous son appui
Des peuples qui n'ont point d'autre ennemi que lui?
Avant que sa fureur ravageât tout le monde,
L'Inde se reposait dans une paix profonde ;
Et si quelques voisins en troublaient les douceurs,
Il portait dans son sein d'assez bons défenseurs.
Pourquoi nous attaquer? Par quelle barbarie
A-t-on de votre maître excité la furie?
Vit-on jamais chez lui nos peuples en courroux
Désoler un pays inconnu parmi nous?
Faut-il que tant d'États, de déserts, de rivières,
Soient entre nous et lui d'impuissantes barrières?
Et ne saurait-on vivre au bout de l'univers
Sans connaître son nom et le poids de ses fers?
Quelle étrange valeur, qui, ne cherchant qu'à nuire,
Embrase tout sitôt qu'elle commence à luire ;
Qui n'a que son orgueil pour règle et pour raison ;
Qui veut que l'univers ne soit qu'une prison,
Et que, maître absolu de tous tant que nous sommes,
Ses esclaves en nombre égalent tous les hommes !
Plus d'États, plus de rois : ses sacrilèges mains
Dessous un même joug rangent tous les humains.
Dans son avide orgueil je sais qu'il nous dévore :
De tant de souverains nous seuls régnons encore.
Mais que dis-je, nous seuls? Il ne reste que moi
Où l'on découvre encore les vestiges d'un roi.
Mais c'est pour mon courage une illustre matière :
Je vois d'un œil content trembler la terre entière,
Afin que par moi seul les mortels secourus,
S'ils sont libres, le soient de la main de Porus ;

Et qu'on dise partout, dans une paix profonde :
« Alexandre vainqueur eût dompté tout le monde ;
Mais un roi l'attendait au bout de l'univers,
Par qui le monde entier a vu briser ses fers. »

ÉPHESTION

Votre projet du moins nous marque un grand courage ;
Mais, seigneur, c'est bien tard s'opposer à l'orage :
Si le monde penchant n'a plus que cet appui,
Je le plains, et vous plains vous-même autant que lui.
Je ne vous retiens point ; marchez contre mon maître :
Je voudrais seulement qu'on vous l'eût fait connaître ;
Et que la renommée eût voulu, par pitié,
De ses exploits au moins vous conter la moitié ;
Vous verriez...

PORUS

Que verrais-je, et que pourrais-je apprendre
Qui m'abaisse si fort au-dessous d'Alexandre?
Serait-ce sans effort les Persans subjugués,
Et vos bras tant de fois de meurtres fatigués?
Quelle gloire, en effet, d'accabler la faiblesse
D'un roi déjà vaincu par sa propre mollesse ;
D'un peuple sans vigueur et presque inanimé,
Qui gémissait sous l'or dont il était armé,
Et qui, tombant en foule au lieu de se défendre,
N'opposait que des morts au grand cœur d'Alexandre?
Les autres, éblouis de ses moindres exploits,
Sont venus à genoux lui demander des lois ;
Et leur crainte écoutant je ne sais quels oracles,
Ils n'ont pas cru qu'un dieu pût trouver des obstacles.
Mais nous, qui d'un autre œil jugeons des conquérants,
Nous savons que les dieux ne sont pas des tyrans ;
Et de quelque façon qu'un esclave le nomme,
Le fils de Jupiter passe ici pour un homme.
Nous n'allons point de fleurs parfumer son chemin ;
Il nous trouve partout les armes à la main ;
Il voit à chaque pas arrêter ses conquêtes ;
Un seul rocher ici lui coûte plus de têtes,
Plus de soins, plus d'assauts, et presque plus de temps,
Que n'en coûte à son bras l'empire des Persans.
Ennemis du repos qui perdit ces infâmes,
L'or qui naît sous nos pas ne corrompt point nos âmes.
La gloire est le seul bien qui nous puisse tenter,

Et le seul que mon cœur cherche à lui disputer ;
C'est elle...

ÉPHESTION, *en se levant*

Et c'est aussi ce que cherche Alexandre.
A de moindres objets son cœur ne peut descendre.
C'est ce qui, l'arrachant du sein de ses États,
Au trône de Cyrus lui fit porter ses pas,
Et, du plus ferme empire ébranlant les colonnes,
Attaquer, conquérir et donner les couronnes.
Et, puisque votre orgueil ose lui disputer
La gloire du pardon qu'il vous fait présenter,
Vos yeux, dès aujourd'hui témoins de sa victoire,
Verront de quelle ardeur il combat pour la gloire :
Bientôt le fer en main vous le verrez marcher.

PORUS

Allez donc : je l'attends, ou je le vais chercher.

III

Cependant quelques vers de cette scène nous donnen la clef de la pièce et du sujet que s'y est proposé de traite Racine. Ce sont ceux où Porus dit :

La gloire est le seul bien qui nous puisse tenter
Et le seul que mon cœur cherche à lui disputer,
C'est elle...

EPHESTION, *en se levant*

Et c'est aussi ce que cherche Alexandre.
A de moindres objets son cœur ne peut descendre.

Habemus confidentes. Les héros d'*Alexandre* ne se pro posent aucune grande fin politique ou morale : ils son seulement animés par la passion de la gloire, à laquelle, con formément au goût de l'époque, qui est bien encore u peu celui du *Grand Cyrus*, ils mêlent une galanteri raffinée et qui trouve l'occasion de se manifester dan les moments les plus critiques. Porus y cède comme le

autres et pousse entre temps des soupirs, de « tristes soupirs », à l'adresse d'Axiane. Les femmes mêmes, dans *Alexandre*, ne séparent point l'amour de la gloire de l'amour sans épithète. Quand Taxile demande à Axiane ce qu'il faut faire pour toucher son cœur, cette « divine princesse » lui répond :

Il faut, s'il est vrai que l'on m'aime,
Aimer la gloire, autant que je l'aime moi-même.

Les Saint-Évremond et les Corneille pouvaient après cela protester qu'on ne sentait point dans *l'Alexandre* « le bon goût de l'antiquité » : aucune peinture n'était plus propre à flatter le cœur d'un jeune monarque à qui Racine était par-dessus tout avide de plaire et dont il avait donné les traits à son héros. Quand Taxile peignait de la sorte Alexandre :

D'abord ce jeune éclat qu'on remarque en ses traits
M'a semblé démentir le nombre de ses faits.
Mon cœur, plein de son nom, n'osait, je le confesse,
Accorder tant de gloire avec tant de jeunesse ;
Mais de ce même front l'héroïque fierté,
Le feu de ses regards, sa haute majesté,
Font connaître Alexandre. Et certes son visage
Porte de sa grandeur l'infaillible présage ;
Et sa présence auguste appuyant ses projets,
Ses yeux comme son bras font partout des sujets.
Il sortait du combat. Ébloui de sa gloire,
Je croyais dans ses yeux voir briller la victoire...

Louis XIV pouvait se demander et toute la cour avec lui si ce n'était point de lui-même et non d'Alexandre qu'il s'agissait dans ces vers. Et, aussi bien, pour que personne ne s'y trompât, la pièce était-elle dédiée « au roi » et, dans cette dédicace, l'assimilation entre le roi et le conquérant établie dès les premières lignes.

Mais déjà, dans *la Renommée aux Muses*, Racine n'avait-il pas appelé Louis XIV « cet Alexandre »?

IV

Quoi qu'il en soit, si Racine n'avait eu égard qu'à ses intérêts en faisant passer *l'Alexandre* du Palais-Royal à l'Hôtel de Bourgogne, reconnaissons qu'il fut bien avisé. Jouée par l'élite de la troupe : Floridor, Montfleury, Brécourt, Mlle des Œillets, Mlle d'Ennebaut, etc. (27 décembre 1665), le succès de la pièce ne se ralentit pas pendant plusieurs années et même après que Racine fut devenu l'auteur d'*Andromaque*, de *Britannicus* et de *Phèdre*. On peut s'en étonner, car la pièce est loin d'être un chef-d'œuvre ; mais elle ouvrait la période héroïque et galante du règne ; elle était plus qu'aucune autre selon le cœur du roi. Ce monarque, qui ne voulait autour de lui que des hommes nouveaux, avait trouvé son poète dans l'auteur d'*Alexandre*, comme il avait trouvé son ministre dans Colbert. Il l'adopta de ce moment ; il en fit en quelque sorte son poète lauréat. Racine semblait bien définitivement perdu pour Port-Royal.

CHAPITRE VII

LA QUERELLE AVEC PORT-ROYAL

I. Lettre à l'auteur des Hérésies imaginaires et des Deux Visionnaires.
II. Les réponses de Port-Royal et la seconde lettre de Racine.

I

Port-Royal, sans doute, n'avait pas attendu jusque-là pour rompre avec le transfuge. Quand il parut que les admonestations ne suffisaient pas, on passa aux excommunications mineures, puis majeures. Racine n'en prenait souci. Les excommunications, qui empruntaient l'entremise de sa tante l'abbesse, restaient sous le manteau et n'arrivaient point jusqu'au public.

Tout changea le jour que Nicole se mêla inconsidérément à cette querelle de famille et, dans une réponse du mois de janvier 1666 aux *Visionnaires* de Desmarets de Saint-Sorlin, s'avisa d'écrire qu'« un faiseur de romans et un poète de théâtre est un empoisonneur public ».

Bien que Racine ne fût pas nommément désigné et que Nicole en voulût surtout à Desmarets, lequel, avec des dons d'écrivain et même d'homme de théâtre, était une manière d'illuminé qui croyait avoir trouvé la clef de l'Apocalypse et, dans son horreur de l'hérésie et des jansénistes, réclamait la formation d'une milice sacrée de 144 000 hommes pour terrasser l'impiété dans une croisade universelle, l'auteur d'*Alexandre* se sentit touché par

certains passages du factum et moins peut-être, comme l'
très finement remarqué M. Jules Lemaître, par celui o
Nicole traitait les poètes d'empoisonneurs que par celu
où il disait que les « qualités » d'un poète de théâtre « n
sont pas fort honorables au jugement des honnêtes gens »
Racine aurait peut-être supporté que Port-Royal le trouvâ
dangereux, mais non, et dans le temps même où il venai
de faire, avec son *Alexandre*, un début si brillant à la cour
que Port-Royal déclarât peu honorable la profession d'au
teur dramatique. « On veut bien être damné, non dédaigné.

Et, sans doute, ce n'était pas la première fois que la
religion intervenait dans les affaires de MM. les auteurs
Nicole ne faisait que reprendre une tradition interrompu
sous Richelieu. Depuis que ce grand ministre avait couver
de sa protection les gens de théâtre, leur condition s'étai
fort relevée aux yeux du public : non seulement il étai
bien porté chez les gentilshommes comme Scudéry, tou
prêts à faire blanc de leur épée, ou chez des ecclésiastique
comme l'abbé Boyer et Richelieu en personne, d'écrir
pour le théâtre et de solliciter les applaudissements du par
terre ; mais les acteurs eux-mêmes bénéficiaient de c
large esprit de tolérance. On en comptait parmi eux
comme Floridor justement, de son vrai nom Josias d
Soulas, sieur de Primefosse, qui étaient nobles et n'avaien
point perdu cette qualité en montant sur les planches
Un arrêt de 1668, postérieur à la lettre de Nicole, maintin
Floridor dans ses titres et privilèges, conformément à la
célèbre déclaration de Louis XIII (1641), citée par les
frères Parfait : « Nous voulons que l'exercice des comédiens
qui peut innocemment divertir nos peuples de diverses
occupations mauvaises, ne puisse leur être imputé à blâme
ni préjudicier à leur réputation dans le commerce
public, etc. » On faisait sans doute une différence entre
les acteurs chargés des rôles tragiques et les acteurs de
rôles comiques, un peu confondus avec les turlupins. Mais
ce préjugé même commençait à s'affaiblir, et un Molière
était admis au lever du roi, qui daignait le complimenter
publiquement et lui indiquer des ridicules à persifler.

Que pesaient, au regard de si insignes faveurs, les attaques d'un pédant de collège contre les poètes de théâtre? Et le fait est que, de tout autre que de Nicole ou d'un des Solitaires, on peut supposer qu'elles n'eussent pas beaucoup troublé Racine. Mais elles venaient de Port-Royal, contre lequel s'aigrissait en lui une vieille rancune, de Port-Royal qui lui avait condamné ses portes et où on avait pris le parti d'oublier jusqu'à son nom. Et ce sont de ces injures qu'une âme susceptible et vaniteuse supporte difficilement. Le pis est qu'il lui fallait lier sa cause à celle d'un toqué comme ce Desmarets, qui était bien encore quelque chose de plus qu'un toqué et qui, à la manière dont il dénonça et fit brûler vif son ami Simon Morin, ne devait pas lui être beaucoup plus sympathique qu'un valet de bourreau. Ni cette considération, ni le souvenir des liens de parenté et de reconnaissance qui l'attachaient à Port-Royal n'arrêtèrent Racine, qui, au mois de janvier 1666, lança la première de ses lettres « à l'auteur des *Hérésies imaginaires* et des *Deux Visionnaires* ».

On a dit de cette lettre fameuse que c'est une page qu'on voudrait arracher de la vie de Racine et dont la perte serait aussi irréparable pourtant que celle des *Lettres provinciales*. Les jésuites trouvaient à leur tour, pour les défendre, un Pascal, non point aussi brûlant et d'une aussi âcre ironie, mais, avec sa grâce, son persiflage, la légèreté et la rapidité de ses attaques, son absence complète de préjugés, son habileté à confondre l'adversaire et à le battre avec ses propres armes, presque aussi terrible que l'autre et capable de faire changer de camp à la fortune.

Voici ce chef-d'œuvre de malice et de déloyauté :

LETTRE A L'AUTEUR

DES HÉRÉSIES IMAGINAIRES

ET DES DEUX VISIONNAIRES

Janvier 1666.

MONSIEUR,

Je vous déclare que je ne prends point de parti entre M. Desmarêts et vous. Je laisse à juger au monde quel est le visionnaire de vous deux. J'ai lu jusqu'ici vos lettres avec assez d'indifférence, quelquefois avec plaisir, quelquefois avec dégoût, selon qu'elles me semblaient bien ou mal écrites. Je remarquais que vous prétendiez prendre la place de l'auteur des Petites lettres (1) ; mais je remarquais en même temps que vous étiez beaucoup au-dessous de lui, et qu'il y avait une grande différence entre une Provinciale ou une Imaginaire.

Je m'étonnais même de voir le Port-Royal aux mains avec MM. Chamillard (2) et Desmarêts. Où est cette fierté, disais-je, qui n'en voulait qu'au pape, aux archevêques et aux jésuites? Et j'admirais en secret la conduite de ces pères, qui vous ont fait prendre le change, et qui ne sont plus maintenant que les spectateurs de vos querelles. Ne croyez pas pour cela que je vous

(1) *Les Provinciales.*

(2) C'était un docteur de Sorbonne. Barbier d'Aucourt lui adressa quelques lettres intitulées *les Chamillardes.*

blâme de les laisser en repos. Au contraire, si j'ai à vous blâmer de quelque chose, c'est d'étendre vos inimitiés trop loin, et d'intéresser dans le démêlé que vous avez avec M. Desmarêts cent autres personnes dont vous n'avez aucun sujet de vous plaindre.

Et qu'est-ce que les romans et les comédies peuvent avoir de commun avec le jansénisme? Pourquoi voulez-vous que ces ouvrages d'esprit soient une occupation peu honorable devant les hommes, et horrible devant Dieu? Faut-il, parce que Desmarêts a fait autrefois un roman et des comédies, que vous preniez en aversion tous ceux qui se sont mêlés d'en faire? Vous avez assez d'ennemis : pourquoi en chercher de nouveaux? Oh! que le provincial était bien plus sage que vous! Voyez comme il flatte l'Académie, dans le temps même qu'il persécute la Sorbonne. Il n'a pas voulu se mettre tout le monde sur les bras ; il a ménagé les faiseurs de romans ; il s'est fait violence pour les louer : car, Dieu merci, vous ne louez jamais que ce que vous faites. Et, croyez-moi, ce sont peut-être les seules gens qui vous étaient favorables.

Mais si vous n'étiez pas content d'eux, il ne fallait pas tout d'un coup les injurier. Vous pouviez employer des termes plus doux que ces mots d'*empoisonneurs publics* et de *gens horribles parmi les chrétiens*. Pensez-vous que l'on vous en croie sur votre parole? Non, non, monsieur : on n'est point accoutumé à vous croire si légèrement. Il y a vingt ans que vous dites tous les jours que les cinq propositions ne sont pas dans Jansénius, cependant on ne vous croit pas encore.

Mais nous connaissons l'austérité de votre morale. Nous ne trouvons point étrange que vous damniez les poètes, vous en damnez bien d'autres qu'eux. Ce qui nous surprend, c'est de voir que vous voulez empêcher les hommes de les honorer. Hé! monsieur, contentez-vous de donner les rangs dans l'autre monde : ne réglez point les récompenses de celui-ci. Vous l'avez quitté il y a longtemps. Laissez-le juger des choses qui lui appartiennent. Plaignez-le, si vous voulez, d'aimer des bagatelles et d'estimer ceux qui les font ; mais ne leur enviez point de misérables honneurs auxquels vous avez renoncé.

Aussi bien il ne vous sera pas facile de les leur ôter : ils en sont en possession depuis trop de siècles. Sophocle, Euripide, Térence, Homère et Virgile nous sont encore en vénération, comme ils l'ont été dans Athènes et dans Rome. Le temps, qui a abattu les statues qu'on leur a élevées à tous, et les

temples mêmes qu'on a élevés à quelques-uns d'eux, n'a pas empêché que leur mémoire ne vînt jusqu'à nous. Notre siècle, qui ne croit pas être obligé de suivre votre jugement en toutes choses, nous donne tous les jours des marques de l'estime qu'il fait de ces sortes d'ouvrages, dont vous parlez avec tant de mépris ; et, malgré toutes les maximes sévères que toujours quelque passion vous inspire, il ose prendre la liberté de considérer toutes les personnes en qui l'on voit luire quelques étincelles du feu qui échauffa autrefois ces grands génies de l'antiquité.

Vous croyez, sans doute, qu'il est bien plus honorable de faire des *Enluminures*, des *Chamillardes* et des *Onguents pour la brûlure* (1), etc. Que voulez-vous? tout le monde n'est pas capable de s'occuper à des choses si importantes. Tout le monde ne peut pas écrire contre les jésuites. On peut arriver à la gloire par plus d'une voie.

Mais, direz-vous, il n'y a plus maintenant de gloire à composer des romans et des comédies. Ce que les païens ont honoré est devenu horrible parmi les chrétiens. Je ne suis pas un théologien comme vous ; je prendrai pourtant la liberté de vous dire que l'Église ne nous défend point de lire les poètes ; qu'elle ne nous commande point de les avoir en horreur. C'est en partie dans leur lecture que les anciens Pères se sont formés. Saint Grégoire de Nazianze n'a pas fait de difficulté de mettre la Passion de Notre-Seigneur en tragédie. Saint Augustin cite Virgile aussi souvent que vous citez saint Augustin.

Je sais bien qu'il s'accuse de s'être laissé attendrir à la comédie et d'avoir pleuré en lisant Virgile. Qu'est-ce que vous concluez de là? Direz-vous qu'il ne faut plus lire Virgile, et ne plus aller à la comédie? Mais saint Augustin s'accuse aussi d'avoir pris trop de plaisir aux chants de l'Église. Est-ce à dire qu'il ne faut plus aller à l'église?

Et vous autres, qui avez succédé à ces Pères, de quoi vous êtes-vous avisés de mettre en français les comédies de Térence (2)? Fallait-il interrompre vos saintes occupations pour devenir des traducteurs de comédies? Encore, si vous nous les aviez données avec leurs grâces, le public vous serait obligé

(1) *L'Onguent pour la brûlure* est un poème burlesque contre les jésuites, attribué à Barbier d'Aucourt.

(2) Le Maistre de Sacy avait traduit *l'Andrienne*, *les Adelphes* et *le Phormion*.

de la peine que vous avez prise. Vous direz peut-être que vous en avez retranché quelques libertés. Mais vous dites aussi que le soin qu'on prend de couvrir les passions d'un voile d'honnêteté ne sert qu'à les rendre plus dangereuses. Ainsi, vous voilà vous-mêmes au rang des *empoisonneurs*.

Est-ce que vous êtes maintenant plus saints que vous n'étiez en ce temps-là? Point du tout. Mais, en ce temps-là, Desmarêts n'avait pas écrit contre vous. Le crime du poète vous a irrités contre la poésie. Vous n'avez pas considéré que ni M. d'Urfé, ni Corneille, ni Gomberville, votre ancien ami, n'étaient point responsables de la conduite de Desmarêts. Vous les avez tous enveloppés dans sa disgrâce. Vous avez même oublié que Mlle de Scudéry avait fait une peinture avantageuse du Port-Royal dans sa *Clélie*. Cependant j'avais ouï dire que vous aviez souffert patiemment qu'on vous eût loués dans ce livre horrible. L'on fit venir au désert le volume qui parlait de vous. Il y courut de main en main, et tous les solitaires voulurent voir l'endroit où ils étaient traités d'*illustres*. Ne lui a-t-on pas même rendu ses louanges dans l'une des *Provinciales*, et n'est-ce pas elle que l'auteur entend, lorsqu'il parle d'une *personne qu'il admire sans la connaître?*

Mais, monsieur, si je m'en souviens, on a loué même Desmarêts dans ces lettres. D'abord l'auteur en avait parlé avec mépris, sur le bruit qui courait qu'il travaillait aux apologies des jésuites. Il vous fit savoir qu'il n'y avait point de part. Aussitôt il fut loué comme un homme d'honneur et comme un homme d'esprit.

Tout de bon, monsieur, ne vous semble-t-il pas qu'on pourrait faire sur ce procédé les mêmes réflexions que vous avez faites tant de fois sur le procédé des jésuites? Vous les accusez de n'envisager dans les personnes que la haine ou l'amour qu'on avait pour leur compagnie. Vous deviez éviter de leur ressembler. Cependant on vous a vu de tout temps louer et blâmer le même homme, selon que vous étiez content ou mal satisfait de lui. Sur quoi je vous ferai souvenir d'une petite histoire que m'a contée autrefois un de vos amis. Elle marque assez bien votre caractère.

Il disait qu'un jour deux capucins arrivèrent à Port-Royal et y demandèrent l'hospitalité. On les reçut d'abord assez froidement, comme tous les religieux y étaient reçus. Mais enfin il était tard, et l'on ne put pas se dispenser de les recevoir. On les mit tous deux dans une chambre, et on leur porta à

souper. Comme ils étaient à table, le diable, qui ne voulait pas que ces bons pères soupassent à leur aise, mit dans la tête de quelqu'un de vos messieurs que l'un de ces capucins était un certain père Maillard, qui s'était depuis peu signalé à Rome en sollicitant la bulle du pape contre Jansénius. Ce bruit vint aux oreilles de la mère Angélique (1). Elle accourt au parloir avec précipitation, et demande qu'est-ce qu'on a servi aux capucins, quel pain et quel vin on leur a donnés? La tourière lui répond qu'on leur a donné du pain blanc et du vin des messieurs. Cette supérieure zélée commande qu'on le leur ôte, et que l'on mette devant eux du pain des valets et du cidre. L'ordre s'exécute. Ces bons pères, qui avaient bu chacun un coup, sont bien étonnés de ce changement. Ils prennent pourtant la chose en patience, et se couchent, non sans admirer le soin qu'on prenait de leur faire faire pénitence. Le lendemain ils demandèrent à dire la messe, ce qu'on ne put pas leur refuser. Comme ils la disaient, M. de Bagnols entra dans l'église, et fut bien surpris de trouver le visage d'un capucin de ses parents dans celui que l'on prenait pour le père Maillard. M. de Bagnols avertit la mère Angélique de son erreur, et l'assura que ce Père était un fort bon religieux, et même dans le cœur assez ami de la vérité. Que fit la mère Angélique? Elle donna des ordres tout contraires à ceux du jour de devant. Les capucins furent conduits avec honneur de l'église dans le réfectoire, où ils trouvèrent un bon déjeuner qui les attendait, et qu'ils mangèrent de fort bon cœur, bénissant Dieu qui ne leur avait point fait manger leur pain blanc le premier.

Voilà, monsieur, comme vous avez traité Desmarêts, et comme vous avez toujours traité tout le monde : qu'une femme fût dans le désordre, qu'un homme fût dans la débauche, s'ils se disaient de vos amis, vous espériez toujours de leur salut ; s'ils vous étaient peu favorables, quelque vertueux qu'ils fussent, vous appréhendiez toujours le jugement de Dieu pour eux. La science était traitée comme la vertu : ce n'était pas assez, pour être savant, d'avoir étudié toute sa vie, d'avoir lu tous les auteurs ; il fallait avoir lu Jansénius, et n'y avoir point lu les propositions.

Je ne doute point que vous ne vous justifiiez par l'exemple de quelque Père : car qu'est-ce que vous ne trouvez point

(1) Angélique Arnauld, abbesse de Port-Royal, et sœur du grand Arnauld et de M. d'Andilly.

dans les Pères? Vous nous direz que saint Jérôme a loué Rufin comme le plus savant homme de son siècle, tant qu'il a été son ami; et qu'il traita le même Rufin comme le plus ignorant homme de son siècle, depuis qu'il se fut jeté dans le parti d'Origène. Mais vous m'avouerez que ce n'est pas cette inégalité de sentiment qui l'a mis au rang des saints et des docteurs de l'Église.

Et, sans sortir encore de l'exemple de Desmarêts, quelles exclamations ne faites-vous point sur ce qu'un homme qui a fait autrefois des romans, et qui confesse, à ce que vous dites, qu'il a mené une vie déréglée, a la hardiesse d'écrire sur les matières de la religion! Dites-moi, monsieur, que faisait dans le monde M. le Maistre? Il plaidait, il faisait des vers; tout cela est également profane, selon vos maximes. Il avoue aussi dans une lettre qu'il a été dans le dérèglement, et qu'il s'est retiré chez vous pour pleurer ses crimes. Comment donc avez-vous souffert qu'il ait tant fait de traductions, tant de livres sur les matières de la grâce? Ho! ho! direz-vous, il a fait auparavant une longue et sérieuse pénitence. Il a été deux ans entiers à bêcher le jardin, à faucher les prés, à laver les vaisselles. Voilà ce qui l'a rendu digne de la doctrine de saint Augustin. Mais, monsieur, vous ne savez pas quelle a été la pénitence de Desmarêts. Peut-être a-t-il fait plus que tout cela. Croyez-moi, vous n'y regarderiez point de si près s'il avait écrit en votre faveur. C'était là le seul moyen de sanctifier une plume profanée par des romans et des comédies.

Enfin, je vous demanderais volontiers ce qu'il faut que nous lisions, si ces sortes d'ouvrages nous sont défendus. Encore faut-il que l'esprit se délasse quelquefois. Nous ne pouvons pas toujours lire vos livres. Et puis, à vous dire la vérité, vos livres ne se font plus lire comme ils faisaient. Il y a longtemps que vous ne dites plus rien de nouveau. En combien de façons avez-vous conté l'histoire du pape Honorius? Que l'on regarde ce que vous avez fait depuis dix ans, vos Disquisitions, vos Dissertations, vos Réflexions, vos Considérations, vos Observations, on n'y trouvera aucune chose, sinon que les propositions ne sont pas dans Jansénius. Hé! Messieurs, demeurez-en là. Ne le dites plus. Aussi bien, à vous parler franchement, nous sommes résolus d'en croire plutôt le pape et le clergé de France que vous.

Pour vous, monsieur, qui entrez maintenant en lice contre Desmarêts, nous ne refusons point de lire vos lettres. Poussez

votre ennemi à toute rigueur. Examinez chrétiennement ses mœurs et ses livres. Feuilletez les registres du Châtelet. Employez l'autorité de saint Augustin et de saint Bernard pour le déclarer visionnaire. Établissez de bonnes règles pour nous aider à reconnaître les fous : nous nous en servirons en temps et lieu. Mais ne lui portez point de coups qui puissent retomber sur les autres ; surtout, je vous le répète, gardez-vous bien de croire vos lettres aussi bonnes que les *Lettres provinciales :* ce serait une étrange vision que celle-là. Je vois bien que vous voulez attraper ce genre d'écrire : l'enjouement de M. Pascal a plus servi à votre parti que tout le sérieux de M. Arnauld. Mais cet enjouement n'est point du tout votre caractère, vous retombez dans les froides plaisanteries des *Enluminures;* vos bons mots ne sont d'ordinaire que de basses allusions. Vous croyez dire, par exemple, quelque chose de fort agréable quand vous dites, sur une exclamation que fait M. Chamillard, que *son grand O n'est qu'un* 0 *en chiffre;* et quand vous l'avertissez de ne pas suivre le grand nombre, *de peur d'être un docteur à la douzaine*, on voit bien que vous vous efforcez d'être plaisant ; mais ce n'est pas le moyen de l'être.

Retranchez-vous donc sur le sérieux, remplissez vos lettres de longues et doctes périodes, citez les Pères, jetez-vous souvent sur les injures, et presque toujours sur les antithèses : vous êtes appelé à ce style, il faut que chacun suive sa vocation.

Je suis, etc.

II

La lettre, bien entendu, ne resta pas sans réponse. Mais les Solitaires n'y mirent point leur nom. Ce furent deux de leurs amis, Du Bois et Barbier d'Aucourt, qui répliquèrent à Racine.

La réponse de Barbier, qui vise à l'esprit, est assez faible. Celle de Du Bois vaut mieux, quoique un peu lourde. Du Bois y reproche justement à Racine ses attaques contre des personnes qu'il avait plus de raisons que quiconque de respecter, comme cet Antoine Lemaître qu'il appelait autrefois « son cher papa » et cette mère Angé-

lique, sœur du grand Arnauld, à qui, pour être une sainte, il n'a manqué que de ne pas croire aux quatre propositions :

Vous pensez, dit-il, qu'en nommant seulement les livres de Port-Royal, vous les avez entièrement détruits : et vous croyez avoir suffisamment répondu à tous les anciens conciles en disant seulement qu'ils ne sont pas nouveaux. Désabusez-vous, monsieur, et ne vous imaginez point que le monde soit assez injuste pour juger selon votre passion ; il n'y a personne, au contraire, qui n'ait horreur de voir que votre haine va déterrer les morts, et outrager lâchement la mémoire de M. Le Maistre et de la mère Angélique par des railleries méprisantes et des calomnies ridicules.

Le coup était assez bien porté, concédons-le, d'autant qu'il touchait l'adversaire au point faible et que les relations antérieures du poète avec Port-Royal n'étaient un mystère pour personne. Racine ne voulut point rester sur cette semi-défaite et riposta par une seconde lettre, aussi spirituelle et aussi injuste que la première, et qu'il se disposait à publier, quand Boileau, à qui il l'avait montrée, « lui représenta, dit Louis Racine, que cet ouvrage ferait honneur à son esprit, mais n'en ferait pas à son cœur, parce qu'il attaquait des hommes fort estimés et le plus doux de tous (Nicole, qui venait de faire paraître à Liège une nouvelle édition de ses *Imaginaires* avec les deux réponses de Du Bois et de Barbier d'Aucourt), auquel il avait lui-même comme aux autres de grandes obligations ». Racine écouta Boileau et fit bien. Il arrêta les hostilités et ne livra pas sa lettre à l'impression. On lui en a su gré, mais en exprimant le regret qu'il ne se soit pas montré magnanime jusqu'au bout et n'ait point détruit la lettre, qui parut après sa mort. Racine, au temps de sa conversion, avait pourtant consenti des sacrifices plus pénibles, notamment celui du *Phaéton* et de *l'Alceste* inachevés dont il sera parlé plus loin. Et, d'autre part, Louis Racine nous dit que la seconde lettre à Port-Royal fut trouvée par hasard, non dans les papiers de son père, mais dans ceux

de M. l'abbé Dupin. En outre, au moment où nous sommes, onze années séparent Racine du temps de sa conversion. Il ne faut donc pas trop se hâter de conclure : « Ah ! il est bien homme de lettres, celui-là ! » Racine pouvait ignorer qu'un double existât de sa réponse, et il suffit pour sa justification que ce ne soit point de ses propres tiroirs qu'on l'ait exhumé.

CHAPITRE VIII

ANDROMAQUE

*I. Suite de la brouille avec Molière. — II. La première passion de Racine. — III. La merveille d'*Andromaque. *— IV. Si Racine n'a point que des personnages de cour ou l'homme de tous les temps.*

I

« Racine, le tendre Racine, aurait eu peu de chose à faire pour être méchant », a écrit quelque part Sainte-Beuve. Le poète n'habitait plus chez son cousin Vitart : il avait cessé à l'hôtel de Luynes ses fonctions de sous-intendant et pris logement en ville, rue de Grenelle-Saint-Germain, où nous le retrouvons à l'automne de 1667. Il y mettait la dernière main à une nouvelle pièce : *Andromaque*, dont il faisait répéter le principal rôle à une actrice qu'il avait connue chez Molière et qu'il venait de lui enlever : la Duparc.

On allègue pour son excuse que, s'étant brouillé avec Molière, il croyait n'avoir plus de ménagements à garder avec lui. Et l'excuse est plaisante. Mlle Duparc n'était point sans doute de ces talents supérieurs qui font la fortune d'un théâtre. Cependant nous savons par Molière lui-même qu'elle avait du naturel et qu'elle s'était fort bien acquittée du rôle de Climène dans la *Critique de l'École des femmes*. En outre elle tenait les premiers emplois de tragédie dans la troupe du Palais-Royal et on ne pouvait la remplacer au pied levé dans cette troupe, numé-

riquement assez faible, mais très étroitement serrée jusqu'alors autour de son chef. Attachement d'autant plus touchant et honorable, comme l'a remarqué Eugène Despois, qu'à cette date Molière était loin d'avoir établi solidement sa fortune. Les deux seules défections qu'on signale dans la troupe sont celle de Brécourt qui, en 1664, passa du Palais-Royal à l'Hôtel de Bourgogne (1), et celle de la Duparc, qui était, il est vrai, une récidiviste de la désertion, ayant déjà, en 1659, lâché Molière pour le théâtre du Marais ; mais, sauf ces deux acteurs, aucun des autres membres de la troupe, de 1658 à 1667, n'avait cédé aux « tentations d'intérêt et de renommée qui pouvaient les attirer ailleurs » (Despois). Et peut-être la Duparc elle-même n'y eût-elle pas cédé, si Racine, dans l'intervalle, n'avait pris la direction de ses affaires et commencé de régenter son cœur en même temps que sa maison.

II

Voici donc la première liaison certaine du poète. Racine avait vingt-huit ans en 1667 ; la Duparc, trente-cinq. Elle était veuve, depuis 1664, du comédien René Berthelot, sieur Duparc, un des premiers acteurs de la troupe de Molière, dans laquelle elle était entrée en 1653 ; elle avait été, dans sa fleur, en 1658, le dernier amour — rebuté — de Corneille vieillissant et qui la célébra sous le nom d'*Iris*. Racine l'avait connue au temps de *l'Alexandre*, mais il se peut que leur commerce n'ait commencé que plus tard, en 1667, quand la Duparc, vers Pâques, quitta le Palais-Royal.

Les témoignages sur sa beauté sont unanimes. Brossette, d'après une conversation de Boileau recueillie par Mathieu Marais, dit qu' « elle était grande, bien faite » ; Robinet vante son « port de reine » et « ses charmes » ; la

(1) C'est à tort, en effet, que Despois croit que la défection de la Duparc fut unique.

Critique de l'École des Femmes, son « teint d'une blancheur éblouissante » et ses « lèvres d'une couleur de feu surprenante ». C'est cette beauté qui devait faire le principal de son succès, car il semble bien qu'elle n'ait été qu'une bonne actrice sans plus, jusqu'au moment où elle passa entre les mains de Racine. Il fut le Pygmalion de cette Galathée. Il recommença son éducation ; il la fit « répéter comme une écolière » (Brossette) et il lui apprit vers par vers le rôle d'Andromaque, qu'il avait composé « pour elle ».

Ce « pour elle » prête à équivoque. Encore n'y aurait-on pas pris garde, si Mme de Sévigné n'avait semblé corroborer l'opinion de Brossette dans la phrase fameuse où elle dit que Racine a toujours travaillé pour ses maîtresses.

Entendons seulement par là qu'il excellait à tirer parti de leurs dons naturels et à les employer au mieux de ses intérêts. Si la Duparc avait été une Andromaque, il n'y aurait pas eu besoin que Racine lui apprît son rôle : elle l'eût possédé de naissance et fût entrée tout de suite dans les intentions du poète. Or c'est tout le contraire qui arriva, et Racine dut la plier, par une longue étude, au personnage de la veuve d'Hector. La Champmeslé, qu'il façonna comme la Duparc, était aussi comme elle, et plus qu'elle encore peut-être, un tempérament dramatique d'une étonnante plasticité, au point que les contemporains faisaient honneur à son professeur de toute l'intelligence qu'elle déployait en scène. Comment l'homme, l'artiste qui avait si amoureusement modelé ces « statues », qui leur avait insufflé son esprit, ne leur eût-il pas donné aussi un peu de son cœur? Du moins était-ce l'avis des contemporains. « Racine, écrira Mme de Sévigné en 1689 (après *Esther*), s'est surpassé ; il aime Dieu comme il aimait ses maîtresses. » Aux obsèques de la Duparc, qui devait mourir un an après avoir créé le rôle d'Andromaque, Robinet nous montre derrière le convoi Racine « à demi trépassé ». Et, un peu plus tard, à un endroit des *Amours de Psyché* où deux amants se retrouvent et versent des larmes de tendresse, La Fontaine nous dit qu' « Acante, qui se souvint de quelque chose, fit un soupir ».

Ce soupir ne pouvait être qu'à l'adresse de Mlle Duparc, que Racine venait de perdre dans des circonstances assez mystérieuses : elle était morte en couches, non point empoisonnée par son amant, comme le prétendit la Voisin, mais probablement des suites de manœuvres abortives (nous y reviendrons plus loin). Personne, d'ailleurs, ne soupçonna ces manœuvres jusqu'à l'interrogatoire du 21 novembre 1679. La Voisin, en veine de confidences, dit tenir encore de la de Gorle (belle-mère de la Duparc) que Racine, qui avait « épousé secrètement » sa maîtresse et qui ne bougeait point de son chevet pendant sa maladie, lui tira du doigt, après qu'elle fut morte, « un diamant de prix » et fit main basse sur ses autres bijoux, allégation qui ne mérite évidemment pas plus de crédit que la précédente, et dont on ne voit point en effet que, sauf Louvois et le conseiller Bazin de Bezons, les contemporains se soient beaucoup souciés.

Maintenant, quelle sorte d'amour Racine voua-t-il à ses maîtresses? Il est assez difficile de se prononcer, et l'on doit, d'ailleurs, distinguer entre les deux liaisons du poète. D'une manière générale, Louis Racine, dans son désir de justifier son père et d'atténuer ses faiblesses, n'est peut-être pas si loin de la vérité quand il dit : « J'ose soutenir qu'il n'a jamais connu par expérience ces troubles, ces transports qu'il a si bien dépeints. » Écartons les transports et gardons les troubles, conséquence de la jalousie, sans laquelle il n'y a point de grand amour.

C'est aimer froidement que n'être point jaloux,

dit la Climène des *Fâcheux*. Et Bérénice pense là-dessus comme Climène :

Si Titus est jaloux, Titus est amoureux...

Or, il ne semble point que cet élément essentiel d'une véritable passion se retrouve chez Racine. La Duparc était veuve, la Champmeslé mariée : dans ces deux états, l'une et l'autre semblent s'être affranchies de tout pré-

jugé de fidélité. Pour la Champmeslé, la chose est certaine et résulte de vingt témoignages, sans parler de l'épigramme fameuse :

De six amants contents et non jaloux,
Qui tour à tour servaient Madame Claude,
Le moins volage était Jean son époux...

Sur ces six amants, quatre sont connus, en sus du mari : Racine, le peintre de Troy, Charles-Amédée de Broglie, comte de Revel, et, plus sûrement encore, Charles de Sévigné, dont la mère ne fait point mystère des relations de son mauvais sujet de fils avec celle qu'en ses lettres à Mme de Grignan elle appelle indulgemment tantôt *la petite Chimène*, tantôt *la petite merveille*, tantôt même *sa belle-fille*, et dont elle dit, dans un autre endroit de sa correspondance (1er avril 1671) : « Il y a une petite comédienne et les Despréaux et les Racine avec elle ; ce sont des soupers délicieux, c'est-à-dire des diableries. » Au reste nous avons l'aveu personnel d'un des « diables », Boileau, qui, le 28 août 1687, rappelant ces soupers de chez la Champmeslé, écrivait à Racine sur le sujet d'un certain vin de Pantin : « Ce ne serait pas une mauvaise pénitence à proposer à M. de Champmeslé pour tant de bouteilles de vin de Champagne qu'il a bues chez lui, *vous savez aux dépens de qui.* »

Quand donc ce même Boileau dira plus tard à Brossette que Racine « avait été fort amoureux » de la Champmeslé, il faut supposer un attachement assez vif peut-être et très éloigné du platonisme, où donc les « transports » et la sensualité ne manquaient point, mais qui n'avait rien pourtant des grandes passions exclusives et jalouses que le poète prêtait à ses héros.

On n'est pas aussi bien renseigné sur le caractère de sa liaison avec Mlle Duparc. Cependant le passage où Robinet, racontant les funérailles de la comédienne, parle des

... adorateurs de ses charmes
Qui ne la suivaient pas sans larmes,

semble bien impliquer qu'elle n'avait pas été plus avare de ses faveurs que la Champmeslé. Enfin, et quoi qu'en ait dit Boileau que :

> Pour peindre des amants la joie et la tristesse,
> C'est peu d'être poète, il faut être amoureux,

Racine, semble-t-il, était trop dévoré d'ambition pour se donner tout entier à une femme. L'amour et l'ambition « s'affaiblissent l'une l'autre réciproquement, pour ne pas dire qu'elles se nuisent ». La remarque est de Pascal, et elle aurait pu être de Racine, qui a écrit dans ses notes de jeunesse : « Quand on aime quelque chose (*quelque chose* et non pas *quelqu'un*) avec une passion violente, on aime froidement le reste. » Et sans doute il a écrit encore, et cela ressemble fort à une maxime de vie, à un programme personnel : « Aimer tant qu'on est jeune. » Tout dépend donc du sens qu'on donne au mot aimer.

Il serait assez naturel pourtant, et nous penchons à le croire, que Racine ait apporté dans sa liaison avec la Duparc une tendresse, une effusion et, pour dire le mot, une jeunesse de cœur qu'on ne trouve point à son roman avec la Champmeslé. Racine n'était certainement pas un novice en 1667. Ses lettres en témoigneraient, qui sont toutes traversées de petites intrigues et de rapides aventures : il n'y a point trace chez lui et jusqu'à cette époque d'un attachement sérieux. Ajoutez que tout le flattait dans la Duparc : sa beauté, son renom de comédienne, les hommages dont elle était l'objet. Voilà bien des attraits pour un jeune homme qui mettait avant tout le souci de sa réputation. Et il pouvait s'y joindre un sentiment plus subtil et quelque chose, si l'on peut dire, comme un amour-propre d'auteur : cette Duparc était en partie son œuvre ; il l'avait pétrie, modelée sur le type idéal de sa première héroïne. C'est lui-même encore qu'il aimait en elle.

III

Andromaque fut représentée pour la première fois devant la cour, le jeudi 17 novembre 1667.

Grande date pour l'histoire des lettres, date aussi grande que celle du *Cid*. Nous pouvons en croire Perrault : « Cette tragédie, dit-il, fit le même bruit à peu près que le *Cid*, lorsqu'il fut représenté. » C'était Mlle Duparc qui faisait Andromaque. Les autres rôles principaux de la pièce étaient tenus par Floridor (Pyrrhus), Montfleury (Oreste, rôle qui devait lui être fatal et, par l'agitation qu'il y prodiguait, lui causer un transport dont il mourut), Mlle des Œillets (Hermione). La pièce fut bien accueillie de la cour et du public, moins favorablement des auteurs, comme Saint-Évremont et ce Subligny, dont Molière allait jouer, sous le nom de *la Folle querelle*, une assez méchante parodie d'*Andromaque* (non si méchante pourtant que Racine, quand il corrigea sa pièce, ne crût devoir faire son profit et très largement des observations grammaticales qu'elle contenait). En somme, c'était un succès. Mais il ne semble point qu'on ait vu du premier coup la grande nouveauté que Racine apportait, ou, du moins, le public ne sentit cette nouveauté que confusément.

Cette nouveauté ne consistait peut-être point tant, comme on l'a dit, en ce que Racine avait voulu pour la première fois « une action simple » (car l'action était déjà très simplifiée dans *la Thébaïde* et *l'Alexandre*) que dans le fait qu'il y substituait à des personnages empruntés des personnages vrais et à la fadeur des premiers ou à leur subtilité raisonneuse ce que Boursault, croyant désobliger Racine, appelait dédaigneusement et si justement « une façon de parler naturelle ». Cette « façon de parler naturelle » était une conséquence logique de la révolution accomplie par *Andromaque*. Suivant le mot célèbre, Cor-

neille avait peint les hommes comme ils devraient être ; Racine les peignait comme ils sont : des sentiments naturels exigeaient une langue naturelle.

Ce n'est pas tout. « Racine, dit M. René Doumic, est le grand peintre de l'amour ; et, chez nous, il est même le premier en date. Avant Racine, l'amour fait parler beaucoup de lui dans les romans et dans les tragédies, mais il ne se montre guère lui-même sous ses traits caractéristiques et précis... » Du moins ne s'était-il montré sous ces traits-là qu'aux origines de notre littérature, dans ces romans de la Table-Ronde qui, suivant le mot de Brunetière, ont « créé la conception de l'amour moderne ». Et il est bien vrai en tout cas que c'est la première fois qu'il entre dans la tragédie et que le spectateur est mis en présence de ce que Stendhal appelle « l'amour-passion », si différent de l'amour-goût, de l'amour-galanterie, de l'amour romanesque à la manière des Boyer, des Quinault, des Thomas Corneille et de Racine lui-même dans *la Thébaïde* et *l'Alexandre*. On peut affirmer sans paradoxe qu'il n'y a pas de femmes dans *la Thébaïde* et *l'Alexandre*, tant le rôle des Antigone et des Cléophile est pâle, conventionnel, et l'intérêt accaparé par les hommes : Étéocle, Polynice, Cléon, Alexandre, Porus. Et c'est l'inverse maintenant qui va se produire, le premier plan, dans l'action, appartenant presque toujours aux femmes, parce que « c'est dans les femmes, suivant la remarque de M. Lanson, que la faiblesse naturelle paraîtra le plus visiblement », parce qu' « elles sont par excellence des êtres d'instinct, de volonté faible ou nulle, de raison ployable et réduite au rôle de servante du sentiment ». Et de ces sortes d'êtres impulsifs et misérables le théâtre de Racine contient sans doute d'assez nombreux exemplaires. Encore est-ce aller à l'excès de ne voir dans Racine qu'un sensualiste, alors que toutes les nuances de l'amour, du plus virginal au plus passionné, sont représentées dans ses pièces et que les plus exaspérées de ses héroïnes ne sont pas toujours en proie à leurs instincts : une Phèdre connaît le remords ; sa conscience, qu'on a pu qualifier de

FUCK OFF!

janséniste, lutte en elle contre ses sens. Et, à côté des amoureux frénétiques, il y a chez Racine les amoureux qui commandent à leurs passions : un Titus, une Bérénice, ou qui s'immolent à elles : une Atalide. C'est ainsi encore qu'une Andromaque, mère autant qu'épouse, fidèle à la mémoire d'Hector et toute palpitante d'angoisse maternelle pour Astyanax, suffira très bien dans la même pièce pour faire contrepoids à ce trio d'hystériques que sont Hermione, Oreste et Pyrrhus.

IV

Il n'est pas contestable cependant qu'avec *Andromaque* et presque toutes les pièces de Racine qui allaient suivre, la tragédie française descendait un degré : elle se faisait « réaliste », c'est-à-dire qu'elle renonçait à être une leçon d'héroïsme, pour n'être plus que pathétique et vivante. Elle le devenait même au point de froisser le bon goût d'un Boileau, qui estimait que Pyrrhus, dans certaines scènes d'*Andromaque*, s'abaissait « jusqu'à la naïveté comique ».

Aussi bien, de toute la pièce, est-ce ce caractère de Pyrrhus qui fut le plus et l'on peut même dire le seul sérieusement contesté. Condé ne trouvait point Pyrrhus assez « honnête homme ». Et l'on sait, par ailleurs, la sanglante épigramme dont Racine riposta à une objection de même sorte du duc de Créqui (qui passait pour n'aimer pas les femmes) et du comte d'Olonne (qui passait pour prêter la sienne aux autres) :

> La vraisemblance est choquée en ta pièce,
> Si l'on en croit et d'Olonne et Créqui :
> Créqui dit que Pyrrhus aime trop sa maîtresse ;
> D'Olonne qu'Andromaque aime trop son mari.

Sur le personnage essentiel de la pièce, Andromaque, il n'y eut en revanche qu'une seule voix, et tout le monde

fut d'accord pour reconnaître que Racine s'y était surpassé. Il est vrai qu'il n'avait point eu à se mettre ici en grands frais d'invention : l'Andromaque de *l'Iliade* a déjà les deux traits principaux de l'Andromaque racinienne : elle est épouse et elle est mère ; elle est un modèle des deux amours qui se partagent son cœur ou qui plutôt s'y confondent.

Euripide, dans *les Troyennes* et dans *Andromaque* même, ne lui avait conservé qu'un seul de ces traits : l'instinct maternel. Et il ne pouvait en être autrement, puisque, dans la première de ces tragédies, il avait pris Andromaque au moment où on lui arrache son fils Astyanax, pour le précipiter du haut des remparts de Troie et que les efforts d'Andromaque pour qu'on épargne son fils font tout le sujet de la pièce ; dans la seconde, il s'agissait encore moins d'Hector, puisque l'enfant auquel Andromaque se sacrifie est Molossus, qu'elle avait eu de Pyrrhus, avant que celui-ci ne l'eût chassée de sa couche pour épouser Hermione. « Choisis, lui dit Ménélas, de mourir toi-même ou de voir la mort de ton fils expier tes offenses envers moi et envers ma fille Hermione. » Mère avant tout, Andromaque n'hésite pas et s'immole au salut de Molossus. D'Hector, il n'est question qu'incidemment dans le passage d'une si curieuse et si déconcertante psychologie où, aux reproches que lui fait Hermione d'avoir osé entrer avant elle « dans le lit de celui dont le père a tué son époux », elle répond par cette invocation aux mânes du héros :

> O mon Hector, si Vénus t'inspirait quelques désirs, j'aimais, à cause de toi, les femmes que tu aimais. Souvent même je présentais mon sein aux enfants qu'une autre femme t'avait donnés, afin d'éloigner de ta demeure l'amertume des querelles. C'est ainsi que je gagnai par ma douceur le cœur de mon époux.

L'originalité de Racine va être précisément de restituer à Andromaque les deux sentiments qui font d'elle un type féminin si achevé et si rare, l'amour conjugal et l'amour maternel. Il ne lui restera plus qu'à trouver ou à supposer

une action dans laquelle ces deux amours seront menacés et entreront en conflit l'un avec l'autre. Virgile lui fournira tout à point les éléments de cette action aux vers 292-332 du troisième livre de *l'Enéide :*

Littoraque Epeiri legimus, portuque subimus, etc.

Nous côtoyons le rivage d'Épire et nous entrons dans un port de la Chaonie, d'où nous montons jusqu'à la haute ville de Buthrot... Dans ce moment même. Andromaque offrait à la cendre d'Hector les libations solennelles et les tristes offrandes ; elle appelait ses mânes, près du tombeau verdoyant et vide qu'elle lui avait consacré entre deux autels arrosés de ses larmes... Elle baissa la tête et, d'une voix languissante, parla ainsi : « Oh ! heureuse, avant toutes les autres, la vierge fille de Priam condamnée à mourir sur la tombe d'un ennemi, au pied des hautes murailles de Troie ; qui n'eut point à subir le partage ordonné par le sort ; qui ne toucha point, captive, le lit d'un maître victorieux ! Nous, après l'incendie de notre patrie, on nous traîna de mers en mers, et il nous fallut, enfantant dans l'esclavage, souffrir l'insolence du sang d'Achille. L'orgueilleux jeune homme s'attacha peu après à Hermione, race de Léda, et contracta avec elle l'hymen spartiate. Mais Oreste, enflammé d'un violent amour pour l'épouse qui lui a été ravie et agitée par les Furies vengeresses des crimes, fond sur son rival surpris et l'égorge au pied des autels paternels.

« Voilà en peu de vers, dit Racine dans sa première *Préface*, tout le sujet de cette tragédie. Voilà le lieu de la scène, l'action qui s'y passe, les quatre principaux acteurs et même leurs caractères. Excepté celui d'Hermione, dont la jalousie et les emportements sont assez marqués dans *l'Andromaque* d'Euripide. C'est presque la seule chose que j'emprunte ici de cet auteur. » Et il ajoute un peu plus loin : « Mes personnages sont si fameux dans l'antiquité que, pour peu qu'on la connaisse, on verra fort bien que je les ai rendus tels que les anciens poètes nous les ont donnés. »

Or, c'est précisément ce que contestaient Saint-Évremont, Condé et quelques autres, et le reproche, qui ne visait que Pyrrhus, n'atteint pas que lui. Il suffit de relire attentivement *l'Enéide*. Andromaque, chez Virgile non

plus que chez Euripide, n'a pu se soustraire aux ordres du vainqueur : elle est entrée en esclave dans sa couche, d'où il l'a chassée pour épouser Hermione. Ce sont les mœurs du temps, sans la moindre analogie avec celles qu'on observe dans *l'Andromaque* de Racine et qui supposent dix-sept siècles de christianisme et un état de civilisation particulièrement raffiné. Chateaubriand fait remarquer avec raison que l'antiquité a ignoré cette délicieuse pureté de sentiment, qui est le grand charme de l'héroïne racinienne, et elle n'a pu lui suggérer davantage, comme le remarque à son tour Saint-Marc Girardin, l'idée toute moderne de son indépendance. Encore n'est-ce pas assez dire : l'esclave, la prisonnière de guerre soumise à tous les caprices d'un maître féroce, elle est traitée, chez Racine, avec une déférence, des égards comme on n'en rendait que sous Louis XIV aux majestés déchues, à une Henriette d'Angleterre ou à un Jacques II ; elle garde son rang, ses privilèges ; elle a une suivante, qui est sa confidente, et Pyrrhus peut se dire son maître : il le dit d'un air et avec des formes qui sont ceux d'un héros de *Zaïde* ou de *la Princesse de Clèves*. En un mot, cette *Andromaque*, comme *l'Alexandre*, c'est encore l'antiquité adaptée au ton et au goût de la cour du grand siècle. L'observation de Taine à cet égard reste parfaitement juste et s'applique non pas seulement à Andromaque et à Pyrrhus, mais à tous les personnages de la pièce, Pylade compris, qui, de l'ami d'Oreste, « est devenu son menin ».

Reste à savoir s'il en faut blâmer Racine et, sous un costume antique, d'avoir peint des hommes de son temps qui sont aussi des hommes de tous les temps. Certaines nuances de sentiments peuvent changer : ce qui ne change point, sous le raffinement du langage et des mœurs, c'est le fond de la nature humaine, ce sont les vieux instincts de jalousie, de haine et de meurtre toujours vivaces en nous, comme chez nos pères de l'âge des cavernes, et le plus terrible de tous si la volonté ou la grâce ne le dompte : l'instinct sexuel, l'amour. Mais qui oserait dire que Racine a transigé dans la peinture de cet amour? Et se peut-il

frénésie amoureuse plus dévastatrice que celle d'une Hermione ou d'un Oreste? Hermione n'est que passion : sa dignité, ses parents, les intérêts de la Grèce, elle lui sacrifiera tout et Pyrrhus lui-même, quand elle verra qu'il lui échappe, et sa propre vie, quand Pyrrhus aura succombé. Oreste lui ressemble sur ce point, mais avec un trait de plus qui s'accuse assez pour le distinguer d'Hermione : esclave de ses sens, il est encore une victime de la fatalité. Racine, qui avait à peindre, dans la même pièce, trois amours presque aussi également tyranniques, les a nuancés de la manière la plus savante. Il est bien vrai, comme l'a dit M. Jules Lemaître, qu'Oreste est déjà un personnage romantique, un Werther et un Antony d'avant la lettre : il souffre comme eux d'une hypertrophie du moi et, comme eux, il croit que le monde entier et les dieux sont conjurés contre lui. Ce monomane ne pouvait finir que dans la folie, et c'est en effet comme il finit. Pyrrhus, le troisième amoureux de la pièce, semble plus rassis d'abord. C'est qu'il n'a plus affaire à une forcenée comme Hermione, mais à Andromaque, cette Andromaque dont le bon Sarcey disait qu'elle est « une maligne » et que « tout est manège chez elle en vue de protéger son petit ». Et Andromaque réagit inévitablement sur Pyrrhus : elle lui en impose par sa dignité et elle le déconcerte par sa stratégie. Pour se défendre et défendre avec elle le souvenir d'Hector et la vie d'Astyanax, elle n'a que ses armes de femme : sa beauté, ses larmes et cette coquetterie innocente qu'on lui a bien injustement reprochée et par où, en même temps qu'épouse et mère, elle reste encore femme. Dans la première version d'*Andromaque*, Racine, par un trait qui achevait merveilleusement sa psychologie, lui faisait avouer que Pyrrhus mort semblait « avoir pris la place » d'Hector dans son cœur ; elle s'éprouvait « deux fois veuve » et, si cette confidence, qu'elle faisait au dénouement de la pièce, était pour affaiblir l'impression et détruire quelque peu l'unité du personnage, nécessaire à la scène, combien elle témoignait d'une observation profonde et manifestait chez Racine une connaissance singulière du cœur humain !

ANDROMAQUE

[La scène est à Buthrot, ville d'Épire au nom barbare que Racine s'est bien gardé d'introduire dans ses vers. Fiancé à Hermione, fille d'Hélène et de Ménélas, Pyrrhus, qui ne peut se résoudre à ce mariage, est relancé jusque dans son palais par Hermione. Et celle-ci, à son tour, y est relancée par Oreste qui l'aime et qui, pour la retrouver, s'est fait confier la direction de l'ambassade chargée de réclamer à Pyrrhus Astyanax, fils d'Hector, qu'il tient captif dans sa cour avec sa mère Andromaque. Ce dernier survivant d'une race exécrée est une menace pour les Grecs, qui craignent en lui un vengeur futur d'Hector : Oreste s'en explique dès la scène II de l'acte Ier avec Pyrrhus. Ni l'un ni l'autre n'y découvrent leurs véritables sentiments et les raisons secrètes de leur conduite. Mais Oreste nous a déjà confessé, dès la première scène avec Pylade, sa passion pour Hermione, et Pyrrhus, resté seul avec Phœnix, ne va pas tarder non plus à nous confesser sa passion pour Andromaque, qui éclatera presque aussitôt dans la scène avec cette princesse.]

ACTE PREMIER

SCÈNE II

PYRRUS, ORESTE, PHŒNIX

ORESTE

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix,
Et qu'à vos yeux, seigneur, je montre quelque joie
De voir le fils d'Achille et le vainqueur de Troie.
Oui, comme ses exploits nous admirons vos coups :
Hector tomba sous lui, Troie expira sous vous ;
Et vous avez montré, par une heureuse audace,
Que le fils seul d'Achille a pu remplir sa place.
Mais ce qu'il n'eût point fait, la Grèce avec douleur
Vous voit du sang troyen relever le malheur,
Et, vous laissant toucher d'une pitié funeste,
D'une guerre si longue entretenir le reste.
Ne vous souvient-il plus, seigneur, quel fut Hector?
Nos peuples affaiblis s'en souviennent encor.
Son nom seul fait frémir nos veuves et nos filles :
Et dans toute la Grèce il n'est point de familles
Qui ne demandent compte à ce malheureux fils
D'un père ou d'un époux qu'Hector leur a ravis.
Et qui sait ce qu'un jour ce fils peut entreprendre?
Peut-être dans nos ports nous le verrons descendre,
Tel qu'on a vu son père, embraser nos vaisseaux,
Et, la flamme à la main, les suivre sur les eaux.
Oserai-je, seigneur, dire ce que je pense?
Vous-même de vos soins craignez la récompense
Et que dans votre sein ce serpent élevé
Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé.
Enfin de tous les Grecs satisfaites l'envie,
Assurez leur vengeance, assurez votre vie :

Perdez un ennemi d'autant plus dangereux,
Qu'il s'essaiera sur vous à combattre contre eux.

PYRRHUS

La Grèce en ma faveur est trop inquiétée :
De soins plus importants je l'ai crue agitée,
Seigneur ; et sur le nom de son ambassadeur,
J'avais dans ses projets conçu plus de grandeur.
Qui croirait en effet qu'une telle entreprise
Du fils d'Agamemnon méritât l'entremise :
Qu'un peuple tout entier, tant de fois triomphant,
N'eût daigné conspirer que la mort d'un enfant?
Mais à qui prétend-on que je le sacrifie?
La Grèce a-t-elle encor quelque droit sur sa vie?
Et, seul de tous les Grecs, ne m'est-il pas permis
D'ordonner d'un captif que le sort m'a soumis?
Oui, seigneur, lorsqu'au pied des murs fumants de Troie
Les vainqueurs tout sanglants partagèrent leur proie,
Le sort, dont les arrêts furent alors suivis,
Fit tomber en mes mains Andromaque et son fils.
Hécube près d'Ulysse acheva sa misère ;
Cassandre dans Argos a suivi votre père :
Sur eux, sur leurs captifs, ai-je étendu mes droits?
Ai-je enfin disposé du fruit de leurs exploits?
On craint qu'avec Hector Troie un jour ne renaisse :
Son fils peut me ravir le jour que je lui laisse !
Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin :
Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin.
Je songe quelle était autrefois cette ville
Si superbe en remparts, en héros si fertile,
Maîtresse de l'Asie ; et je regarde enfin
Quel fut le sort de Troie, et quel est son destin :
Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes,
Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes,
Un enfant dans les fers ; et je ne puis songer
Que Troie en cet état aspire à se venger.
Ah ! si du fils d'Hector la perte était jurée,
Pourquoi d'un an entier l'avons-nous différée?
Dans le sein de Priam n'a-t-on pu l'immoler?
Sous tant de morts, sous Troie, il fallait l'accabler.
Tout était juste alors : la vieillesse et l'enfance
En vain sur leur faiblesse appuyaient leur défense ;
La victoire et la nuit, plus cruelles que nous,

Nous excitaient au meurtre et confondaient nos coups.
Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sévère.
Mais que ma cruauté survive à ma colère,
Que, malgré la pitié dont je me sens saisir,
Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir?
Non, seigneur : que les Grecs cherchent quelque autre proie ;
Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troie :
De mes inimitiés le cours est achevé :
L'Épire sauvera ce que Troie a sauvé.

ORESTE

Seigneur, vous savez trop avec quel artifice
Un faux Astyanax fut offert au supplice
Où le seul fils d'Hector devait être conduit ;
Ce n'est pas les Troyens, c'est Hector qu'on poursuit.
Oui, les Grecs sur le fils persécutent le père ;
Il a par trop de sang acheté leur colère.
Ce n'est que dans le sien qu'elle peut expirer ;
Et jusque dans l'Épire il les peut attirer :
Prévenez-les.

PYRRHUS

Non, non. J'y consens avec joie !
Qu'ils cherchent dans l'Épire une seconde Troie ;
Qu'ils confondent leur haine, et ne distinguent plus
Le sang qui les fit vaincre et celui des vaincus.
Aussi bien ce n'est pas la première injustice
Dont la Grèce d'Achille a payé le service.
Hector en profita, seigneur ; et quelque jour
Son fils en pourrait bien profiter à son tour.

ORESTE

Ainsi la Grèce en vous trouve un enfant rebelle?

PYRRHUS

Et je n'ai donc vaincu que pour dépendre d'elle?

ORESTE

Hermione, seigneur, arrêtera vos coups :
Ses yeux s'opposeront entre son père et vous.

PYRRHUS

Hermione, seigneur, peut m'être toujours chère :
Je puis l'aimer, sans être esclave de son père :
Et je saurai peut-être accorder quelque jour
Les soins de ma grandeur et ceux de mon amour.
Vous pouvez cependant voir la fille d'Hélène :
Du sang qui vous unit je sais l'étroite chaîne.

Après cela, seigneur, je ne vous retiens plus,
Et vous pourrez aux Grecs annoncer mon refus.

SCÈNE III

PYRRHUS, PHŒNIX

PHŒNIX

Ainsi vous l'envoyez aux pieds de sa maîtresse !

PYRRHUS

On dit qu'il a longtemps brûlé pour la princesse.

PHŒNIX

Mais si ce feu, seigneur, vient à se rallumer,
S'il lui rendait son cœur, s'il s'en faisait aimer?

PYRRHUS

Ah ! qu'ils s'aiment, Phœnix ! J'y consens : qu'elle parte ;
Que, charmés l'un de l'autre, ils retournent à Sparte ;
Tous nos ports sont ouverts et pour elle et pour lui.
Qu'elle m'épargnerait de contrainte et d'ennui !

PHŒNIX

Seigneur...

PYRRHUS

Une autre fois je t'ouvrirai mon âme ;
(*Andromaque paraît.*)

SCÈNE IV

PYRRHUS, ANDROMAQUE, PHŒNIX, CÉPHISE

PYRRHUS

Me cherchiez-vous, madame?
Un espoir si charmant me serait-il permis?

ANDROMAQUE

Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils.
Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie,
J'allais, seigneur, pleurer un moment avec lui :
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui !

PYRRHUS

Ah! madame, les Grecs, si j'en crois leurs alarmes,
Vous donneront bientôt d'autres sujets de larmes.

ANDROMAQUE

Et quelle est cette peur dont leur cœur est frappé,
Seigneur? Quelque Troyen vous est-il échappé?

PYRRHUS

Leur haine pour Hector n'est pas encore éteinte :
Ils redoutent son fils.

ANDROMAQUE

Digne objet de leur crainte!
Un enfant malheureux, qui ne sait pas encor
Que Pyrrhus est son maître, et qu'il est fils d'Hector!

PYRRHUS

Tel qu'il est, tous les Grecs demandent qu'il périsse.
Le fils d'Agamemnon vient hâter son supplice.

ANDROMAQUE

Et vous prononcerez un arrêt si cruel?
Est-ce mon intérêt qui le rend criminel?
Hélas! on ne craint point qu'il venge un jour son père;
On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère.
Il m'aurait tenu lieu d'un père et d'un époux;
Mais il me faut tout perdre, et toujours par vos coups.

PYRRHUS

Madame, mes refus ont prévenu vos larmes.
Tous les Grecs m'ont déjà menacé de leurs armes;
Mais, dussent-ils encore, en repassant les eaux,
Demander votre fils avec mille vaisseaux,
Coûtât-il tout le sang qu'Hélène a fait répandre,
Dussé-je après dix ans voir mon palais en cendre,
Je ne balance point, je vole à son secours,
Je défendrai sa vie aux dépens de mes jours.
Mais, parmi ces périls où je cours pour vous plaire,
Me refuserez-vous un regard moins sévère?
Haï de tous les Grecs, pressé de tous côtés,
Me faudra-t-il combattre encor vos cruautés?
Je vous offre mon bras. Puis-je espérer encore
Que vous accepterez un cœur qui vous adore?
En combattant pour vous, me sera-t-il permis
De ne vous point compter parmi mes ennemis?

ANDROMAQUE

Seigneur, que faites-vous, et que dira la Grèce?

Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse?
Voulez-vous qu'un dessein si beau, si généreux,
Passe pour le transport d'un esprit amoureux?
Captive, toujours triste, importune à moi-même,
Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime?
Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés
Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés?
Non, non : d'un ennemi respecter la misère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur
Sans me faire payer son salut de mon cœur,
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asile ;
Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.

PYRRHUS

Hé quoi ! votre courroux n'a-t-il pas eu son cours?
Peut-on haïr sans cesse, et punit-on toujours?
J'ai fait des malheureux, sans doute ; et la Phrygie
Cent fois de votre sang a vu ma main rougie ;
Mais que vos yeux sur moi se sont bien exercés !
Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont versés !
De combien de remords m'ont-ils rendu la proie !
Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troie :
Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,
Tant de soins, tant de pleurs, tant d'ardeurs inquiètes...
Hélas ! fus-je jamais si cruel que vous l'êtes?
Mais enfin, tour à tour, c'est assez nous punir ;
Nos ennemis communs devraient nous réunir ;
Madame, dites-moi seulement que j'espère,
Je vous rends votre fils, et je lui sers de père ;
Je l'instruirai moi-même à venger les Troyens ;
J'irai punir les Grecs de vos maux et des miens.
Animé d'un regard, je puis tout entreprendre :
Votre Ilion encor peut sortir de sa cendre ;
Je puis, en moins de temps que les Grecs ne l'ont pris,
Dans ses murs relevés couronner votre fils.

ANDROMAQUE

Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guère ;
Je les lui promettais tant qu'a vécu son père.
Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor,
Sacrés murs que n'a pu conserver mon Hector !
A de moindres faveurs des malheureux prétendent,

Seigneur ; c'est un exil que mes pleurs vous demandent ;
Souffrez que, loin des Grecs, et même loin de vous,
J'aille cacher mon fils et pleurer mon époux.
Votre amour contre nous allume trop de haine :
Retournez, retournez à la fille d'Hélène.

PYRRHUS

Et le puis-je, madame? Ah ! que vous me gênez !
Comment lui rendre un cœur que vous me retenez?
Je sais que de mes vœux on lui promit l'empire ;
Je sais que pour régner elle vint dans l'Épire ;
Le sort vous y voulut l'une et l'autre amener :
Vous, pour porter des fers ; elle, pour en donner.
Cependant ai-je pris quelque soin de lui plaire?
Et ne dirait-on pas, en voyant au contraire
Vos charmes tout-puissants, et les siens dédaignés,
Qu'elle est ici captive, et que vous y régnez?
Ah ! qu'un seul des soupirs que mon cœur vous envoie,
S'il s'échappait vers elle, y porterait de joie !

ANDROMAQUE

Et pourquoi vos soupirs seraient-ils repoussés?
Aurait-elle oublié vos services passés?
Troie, Hector, contre vous révoltent-ils son âme?
Aux cendres d'un époux doit-elle enfin sa flamme?
Et quel époux encor ! Ah ! souvenir cruel !
Sa mort seule a rendu votre père immortel :
Il doit au sang d'Hector tout l'éclat de ses armes,
Et vous n'êtes tous deux connus que par mes larmes.

PYRRHUS

Hé bien, madame, hé bien, il faut vous obéir :
Il faut vous oublier, ou plutôt vous haïr.
Oui, mes vœux ont trop loin poussé leur violence
Pour ne plus s'arrêter que dans l'indifférence ;
Songez-y bien : il faut désormais que mon cœur,
S'il n'aime avec transport, haïsse avec fureur.
Je n'épargnerai rien dans ma juste colère :
Le fils me répondra des mépris de la mère ;
La Grèce le demande ; et je ne prétends pas
Mettre toujours ma gloire à sauver des ingrats.

ANDROMAQUE

Hélas ! il mourra donc ! il n'a pour sa défense
Que les pleurs de sa mère et que son innocence...
Et peut-être, après tout, en l'état où je suis,

Sa mort avancera la fin de mes ennuis.
Je prolongeais pour lui ma vie et ma misère ;
Mais enfin sur ses pas j'irai revoir son père.
Ainsi, tous trois, seigneur, par vos soins réunis,
Nous vous...

PYRRHUS

Allez, madame, allez voir votre fils.
Peut-être, en le voyant, votre amour plus timide
Ne prendra pas toujours sa colère pour guide.
Pour savoir nos destins j'irai vous retrouver :
Madame, en l'embrassant, songez à le sauver.

[Hermione n'a pas paru dans ce premier acte. Mais, au second acte, elle occupe la scène dès le lever du rideau. Comme tout à l'heure Oreste à Pylade, elle fait à sa suivante Cléone l'aveu de la passion dont elle brûle pour Pyrrhus, passion si forte qu'elle ira jusqu'au crime pour se satisfaire.]

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

HERMIONE, CLÉONE

HERMIONE

Je fais ce que tu veux : je consens qu'il me voie ;
Je lui veux bien encore accorder cette joie.
Pylade va bientôt conduire ici ses pas ;
Mais, si je m'en croyais, je ne le verrais pas.

CLÉONE

Et qu'est-ce que sa vue a pour vous de funeste?
Madame, n'est-ce pas toujours le même Oreste
Dont vous avez cent fois souhaité le retour,
Et dont vous regrettiez la constance et l'amour?

HERMIONE

C'est cet amour payé de trop d'ingratitude

Qui me rend en ces lieux sa présence si rude.
Quelle honte pour moi, quel triomphe pour lui
De voir mon infortune égaler son ennui !
Est-ce là, dira-t-il, cette fière Hermione?
Elle me dédaignait, un autre l'abandonne :
L'ingrate, qui mettait son cœur à si haut prix,
Apprend donc, à son tour, à souffrir des mépris !
Ah ! dieux !

CLÉONE

Ah ! dissipez ces indignes alarmes :
Il a trop bien senti le pouvoir de vos charmes.
Vous croyez qu'un amant vienne vous insulter?
Il vous rapporte un cœur qu'il n'a pu vous ôter.
Mais vous ne dites point ce que vous mande un père?

HERMIONE

Dans ses retardements si Pyrrhus persévère,
A la mort du Troyen s'il ne veut consentir,
Mon père avec les Grecs m'ordonne de partir.

CLÉONE

Eh bien, madame, eh bien, écoutez donc Oreste.
Pyrrhus a commencé, faites au moins le reste.
Pour bien faire il faudrait que vous le prévinssiez :
Ne m'avez-vous pas dit que vous le haïssiez?

HERMIONE

Si je le hais, Cléone ! Il y va de ma gloire,
Après tant de bontés dont il perd la mémoire ;
Lui qui me fut si cher, et qui m'a pu trahir !
Ah ! je l'ai trop aimé, pour ne le point haïr !

CLÉONE

Fuyez-le donc, madame, et puisqu'on vous adore...

HERMIONE

Ah ! laisse à ma fureur le temps de croître encore !
Contre mon ennemi laisse-moi m'assurer ;
Cléone, avec horreur je m'en veux séparer.
Il n'y travaillera que trop bien, l'infidèle !

CLÉONE

Quoi ! vous en attendez quelque injure nouvelle?
Aimer une captive, et l'aimer à vos yeux,
Tout cela n'a donc pu vous le rendre odieux?
Après ce qu'il a fait, que saurait-il donc faire?
Il vous aurait déplu, s'il pouvait vous déplaire.

HERMIONE

Pourquoi veux-tu, cruelle, irriter mes ennuis?
Je crains de me connaître en l'état où je suis.
De tout ce que tu vois tâche de ne rien croire ;
Crois que je n'aime plus, vante-moi ma victoire ;
Crois que dans son dépit mon cœur est endurci ;
Hélas ! et s'il se peut, fais-le-moi croire aussi ;
Tu veux que je le fuie? Eh bien ! rien ne m'arrête :
Allons, n'envions plus son indigne conquête ;
Que sur lui sa captive étende son pouvoir ;
Fuyons. Mais si l'ingrat rentrait dans son devoir ;
Si la foi dans son cœur retrouvait quelque place ;
S'il venait à mes pieds me demander sa grâce ;
Si sous mes lois, Amour, tu pouvais l'engager ;
S'il voulait... Mais l'ingrat ne veut que m'outrager.
Demeurons toutefois pour troubler leur fortune ;
Prenons quelque plaisir à leur être importune ;
Ou, le forçant de rompre un nœud si solennel,
Aux yeux de tous les Grecs rendons-le criminel.
J'ai déjà sur le fils attiré leur colère ;
Je veux qu'on vienne encor lui demander la mère.
Rendons-lui les tourments qu'elle me fait souffrir ;
Qu'elle le perde, ou bien qu'il la fasse périr.

CLÉONE

Vous pensez que des yeux toujours ouverts aux larmes
Se plaisent à troubler le pouvoir de vos charmes,
Et qu'un cœur accablé de tant de déplaisirs
De son persécuteur ait brigué les soupirs?
Voyez si sa douleur en paraît soulagée :
Pourquoi donc les chagrins où son âme est plongée?
Contre un amant qui plaît pourquoi tant de fierté?

HERMIONE

Hélas ! pour mon malheur, je l'ai trop écouté.
Je n'ai point du silence affecté le mystère :
Je croyais sans péril pouvoir être sincère ;
Et, sans armer mes yeux d'un moment de rigueur,
Je n'ai pour lui parler consulté que mon cœur.
Et qui ne se serait comme moi déclarée
Sur la foi d'une amour si saintement jurée?
Me voyait-il de l'œil qu'il me voit aujourd'hui?
Tu t'en souviens encor, tout conspirait pour lui
Ma famille vengée, et les Grecs dans la joie,

Nos vaisseaux tout chargés des dépouilles de Troie,
Les exploits de son père effacés par les siens,
Ses feux que je croyais plus ardents que les miens.
Mon cœur... toi-même enfin de sa gloire éblouie,
Avant qu'il me trahît, vous m'avez tous trahie.
Mais c'en est trop, Cléone, et quel que soit Pyrrhus,
Hermione est sensible, Oreste a des vertus ;
Il sait aimer du moins, et même sans qu'on l'aime ;
Et peut-être il saura se faire aimer lui-même.
Allons. Qu'il vienne enfin.

CLÉONE

Madame, le voici.

HERMIONE

Ah ! je ne croyais pas qu'il fût si près d'ici.

[Ce dernier vers, comme le *Sortez* de Roxane, le *Seigneur, vous changez de visage* de Monime, est un de ces vers révélateurs, si fréquents chez Racine, dont on a dit qu'ils étaient « le sublime » et qui, en empruntant la forme la plus simple et le ton courant de la conversation, nous découvrent une âme jusqu'en ses profondeurs. Il est tout de suite sensible qu'Oreste ne sera jamais pour Hermione que le ministre de ses vengeances, l'instrument dont on s'arme et qu'on abandonne au premier sourire de la fortune, quitte à le reprendre si elle change, pour le rejeter avec exécration après qu'on s'en est servi. Oreste, aveugle comme tous les amoureux, ne retient de la conversation échangée avec Hermione que la promesse de le suivre, si Pyrrhus s'obstine à ne pas livrer Astyanax et à épouser Andromaque. Il se voit déjà au comble de ses vœux, quand Pyrrhus paraît et lui annonce qu'il a réfléchi et qu'il est prêt à livrer Astyanax et à épouser Hermione. Un tel revirement, qui met Oreste dans le désespoir, doit avoir une raison impérieuse : Pyrrhus la fait connaître à Phœnix dans la scène v du second acte].

ACTE II

SCÈNE V

PYRRHUS, PHŒNIX

PYRRHUS

Eh bien, Phœnix, l'amour est-il le maître?
Tes yeux refusent-ils encor de me connaître?

PHŒNIX

Ah! je vous reconnais; et ce juste courroux,
Ainsi qu'à tous les Grecs, seigneur, vous rend à vous.
Ce n'est plus le jouet d'une flamme servile:
C'est Pyrrhus, c'est le fils et le rival d'Achille,
Que la gloire à la fin ramène sous ses lois,
Qui triomphe de Troie une seconde fois.

PYRRHUS

Dis plutôt qu'aujourd'hui commence ma victoire:
D'aujourd'hui seulement je jouis de ma gloire;
Et mon cœur, aussi fier que tu l'as vu soumis,
Croit avoir en l'amour vaincu mille ennemis.
Considère, Phœnix, les troubles que j'évite,
Quelle foule de maux l'amour traîne à sa suite,
Que d'amis, de devoirs, j'allais sacrifier,
Quels périls... un regard m'eût tout fait oublier:
Tous les Grecs conjurés fondaient sur un rebelle.
Je trouvais du plaisir à me perdre pour elle.

PHŒNIX

Oui, je bénis, seigneur, l'heureuse cruauté
Qui vous rend...

PYRRHUS

Tu l'as vu comme elle m'a traité!
Je pensais, en voyant sa tendresse alarmée,
Que son fils me la dût renvoyer désarmée:
J'allais voir le succès de ses embrassements;
Je n'ai trouvé que pleurs mêlés d'emportements.

Sa misère l'aigrit ; et, toujours plus farouche,
Cent fois le nom d'Hector est sorti de sa bouche.
Vainement à son fils j'assurais mon secours :
« C'est Hector, disait-elle en l'embrassant toujours ;
Voilà ses yeux, sa bouche, et déjà son audace ;
C'est lui-même, c'est toi, cher époux, que j'embrasse. »
Eh ! quelle est sa pensée? Attend-elle en ce jour
Que je lui laisse un fils pour nourrir son amour?

PHŒNIX

Sans doute, c'est le prix que vous gardait l'ingrate.
Mais laissez-la, seigneur.

PYRRHUS

Je vois ce qui la flatte :
Sa beauté la rassure ; et, malgré mon courroux,
L'orgueilleuse m'attend encore à ses genoux.
Je la verrais aux miens, Phœnix, d'un œil tranquille.
Elle est veuve d'Hector, et je suis fils d'Achille :
Trop de haine sépare Andromaque et Pyrrhus.

PHŒNIX

Commencez donc, seigneur, à ne m'en parler plus.
Allez voir Hermione ; et, content de lui plaire,
Oubliez à ses pieds jusqu'à votre colère.
Vous-même à cet hymen venez la disposer :
Est-ce sur un rival qu'il s'en faut reposer?
Il ne l'aime que trop.

PYRRHUS

Crois-tu, si je l'épouse,
Qu'Andromaque en son cœur n'en sera pas jalouse?

PHŒNIX

Quoi ! toujours Andromaque occupe votre esprit !
Que vous importe, ô dieux ! sa joie ou son dépit?
Quel charme, malgré vous, vers elle vous attire?

PYRRHUS

Non, je n'ai pas bien dit tout ce qu'il lui faut dire :
Ma colère à ses yeux n'a paru qu'à demi ;
Elle ignore à quel point je suis son ennemi.
Retournons-y. Je veux la braver à sa vue,
Et donner à ma haine une libre étendue.
Viens voir tous ses attraits, Phœnix, humiliés.
Allons.

PHŒNIX

Allez, seigneur, vous jeter à ses pieds :

Allez, en lui jurant que votre âme l'adore,
A de nouveaux mépris l'encourager encore.

PYRRHUS

Je le vois bien, tu crois que, prêt à l'excuser,
Mon cœur court après elle, et cherche à s'apaiser.

PHŒNIX

Vous aimez : c'est assez.

PYRRHUS

Moi l'aimer? une ingrate
Qui me hait d'autant plus que mon amour la flatte?
Sans parents, sans amis, sans espoir que sur moi?
Je puis perdre son fils, peut-être je le doi ;
Etrangère... que dis-je? esclave dans l'Épire,
Je lui donne son fils, mon âme, mon empire ;
Et je ne puis gagner dans son perfide cœur
D'autre rang que celui de son persécuteur?
Non, non, je l'ai juré, ma vengeance est certaine ;
Il faut bien une fois justifier sa haine ;
J'abandonne son fils. Que de pleurs vont couler !
De quel nom sa douleur me va-t-elle appeler !
Quel spectacle pour elle aujourd'hui se dispose !
Elle en mourra, Phœnix, et j'en serai la cause :
C'est lui mettre moi-même un poignard dans le sein.

PHŒNIX

Et pourquoi donc en faire éclater le dessein?
Que ne consultiez-vous tantôt votre faiblesse?

PYRRHUS

Je t'entends. Mais excuse un reste de tendresse.
Crains-tu pour ma colère un si faible combat?
D'un amour qui s'éteint c'est le dernier éclat.
Allons. A tes conseils, Phœnix, je m'abandonne.
Faut-il livrer son fils? faut-il voir Hermione?

PHŒNIX

Oui, voyez-la, seigneur ; et, par des vœux soumis,
Protestez-lui...

PYRRHUS

Faisons tout ce que j'ai promis.

[On voit à quel point ce revirement est peu sérieux et comme il suffira d'un regard, d'un mot d'Andromaque, pour changer une fois de plus les dispositions de Pyrrhus.

Mais Oreste n'est pas dans l'âme de son rival ; il croit à la sincérité de ses déclarations et il se désespère, au troisième acte, avec Pylade, d'avoir perdu Hermione dans le moment même qu'il venait de la « gagner ». Lui aussi médite de se venger et d'enlever la volage. Cependant il dissimule et, Hermione paraissant, il se contient devant elle, qui s'étonne à bon droit ensuite avec sa confidente d' « un courroux si modeste ». Elle-même, après s'être interrogée sur les mobiles auxquels a pu obéir Pyrrhus et s'être demandé si ce n'est pas à la crainte qu'il cède plus qu'à l'amour, finit par adopter l'hypothèse la plus flatteuse pour ses intérêts :

Tu crois que Pyrrhus craint?...
Non, Cléone...
Il veut tout ce qu'il fait et, s'il m'épouse, il m'aime.

Sa joie éclate en transports lyriques, que glace brusquement l'apparition d'Andromaque. Elle veut se dérober à un entretien qui gâterait son plaisir ; la captive l'arrête d'un mot.

ACTE III

SCÈNE IV

ANDROMAQUE, HERMIONE, CLÉONE, CÉPHISE

ANDROMAQUE

Où fuyez-vous, madame?
N'est-ce pas à vos yeux un spectacle assez doux
Que la veuve d'Hector pleurante à vos genoux?
Je ne viens point ici, par de jalouses larmes,
Vous envier un cœur qui se rend à vos charmes.
Par une main cruelle, hélas ! j'ai vu percer
Le seul où mes regards prétendaient s'adresser :

Ma flamme par Hector fut jadis allumée ;
Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée.
Mais il me reste un fils. Vous saurez quelque jour,
Madame, pour un fils jusqu'où va notre amour ;
Mais vous ne saurez pas, du moins je le souhaite,
En quel trouble mortel son intérêt nous jette,
Lorsque de tant de biens qui pouvaient nous flatter,
C'est le seul qui nous reste, et qu'on veut nous l'ôter.
Hélas ! lorsque, lassés de dix ans de misère,
Les Troyens en courroux menaçaient votre mère,
J'ai su de mon Hector lui procurer l'appui :
Vous pouvez sur Pyrrhus ce que j'ai pu sur lui.
Que craint-on d'un enfant qui survit à sa perte?
Laissez-moi le cacher en quelque île déserte ;
Sur les soins de sa mère on peut s'en assurer,
Et mon fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer.

HERMIONE

Je conçois vos douleurs ; mais un devoir austère,
Quand mon père a parlé, m'ordonne de me taire.
C'est lui qui de Pyrrhus fait agir le courroux.
S'il faut fléchir Pyrrhus, qui le peut mieux que vous?
Vos yeux assez longtemps ont régné sur son âme.
Faites-le prononcer : j'y souscrirai, madame.

[Paroles imprudentes ! Céphise le sent bien et elle dit à sa maîtresse qui se plaint du mépris d'Hermione :

Je croirais ses conseils et je verrais Pyrrhus.

En d'autres termes, comme Sarcey n'eût pas manqué de traduire ce langage : « A votre place je prendrais au mot cette pimbêche et je lui rabattrais son caquet. Il n'y faudrait pas grand effort : un simple regard, et Pyrrhus tomberait à vos pieds et Hermione dans le troisième dessous. » Andromaque ne serait pas femme si elle restait insensible à un pareil raisonnement ; elle pourrait hésiter malgré tout à écouter sa confidente ; mais le hasard se charge de lui éviter un débat inutile en amenant sur les lieux Pyrrhus et Phœnix. C'est la scène VI de l'acte III, l'une des plus dramatiques de l'œuvre et le nœud même de l'action, avec

la scène qui la suit et où Pyrrhus, après avoir renvoyé Phœnix, fait connaître à Andromaque sa résolution définitive.]

ACTE III

SCÈNE VI

PYRRHUS, ANDROMAQUE, PHŒNIX, CÉPHISE

PYRRHUS, *à Phœnix.*
Où donc est la princesse?
Ne m'avais-tu pas dit qu'elle était en ces lieux?
PHŒNIX
Je le croyais.
ANDROMAQUE, *à Céphise.*
Tu vois le pouvoir de mes yeux!
PYRRHUS
Que dit-elle, Phœnix?
ANDROMAQUE
Hélas, tout m'abandonne!
PHŒNIX
Allons, seigneur, marchons sur les pas d'Hermione.
CÉPHISE
Qu'attendez-vous? Rompez ce silence obstiné.
ANDROMAQUE
Il a promis mon fils.
CÉPHISE
Il ne l'a pas donné.
ANDROMAQUE
Non, non, j'ai beau pleurer, sa mort est résolue.
PYRRHUS
Daigne-t-elle sur nous tourner au moins la vue?
Quel orgueil!
ANDROMAQUE
Je ne fais que l'irriter encor,
Sortons.

PYRRHUS

Allons aux Grecs livrer le fils d'Hector.

ANDROMAQUE, *se jetant aux pieds de Pyrrhus.*

Ah, seigneur, arrêtez! Que prétendez-vous faire?
Si vous livrez le fils, livrez-leur donc la mère!
Vos serments m'ont tantôt juré tant d'amitié!
Dieux! ne pourrai-je au moins toucher votre pitié?
Sans espoir de pardon m'avez-vous condamnée?

PYRRHUS

Phœnix vous le dira, ma parole est donnée.

ANDROMAQUE

Vous qui braviez pour moi tant de périls divers!

PYRRHUS

J'étais aveugle alors; mes yeux se sont ouverts.
Sa grâce à vos désirs pouvait être accordée;
Mais vous ne l'avez pas seulement demandée :
C'en est fait.

ANDROMAQUE

Ah! seigneur! vous entendiez assez
Des soupirs qui craignaient de se voir repoussés.
Pardonnez à l'éclat d'une illustre fortune
Ce reste de fierté qui craint d'être importune.
Vous ne l'ignorez pas : Andromaque, sans vous,
N'aurait jamais d'un maître embrassé les genoux.

PYRRHUS

Non, vous me haïssez; et dans le fond de l'âme
Vous craignez de devoir quelque chose à ma flamme.
Ce fils même, ce fils, l'objet de tant de soins,
Si je l'avais sauvé, vous l'en aimeriez moins.
La haine, le mépris, contre moi tout s'assemble;
Vous me haïssez plus que tous les Grecs ensemble.
Jouissez à loisir d'un si noble courroux.
Allons, Phœnix.

ANDROMAQUE

Allons rejoindre mon époux.

CÉPHISE

Madame...

ANDROMAQUE, *à Céphise.*

Et que veux-tu que je lui dise encore?
Auteur de tous mes maux, crois-tu qu'il les ignore?
(*A Pyrrhus.*)
Seigneur, voyez l'état où vous me réduisez.

J'ai vu mon père mort, et nos murs embrasés :
J'ai vu trancher les jours de ma famille entière,
Et mon époux sanglant traîné sur la poussière,
Son fils seul avec moi réservé pour les fers.
Mais que ne peut un fils ! Je respire, je sers.
J'ai fait plus ; je me suis quelquefois consolée
Qu'ici, plutôt qu'ailleurs, le sort m'eût exilée ;
Qu'heureux dans son malheur, le fils de tant de rois,
Puisqu'il devait servir, fût tombé sous vos lois :
J'ai cru que sa prison deviendrait son asile.
Jadis Priam soumis fut respecté d'Achille :
J'attendais de son fils encor plus de bonté.
Pardonne, cher Hector, à ma crédulité !
Je n'ai pu soupçonner ton ennemi d'un crime ;
Malgré lui-même enfin je l'ai cru magnanime.
Ah ! s'il l'était assez pour nous laisser du moins
Au tombeau qu'à ta cendre ont élevé mes soins,
Et que, finissant là sa haine et nos misères,
Il ne séparât point des dépouilles si chères !

PYRRHUS

Va m'attendre, Phœnix.

SCÈNE VII

PYRRHUS, ANDROMAQUE, CÉPHISE

PYRRHUS

Madame, demeurez.
On peut vous rendre encor ce fils que vous pleurez.
Oui, je sens à regret qu'en excitant vos larmes,
Je ne fais contre moi que vous donner des armes ;
Je croyais apporter plus de haine en ces lieux.
Mais, madame, du moins tournez vers moi les yeux :
Voyez si mes regards sont d'un juge sévère,
S'ils sont d'un ennemi qui cherche à vous déplaire.
Pourquoi me forcez-vous vous-même à vous trahir?
Au nom de votre fils, cessons de nous haïr.
A le sauver enfin c'est moi qui vous convie.
Faut-il que mes soupirs vous demandent sa vie?
Faut-il qu'en sa faveur j'embrasse vos genoux?

Pour la dernière fois, sauvez-le, sauvez-nous.
Je sais de quels serments je romps pour vous les chaînes ;
Combien je vais sur moi faire éclater de haines.
Je renvoie Hermione, et je mets sur son front,
Au lieu de ma couronne, un éternel affront :
Je vous conduis au temple où son hymen s'apprête ;
Je vous ceins du bandeau préparé pour sa tête.
Mais ce n'est plus, madame, une offre à dédaigner ;
Je vous le dis : il faut ou périr, ou régner.
Mon cœur, désespéré d'un an d'ingratitude,
Ne peut plus de son sort souffrir l'incertitude.
C'est craindre, menacer, et gémir trop longtemps.
Je meurs si je vous perds ; mais je meurs si j'attends.
Songez-y : je vous laisse ; et je viendrai vous prendre
Pour vous mener au temple où ce fils doit m'attendre ;
Et là vous me verrez, soumis ou furieux,
Vous couronner, madame, ou le perdre à vos yeux.

[Restées seules, Andromaque et Céphise s'entretiennent des suites de cette décision. Céphise triomphe et s'applaudit de sa clairvoyance. Andromaque n'est point aussi satisfaite et ne peut se résoudre à la pensée de donner Pyrrhus pour successeur à Hector. Ses tergiversations, ses scrupules d'épouse, ses angoisses maternelles font entre elle et sa confidente l'objet d'un des plus beaux débats qu'il y ait dans le théâtre classique.]

ACTE III

SCÈNE VIII

ANDROMAQUE, CÉPHISE

CÉPHISE

Madame, à votre époux c'est être assez fidèle.
Trop de vertu pourrait vous rendre criminelle.

Lui-même il porterait votre âme à la douceur.

ANDROMAQUE

Quoi! je lui donnerais Pyrrhus pour successeur?

CÉPHISE

Ainsi le veut son fils, que les Grecs vous ravissent.
Pensez-vous qu'après tout ses mânes en rougissent?
Qu'il méprisât, madame, un roi victorieux
Qui vous fait remonter au rang de vos aïeux,
Qui foule aux pieds pour vous vos vainqueurs en colère,
Qui ne se souvient plus qu'Achille était son père,
Qui dément ses exploits, et les rend superflus?

ANDROMAQUE

Dois-je les oublier, s'il ne s'en souvient plus?
Dois-je oublier Hector privé de funérailles,
Et traîné sans honneur autour de nos murailles?
Dois-je oublier son père à mes pieds renversé,
Ensanglantant l'autel qu'il tenait embrassé?
Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle;
Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelants,
Entrant à la lueur de nos palais brûlants,
Sur tous mes frères morts se faisant un passage
Et, de sang tout couvert, échauffant le carnage;
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourants,
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirants;
Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue :
Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue;
Voilà par quels exploits il sut se couronner;
Enfin, voilà l'époux que tu me veux donner.
Non, je ne serai point complice de ses crimes;
Qu'il nous prenne s'il veut pour dernières victimes.
Tous mes ressentiments lui seraient asservis!

CÉPHISE

Eh bien! allons donc voir expirer votre fils :
On n'attend plus que vous... Vous frémissez, madame!

ANDROMAQUE

Ah! de quel souvenir viens-tu frapper mon âme!
Quoi! Céphise, j'irais voir expirer encor
Ce fils, ma seule joie, et l'image d'Hector;
Ce fils, que de sa flamme il me laissa pour gage!
Hélas! je m'en souviens, le jour que son courage
Lui fit chercher Achille, ou plutôt le trépas,

Il demanda son fils, et le prit dans ses bras :
« Chère épouse, dit-il en essuyant mes larmes,
J'ignore quel succès le sort garde à mes armes ;
Je te laisse mon fils pour gage de ma foi :
S'il me perd, je prétends qu'il me retrouve en toi.
Si d'un heureux hymen la mémoire t'est chère,
Montre au fils à quel point tu chérissais le père. »
Et je puis voir répandre un sang si précieux?
Et je laisse avec lui périr tous ses aïeux?
Roi barbare, faut-il que mon crime l'entraîne?
Si je te hais, est-il coupable de ma haine?
T'a-t-il de tous les siens reproché le trépas?
S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas?
Mais cependant, mon fils, tu meurs si je n'arrête
Le fer que le cruel tient levé sur ta tête.
Je l'en puis détourner, et je t'y vais offrir!...
Non, tu ne mourras point, je ne le puis souffrir.
Allons trouver Pyrrhus. Mais non, chère Céphise,
Va le trouver pour moi.

CÉPHISE

Que faut-il que je dise?

ANDROMAQUE

Dis-lui que de mon fils l'amour est assez fort...
Crois-tu que dans son cœur il ait juré sa mort?
L'amour peut-il si loin pousser sa barbarie?

CÉPHISE

Madame, il va bientôt revenir en furie.

ANDROMAQUE

Eh bien! va l'assurer...

CÉPHISE

De quoi? de votre foi?

ANDROMAQUE

Hélas! pour la promettre est-elle encore à moi?
O cendres d'un époux! ô Troyens! ô mon père!
O mon fils! que tes jours coûtent cher à ta mère!
Allons.

CÉPHISE

Où donc, madame? et que résolvez-vous?

ANDROMAQUE

Allons sur son tombeau consulter mon époux.

Au commencement de l'acte IV, Andromaque a trouvé le conseil qu'elle cherchait : elle sait maintenant comment accommoder son devoir maternel, qui lui impose de sauver à tout prix Astyanax, avec la fidélité qu'elle veut conserver à Hector ; elle épousera donc Pyrrhus, et elle le dit à Céphise ; elle s'unira avec lui devant les autels et elle l'engagera du même coup à son fils « par des nœuds immortels ». Mais aussitôt, dit-elle :

Ma main, à moi seule funeste,
D'une infidèle vie abrégera le reste,
Et sauvant ma vertu, rendra ce que je doi
A Pyrrhus, à mon fils, à mon époux, à moi.
Voilà de mon amour l'innocent stratagème ;
Voilà ce qu'un époux m'a commandé lui-même.
J'irai seule rejoindre Hector et mes aïeux.
Céphise, c'est à toi de me fermer les yeux.

[Céphise essaie vainement de la détourner de son projet. Hermione et Cléone surviennent. Hermione vient d'apprendre le nouveau revirement de Pyrrhus et elle ne respire plus que haine et que vengeance. Elle fait chercher Oreste et lui pose tout de suite la question :]

ACTE IV

SCÈNE III

ORESTE, HERMIONE, CLÉONE

HERMIONE

Je veux savoir, seigneur, si vous m'aimez.

ORESTE

Si je vous aime ! ô dieux ! Mes serments, mes parjures,
Ma fuite, mon retour, mes respects, mes injures,

Mon désespoir, mes yeux de pleurs toujours noyés ;
Quels témoins croirez-vous, si vous ne les croyez?

HERMIONE

Vengez-moi, je crois tout.

ORESTE

Eh bien, allons, madame :
Mettons encore un coup toute la Grèce en flamme ;
Prenons, en signalant mon bras et votre nom,
Vous, la place d'Hélène, et moi, d'Agamemnon ;
De Troie en ce pays réveillons les misères ;
Et qu'on parle de nous ainsi que de nos pères.
Partons, je suis tout prêt.

HERMIONE

Non, seigneur, demeurons :
Je ne veux point si loin porter de tels affronts.
Quoi ! de mes ennemis couronnant l'insolence,
J'irais attendre ailleurs une lente vengeance?
Et je m'en remettrais au destin des combats,
Qui peut-être à la fin ne me vengerait pas?
Je veux qu'à mon départ toute l'Épire pleure.
Mais, si vous me vengez, vengez-moi dans une heure.
Tous vos retardements sont pour moi des refus.
Courez au temple. Il faut immoler...

ORESTE

Qui?

HERMIONE

Pyrrhus.

ORESTE

Pyrrhus, madame?

HERMIONE

Eh quoi ! votre haine chancelle?
Ah ! courez, et craignez que je ne vous rappelle.
N'alléguez point des droits que je veux oublier.
Et ce n'est pas à vous à le justifier.

ORESTE

Moi, je l'excuserais ! Ah ! vos bontés, madame,
Ont gravé trop avant ses crimes dans mon âme.
Vengeons-nous, j'y consens, mais par d'autres chemins ;
Soyons ses ennemis, et non ses assassins ;
Faisons de sa ruine une juste conquête.
Quoi ! pour réponse aux Grecs porterai-je sa tête?
Et n'ai-je pris sur moi le soin de tout l'État,

Que pour m'en acquitter par un assassinat?
Souffrez, au nom des dieux, que la Grèce s'explique,
Et qu'il meure chargé de la haine publique.
Souvenez-vous qu'il règne, et qu'un front couronné...

HERMIONE

Ne vous suffit-il pas que je l'ai condamné?
Ne vous suffit-il pas que ma gloire offensée
Demande une victime à moi seule adressée :
Qu'Hermione est le prix d'un tyran opprimé :
Que je le hais ; enfin, seigneur, que je l'aimai?
Je ne m'en cache point : l'ingrat m'avait su plaire,
Soit qu'ainsi l'ordonnât mon amour ou mon père,
N'importe ; mais enfin réglez-vous là-dessus.
Malgré mes vœux, seigneur, honteusement déçus,
Malgré la juste horreur que son crime me donne,
Tant qu'il vivra, craignez que je ne lui pardonne.
Doutez jusqu'à sa mort d'un courroux incertain :
S'il ne meurt aujourd'hui, je puis l'aimer demain.

ORESTE

Eh bien ! il faut le perdre, et prévenir sa grâce ;
Il faut... Mais cependant que faut-il que je fasse?
Comment puis-je sitôt servir votre courroux?
Quel chemin jusqu'à lui peut conduire mes coups?
A peine suis-je encore arrivé dans l'Épire,
Vous voulez par mes mains renverser un empire,
Vous voulez qu'un roi meure ; et pour son châtiment
Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment :
Aux yeux de tout son peuple il faut que je l'opprime.
Laissez-moi vers l'autel conduire ma victime,
Je ne m'en défends plus ; et je ne veux qu'aller
Reconnaître la place où je dois l'immoler :
Cette nuit je vous sers, cette nuit je l'attaque.

HERMIONE

Mais cependant, ce jour, il épouse Andromaque ;
Dans le temple déjà le trône est élevé,
Ma honte est confirmée, et son crime achevé.
Enfin qu'attendez-vous? Il vous offre sa tête :
Sans gardes, sans défense, il marche à cette fête ;
Autour du fils d'Hector il les fait tous ranger ;
Il s'abandonne au bras qui me voudra venger.
Voulez-vous malgré lui prendre soin de sa vie?
Armez, avec vos Grecs, tous ceux qui m'ont suivie ;

Soulevez vos amis ; tous les miens sont à vous :
Il me trahit, vous trompe, et nous méprise tous.
Mais quoi ! déjà leur haine est égale à la mienne :
Elle épargne à regret l'époux d'une Troyenne.
Parlez : mon ennemi ne peut vous échapper,
Ou plutôt il ne faut que les laisser frapper.
Conduisez ou suivez une fureur si belle ;
Revenez tout couvert du sang de l'infidèle ;
Allez : en cet état soyez sûr de mon cœur.

ORESTE

Mais, madame, songez...

HERMIONE

Ah ! c'en est trop, seigneur.
Tant de raisonnements offensent ma colère.
J'ai voulu vous donner les moyens de me plaire,
Rendre Oreste content ; mais enfin je vois bien
Qu'il veut toujours se plaindre, et ne mériter rien.
Partez : allez ailleurs vanter votre constance,
Et me laissez ici le soin de ma vengeance.
De mes lâches bontés mon courage est confus ;
Et c'est trop en un jour essuyer de refus.
Je m'en vais seule au temple où leur hymen s'apprête,
Où vous n'osez aller, mériter ma conquête :
Là, de mon ennemi je saurai m'approcher ;
Je percerai le cœur que je n'ai pu toucher ;
Et mes sanglantes mains, sur moi-même tournées,
Aussitôt, malgré lui, joindront nos destinées ;
Et, tout ingrat qu'il est, il me sera plus doux
De mourir avec lui que de vivre avec vous.

ORESTE

Non, je vous priverai de ce plaisir funeste,
Madame : il ne mourra que de la main d'Oreste.
Vos ennemis par moi vont vous être immolés,
Et vous reconnaîtrez mes soins, si vous voulez.

HERMIONE

Allez. De votre sort laissez-moi la conduite,
Et que tous vos vaisseaux soient prêts pour notre fuite.

SCÈNE IV

HERMIONE, CLÉONE

CLÉONE

Vous vous perdez, madame, et vous devez songer...

HERMIONE

Que je me perde ou non, je songe à me venger.
Je ne sais même encor, quoi qu'il m'ait pu promettre,
Sur d'autres que sur moi si je dois m'en remettre :
Pyrrhus n'est pas coupable à ses yeux comme aux miens,
Et je tiendrais mes coups bien plus sûrs que les siens.
Quel plaisir de venger moi-même mon injure,
De retirer mon bras teint du sang du parjure,
Et, pour rendre sa peine et mes plaisirs plus grands,
De cacher ma rivale à ses regards mourants!
Ah! si du moins Oreste, en punissant son crime,
Lui laissait le regret de mourir ma victime!
Va le trouver : dis-lui qu'il apprenne à l'ingrat
Qu'on l'immole à ma haine, et non pas à l'État.
Chère Cléone, cours : ma vengeance est perdue
S'il ignore en mourant que c'est moi qui le tue.

CLÉONE

Je vous obéirai. Mais qu'est-ce que je voi?
O dieux! qui l'aurait cru, madame? C'est le roi!

HERMIONE

Ah! cours après Oreste; et dis-lui, ma Cléone,
Qu'il n'entreprenne rien sans revoir Hermione.

SCÈNE V

PYRRHUS, HERMIONE, PHŒNIX

PYRRHUS

Vous ne m'attendiez pas, madame; et je vois bien
Que mon abord ici trouble votre entretien.
Je ne viens point, armé d'un indigne artifice,
D'un voile d'équité couvrir mon injustice :

Il suffit que mon cœur me condamne tout bas;
Et je soutiendrais mal ce que je ne crois pas.
J'épouse une Troyenne. Oui, madame, et j'avoue
Que je vous ai promis la foi que je lui voue.
Un autre vous dirait que dans les champs troyens
Nos deux pères sans nous formèrent ces liens,
Et que, sans consulter ni mon choix ni le vôtre,
Nous fûmes sans amour engagés l'un à l'autre;
Mais c'est assez pour moi que je me sois soumis.
Par mes ambassadeurs mon cœur vous fut promis;
Loin de les révoquer, je voulus y souscrire :
Je vous vis avec eux arriver en Épire;
Et quoique d'un autre œil l'éclat victorieux
Eût déjà prévenu le pouvoir de vos yeux,
Je ne m'arrêtai point à cette ardeur nouvelle,
Je voulus m'obstiner à vous être fidèle;
Je vous reçus en reine; et jusques à ce jour
J'ai cru que mes serments me tiendraient lieu d'amour.
Mais cet amour l'emporte; et, par un coup funeste,
Andromaque m'arrache un cœur qu'elle déteste :
L'un par l'autre entraînés, nous courons à l'autel
Nous jurer malgré nous un amour immortel.
Après cela, madame, éclatez contre un traître,
Qui l'est avec douleur, et qui pourtant veut l'être.
Pour moi, loin de contraindre un si juste courroux,
Il me soulagera peut-être autant que vous.
Donnez-moi tous les noms destinés aux parjures :
Je crains votre silence, et non pas vos injures;
Et mon cœur, soulevant mille secrets témoins,
M'en dira d'autant plus que vous m'en direz moins.

HERMIONE

Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,
J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice,
Et que, voulant bien rompre un nœud si solennel,
Vous vous abandonniez au crime en criminel.
Est-il juste, après tout, qu'un conquérant s'abaisse
Sous la servile loi de garder sa promesse?
Non, non, la perfidie a de quoi vous tenter;
Et vous ne me cherchez que pour vous en vanter.
Quoi! sans que ni serment ni devoir vous retienne,
Rechercher une Grecque, amant d'une Troyenne;
Me quitter, me reprendre, et retourner encor

De la fille d'Hélène à la veuve d'Hector ;
Couronner tour à tour l'esclave et la princesse ;
Immoler Troie aux Grecs, au fils d'Hector la Grèce ;
Tout cela part d'un cœur toujours maître de soi,
D'un héros qui n'est point esclave de sa foi.
Pour plaire à votre épouse, il vous faudrait peut-être
Prodiguer les doux noms de parjure et de traître.
Vous veniez de mon front observer la pâleur,
Pour aller dans ses bras rire de ma douleur.
Pleurante après son char vous voulez qu'on me voie ;
Mais, seigneur, en un jour ce serait trop de joie ;
Et sans chercher ailleurs des titres empruntés,
Ne vous suffit-il pas de ceux que vous portez?
Du vieux père d'Hector la valeur abattue
Aux pieds de sa famille expirante à sa vue,
Tandis que dans son sein votre bras enfoncé
Cherche un reste de sang que l'âge avait glacé ;
Dans des ruisseaux de sang Troie ardente plongée :
De votre propre main Polyxène égorgée
Aux yeux de tous les Grecs indignés contre vous
Que peut-on refuser à ces généreux coups?

PYRRHUS

Madame, je sais trop à quels excès de rage
La vengeance d'Hélène emporta mon courage :
Je puis me plaindre à vous du sang que j'ai versé ;
Mais enfin je consens d'oublier le passé.
Je rends grâces au ciel que votre indifférence
De mes heureux soupirs m'apprenne l'innocence.
Mon cœur, je le vois bien, trop prompt à se gêner,
Devait mieux vous connaître et mieux s'examiner.
Mes remords vous faisaient une injure mortelle ;
Il faut se croire aimé pour se croire infidèle.
Vous ne prétendiez point m'arrêter dans vos fers :
J'ai craint de vous trahir, peut-être je vous sers.
Nos cœurs n'étaient point faits dépendants l'un de l'autre :
Je suivais mon devoir, et vous cédiez au vôtre :
Rien ne vous engageait à m'aimer en effet.

HERMIONE

Je ne t'ai point aimé, cruel ! Qu'ai-je donc fait?
J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos princes ;
Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces ;
J'y suis encor, malgré tes infidélités,

Et malgré tous mes Grecs honteux de mes bontés.
Je leur ai commandé de cacher mon injure;
J'attendais en secret le retour d'un parjure;
J'ai cru que tôt ou tard, à ton devoir rendu,
Tu me rapporterais un cœur qui m'était dû.
Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle?
Et même en ce moment où ta bouche cruelle
Vient si tranquillement m'annoncer le trépas,
Ingrat, je doute encor si je ne t'aime pas.
Mais, seigneur, s'il le faut, si le ciel en colère
Réserve à d'autres yeux la gloire de vous plaire,
Achevez votre hymen, j'y consens; mais du moins
Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins.
Pour la dernière fois je vous parle peut-être.
Différez-le d'un jour, demain vous serez maître...
Vous ne répondez point? Perfide, je le voi,
Tu comptes les moments que tu perds avec moi!
Ton cœur, impatient de revoir ta Trovenne,
Ne souffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne.
Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux.
Je ne te retiens plus, sauve-toi de ces lieux;
Va lui jurer la foi que tu m'avais jurée;
Va profaner des dieux la majesté sacrée :
Ces dieux, ces justes dieux n'auront pas oublié
Que les mêmes serments avec moi t'ont lié.
Porte aux pieds des autels ce cœur qui m'abandonne;
Va, cours; mais crains encor d'y trouver Hermione.

Malgré tout, elle hésite, elle est déchirée par les sentiments les plus contradictoires; au cinquième acte, dans un assez long monologue, on la voit qui souhaite et craint tour à tour la mort de Pyrrhus. L'arrivée de Cléone, qui lui conte avec un luxe de détails un peu bien cruels tout l'appareil de la cérémonie et la marche à l'autel d'Andromaque et de Pyrrhus, fait cesser ses hésitations. Elle est indignée surtout de l'inaction d'Oreste qui, troublé par la majesté du trône, se consulte et n'ose frapper. Eh bien, elle prendra la place du lâche; elle-même frappera Pyrrhus; elle s'élance et se heurte à Oreste qui accourt lui annoncer que « c'en est fait », qu'elle est « servie » :

ACTE V

SCÈNE III

ORESTE, HERMIONE, CLÉONE

ORESTE

Madame, c'en est fait, et vous êtes servie :
Pyrrhus rend à l'autel son infidèle vie.

HERMIONE

Il est mort?

ORESTE

Il expire ; et nos Grecs irrités
Ont lavé dans son sang ses infidélités.
Je vous l'avais promis ; et, quoique mon courage
Se fît de ce complot une funeste image,
J'ai couru vers le temple, où nos Grecs dispersés
Se sont jusqu'à l'autel dans la foule glissés.
Pyrrhus m'a reconnu, mais sans changer de face :
Il semblait que ma vue excitât son audace ;
Que tous les Grecs, bravés en leur ambassadeur,
Dussent de son hymen relever la splendeur.
Enfin, avec transport prenant son diadème,
Sur le front d'Andromaque il l'a posé lui-même :
« Je vous donne, a-t-il dit, ma couronne et ma foi,
Andromaque, régnez sur l'Épire et sur moi.
Je voue à votre fils une amitié de père ;
J'en atteste les dieux, je le jure à sa mère :
Pour tous mes ennemis je déclare les siens,
Et je le reconnais pour le roi des Troyens. »
A ces mots, qui du peuple attiraient le suffrage,
Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage ;
L'infidèle s'est vu partout envelopper.
Et je n'ai pu trouver de place pour frapper :
Chacun se disputait la gloire de l'abattre.
Je l'ai vu dans leurs mains quelque temps se débattre,

Tout sanglant à leurs coups vouloir se dérober;
Mais enfin à l'autel il est allé tomber.
Du peuple épouvanté j'ai traversé la presse
Pour venir en ces lieux enlever ma princesse,
Et regagner le port, où bientôt nos amis
Viendront couverts du sang que je vous ai promis.

HERMIONE

Qu'ont-ils fait!

ORESTE

Pardonnez à leur impatience :
Ils ont, je le vois bien, trahi votre vengeance;
Vous vouliez que ma main portât les premiers coups,
Qu'il sentît en mourant qu'il expirait pour vous;
Mais c'est moi dont l'ardeur leur a servi d'exemple :
Je les ai pour vous seule entraînés dans le temple,
Madame; et vous pouvez justement vous flatter
D'une mort que leurs bras n'ont fait qu'exécuter.
Vous seule avez poussé les coups...

HERMIONE

Tais-toi, perfide,
Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide.
Va faire chez tes Grecs admirer ta fureur,
Va : je la désavoue, et tu me fais horreur.
Barbare, qu'as-tu fait? Avec quelle furie
As-tu tranché le cours d'une si belle vie?
Avez-vous pu, cruels, l'immoler aujourd'hui,
Sans que tout votre sang se soulevât pour lui?
Mais parle : de son sort qui t'a rendu l'arbitre?
Pourquoi l'assassiner? Qy'a-t-il fait? A quel titre?
Qui te l'a dit?

ORESTE

O dieux! Quoi! ne m'avez-vous pas
Vous-même, ici, tantôt, ordonné son trépas?

HERMIONE

Ah! fallait-il en croire une amante insensée?
Ne devais-tu pas lire au fond de ma pensée?
Et ne voyais-tu pas, dans mes emportements,
Que mon cœur démentait ma bouche à tous moments?
Quand je l'aurais voulu, fallait-il y souscrire?
N'as-tu pas dû cent fois te le faire redire?
Toi-même avant le coup me venir consulter,
Y revenir encore, ou plutôt m'éviter?

Que ne me laissais-tu le soin de ma vengeance?
Qui t'amène en des lieux où l'on fuit ta présence?
Voilà de ton amour le détestable fruit :
Tu m'apportais, cruel, le malheur qui te suit.
C'est toi dont l'ambassade, à tous les deux fatale,
L'a fait pour son malheur pencher vers ma rivale.
Nous le verrions encor nous partager ses soins ;
Il m'aimerait peut-être ; il le feindrait du moins.
Adieu. Tu peux partir. Je demeure en Épire :
Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son empire,
A toute ma famille ; et c'est assez pour moi,
Traître, qu'elle ait produit un monstre tel que toi.

SCÈNE IV

ORESTE

Que vois-je? est-ce Hermione? et que viens-je d'entendre?
Pour qui coule le sang que je viens de répandre?
Je suis, si je l'en crois, un traître, un assassin.
Est-ce Pyrrhus qui meurt? Et suis-je Oreste enfin?
Quoi ! j'étouffe en mon cœur la raison qui m'éclaire ;
J'assassine à regret un roi que je révère ;
Je viole en un jour les droits des souverains,
Ceux des ambassadeurs et tous ceux des humains,
Ceux même des autels où ma fureur l'assiège ;
Je deviens parricide, assassin, sacrilège.
Pour qui? Pour une ingrate à qui je le promets,
Qui même, s'il ne meurt, ne me verra jamais,
Dont j'épouse la rage ! Et quand je l'ai servie,
Elle me redemande et son sang et sa vie !
Elle l'aime ! et je suis un monstre furieux !
Je la vois pour jamais s'éloigner de mes yeux,
Et l'ingrate en fuyant me laisse pour salaire
Tous les noms odieux que j'ai pris pour lui plaire !

SCÈNE V

ORESTE, PYLADE, SOLDATS D'ORESTE

PYLADE

Il faut partir, seigneur. Sortons de ce palais,
Ou bien résolvons-nous de n'en sortir jamais.
Nos Grecs pour un moment en défendent la porte :
Tout le peuple assemblé nous poursuit à main forte.
Aux ordres d'Andromaque ici tout est soumis ;
Ils la traitent en reine, et nous comme ennemis.
Andromaque elle-même, à Pyrrhus si rebelle,
Lui rend tous les devoirs d'une veuve fidèle,
Commande qu'on le venge ; et peut-être sur nous
Veut venger Troie encore et son premier époux.
Allons, n'attendons pas que l'on nous environne ;
Nos Grecs nous rejoindront ; et tandis qu'Hermione
Tient encore le peuple autour d'elle arrêté,
Voilà notre chemin, sortons en sûreté.

ORESTE

Non, non, c'est Hermione, amis, que je veux suivre :
A son dernier arrêt je ne puis plus survivre.
Partez : j'ai fait le crime, et je vais l'expier.

PYLADE

Hermione, seigneur? Il la faut oublier.
Quoi ! toujours l'instrument et l'objet de sa rage,
Cherchez-vous chez les morts quelque nouvel outrage?
Et parce qu'elle meurt, faut-il que vous mouriez?

ORESTE

Elle meurt ! Dieux ! qu'entends-je !

PYLADE

Eh quoi ! vous l'ignoriez?
En rentrant dans ces lieux nous l'avons rencontrée
Qui courait vers le temple, inquiète, égarée.
Elle a trouvé Pyrrhus porté par des soldats
Que son sang excitait à venger son trépas.
Sans doute à cet objet sa rage s'est émue.
Mais du haut de la porte enfin nous l'avons vue
Un poignard à la main sur Pyrrhus se courber,
Lever les yeux au ciel, se frapper, et tomber.

ORESTE

Grâce aux dieux, mon malheur passe mon espérance !
Oui, je te loue, ô ciel ! de ta persévérance !
Appliqué sans relâche au soin de me punir,
Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir ;
Ta haine a pris plaisir à former ma misère,
J'étais né pour servir d'exemple à ta colère,
Pour être du malheur un modèle accompli.
Eh bien ! je meurs content, et mon sort est rempli.
Où sont ces deux amants? Pour couronner ma joie,
Dans leur sang, dans le mien, il faut que je me noie ;
L'un et l'autre en mourant je les veux regarder :
Réunissons trois cœurs qui n'ont pu s'accorder...
Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne?
De quel côté sortir? D'où vient que je frissonne?
Quelle horreur me saisit? Grâce au ciel, j'entrevoi...
Dieux ! quels ruisseaux de sang coulent autour de moi

PYLADE

Ah ! seigneur !

ORESTE

Quoi ! Pyrrhus, je te rencontre encore?
Trouverai-je partout un rival que j'abhorre?
Percé de tant de coups, comment t'es-tu sauvé?
Tiens, tiens, voilà le coup que je t'ai réservé.
Mais que vois-je? A mes yeux Hermione l'embrasse !
Elle vient l'arracher au coup qui le menace !
Dieux ! quels affreux regards elle jette sur moi !
Quels démons, quels serpents traîne-t-elle après soi?
Hé bien ! filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes?
Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?
A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit?
Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit?
Venez, à vos fureurs Oreste s'abandonne.
Mais non, retirez-vous, laissez faire Hermione :
L'ingrate mieux que vous saura me déchirer ;
Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer.

PYLADE

Il perd le sentiment. Amis, le temps nous presse ;
Ménageons les moments que ce transport nous laisse.
Sauvons-le. Nos efforts deviendraient impuissants
S'il reprenait ici sa rage avec ses sens.

Le rideau tombe sur ces mots. Soit que Racine ait craint d'encourir le reproche qu'on avait adressé au dénouement de sa *Thébaïde*, soit qu'il ait voulu se conformer à la tradition et ménager à Oreste la possibilité de poursuivre le cours de ses forfaits en tuant sa mère après avoir tué Pyrrhus, il le laisse vivre, tout en le livrant déjà aux Furies vengeresses. Artifice admirable qui lui a permis de terminer sa tragédie sur une scène aussi neuve que pathétique et qui reste encore la pierre de touche de tous les grands acteurs, s'évertuant, selon le mot de Mme de Staël, pour égaler leurs gestes, leurs traits et leur diction à « la puissance d'une douleur d'autant plus terrible qu'elle se montre à travers le calme même et la dignité d'une belle nature ».

CHAPITRE IX

LES PLAIDEURS

I. Les séances du Mouton Blanc. — *II. Pour se venger de la perte d'un procès.* — *III. La chute des* Plaideurs *à la ville et leur succès à la cour.*

I

Il est assez remarquable que nos deux plus grands tragiques, Corneille et Racine, aient été une fois infidèles à leur génie, et cela au lendemain même de leur premier triomphe dans le genre où ils devaient s'illustrer : Corneille en 1643, avec *le Menteur* (dont *la Suite du Menteur* n'est, comme son nom l'indique, que le prolongement) ; Racine en 1668, avec *les Plaideurs*. Et il n'est pas moins remarquable qu'avec ces deux pièces quelque chose de tout nouveau soit apparu dans l'histoire de la comédie en France : avec *le Menteur*, c'est le ton de la bonne compagnie, inconnu jusque-là sur la scène comique ; avec *les Plaideurs*, c'est la satire des institutions, qui n'avaient jamais été portées au théâtre avant Racine. Ajoutez que la forme des *Plaideurs* est proprement « unique, beaucoup plus « artiste », comme nous dirions aujourd'hui, que celle de Molière » et que, pour trouver une versification aussi libre et aussi pittoresque, il faudra descendre jusqu'au romantisme et presque jusqu'à Banville. Rejets, enjambements, rimes-calembours, rien n'y manque. Et tout cela

si neuf, si inattendu, si fou, dut bien contribuer pour une part à l'accueil terriblement froid que reçurent d'abord *les Plaideurs*.

Comment Racine fut-il amené à écrire cette comédie? Lui-même nous le dit dans son avant-propos :

Quand je lus *les Guêpes* d'Aristophane, je ne songeais guère que j'en dusse faire *les Plaideurs*. J'avoue qu'elles me divertirent beaucoup, et que j'y trouvai quantité de plaisanteries qui me tentèrent d'en faire part au public ; mais c'était en les mettant dans la bouche des Italiens, à qui je les avais destinées, comme une chose qui leur appartenait de plein droit. Le juge qui saute par les fenêtres, le chien criminel et les larmes de sa famille, me semblaient autant d'incidents dignes de la gravité de Scaramouche. Le départ de cet acteur interrompit mon dessein, et fit naître l'envie à quelques-uns de mes amis de voir sur notre théâtre un échantillon d'Aristophane. Je ne me rendis pas à la première proposition qu'ils m'en firent. Je leurs dis que, quelque esprit que je trouvasse dans cet auteur, mon inclination ne me porterait pas à le prendre pour modèle, si j'avais à faire une comédie ; et que j'aimerais beaucoup mieux imiter la régularité de Ménandre et de Térence que la liberté de Plaute et d'Aristophane. On me répondit que ce n'était pas une comédie qu'on me demandait, et qu'on voulait seulement voir si les bons mots d'Aristophane auraient quelque grâce dans notre langue. Ainsi, moitié en m'encourageant, moitié en mettant eux-mêmes la main à l'œuvre, mes amis me firent commencer une pièce qui ne tarda guère à être achevée.

Nous pouvons compléter ces renseignements par quelques autres que nous fournissent les contemporains et notamment Brossette, qui a fait une très vive peinture des séances que tenaient Racine, Boileau, Chapelle, Poignant et deux ou trois grands seigneurs de leurs amis, comme le duc de Vivonne et le chevalier de Nantouillet, dans les cabarets de la rue de la Licorne et de la place du cimetière Saint-Jean.

Molière, brouillé avec Racine, n'était plus de ces réunions, comme il avait été de celles de la rue du Colombier, chez Boileau ; l'abbé Le Vasseur, nommé curé-prieur

d'Oulchy, faisait pénitence dans son abbaye ; La Fontaine courait les champs. Mais de nouvelles recrues avaient comblé les vides de la brigade : Furetière, M. d'Espagne, M. de Bernage, depuis évêque de Grasse, l'avocat Pousset de Montauban, etc. Le vin coulait à flots dans ces séances quelque peu bachiques, même le vin de Champagne, que dom Pérignon allait mettre à la mode par un nouveau procédé de soutirage ; c'est dans sa mousse légère qu'était né déjà *le Chapelain décoiffé*, œuvre collective de nos amis qui ne nous est parvenue que défigurée, et à laquelle Racine, l'ingrat Racine, collabora sans scrupule avec Furetière et Boileau, qui, eux du moins, n'avaient jamais été portés par l'auteur de *la Pucelle* sur les listes de Colbert. Et Boileau et Furetière eurent aussi leur part de responsabilité dans *les Plaideurs*, nés, comme *le Chapelain décoiffé*, en quelque arrière-salle de ce cabaret du *Mouton Blanc*, qui avait succédé dans les faveurs de la bande à la *Pomme de Pin* et à la *Croix de Lorraine :* Racine tenait de Boileau l'idée d'une de ses meilleures scènes, celle de la dispute entre la comtesse de Pimbesche et Chicaneau, dispute qui s'était engagée devant le frère aîné du satirique, greffier à la cour, et dont les originaux s'appelaient la comtesse de Crissé et Balthazar de l'Yonne ; et il tenait encore de lui l'anecdote de la pauvre Babonnette emportant les serviettes du buvetier, qui était un conte qu'on faisait de la femme du lieutenant criminel Tardieu. Quant à Furetière, plusieurs passages de son *Roman bourgeois* en rappellent d'autres des *Plaideurs*, et telles facéties sur les juges leur purent être empruntées par Racine, qui put bien aussi les avoir recueillies de la bouche même de l'auteur. On veut enfin que notre poète ait recouru aux lumières de l'avocat Pousset de Montauban et de M. de Brilhac, conseiller au Parlement de Paris, pour s'initier à l'abstrus parler de la chicane et aux termes les plus secrets de la procédure : ils négligèrent donc de lui enseigner aussi le sens du mot *intimé*, dont Racine fait le nom du secrétaire de Dandin et qui, dans la langue du temps, servait à désigner le défenseur en cause d'appel.

Pour se diriger dans les « arcanes de Thémis », Racine avait, du reste, un meilleur guide que ces savants bazochiens, et c'était sa propre et cruelle expérience du Palais.

II

Il venait — sa *Préface* nous l'apprend — de perdre un procès « que ni *ses* juges ni *lui* n'avaient jamais bien entendu ».

Mais de quel procès s'agit-il? Et comment, à quel propos, s'était-il engagé? Avait-il trait à ce bénéfice de l'Espinay que Racine avait fini par obtenir, et dont, jusqu'en 1668 et peut-être par delà, il joignit le titre de prieur à son nom? Ou se référait-il à un autre bénéfice, celui du prieuré de Saint-Jacques de la Ferté ou celui du prieuré de Saint-Nicolas, dont certains actes lui font attribution?

Mesnard penche pour le bénéfice de l'Espinay, qui était sans doute un cadeau du bon chanoine Sconin, enfin parvenu à vaincre l'opposition de la famille de Bernay. Victoire éphémère, car les Bernay revinrent à la charge et firent tant qu'à la longue Racine y laissa son prieuré, soit qu'en effet on l'en ait dépouillé, soit que, comme dit Louis Racine, de guerre lasse il y ait renoncé volontairement.

Le poète, qui, depuis plusieurs années, était en butte à toutes sortes d'ennuis au sujet de ce prieuré et dont on sait l'humeur vindicative, dut être évidemment tenté, ayant perdu la partie au Palais, de la gagner au théâtre et de prendre ainsi sa revanche sur ses juges. On peut supposer qu'il avait parlé de ses ennuis à ses amis du *Mouton Blanc :* le procès perdu leur était un thème à d'interminables plaisanteries sur les robins, leurs manies et leurs ridicules ; chacun y allait de son histoire ou de son anecdote, qui ne tombaient point dans l'oreille d'un sourd. « Quelle pièce on ferait de tout cela pour Scaramouche, dut penser Racine, et la grimace qu'elle ferait faire aux juges ! » Le sujet avait bien d'autres côtés séduisants, et d'abord d'avoir été traité

par un ancien. Je ne crois pas, quoi qu'en ait dit Brunetière, que Racine ait été si pauvre d'invention qu'il lui fallut toujours la caution de quelque devancier. *Bajazet* et *Mithridate* suffiraient à témoigner du contraire. Mais le respect qu'avec tout son siècle Racine professait pour l'antiquité et le peu d'application qu'on y avait à rechercher l'originalité, dont on tenait le mérite à très bas prix, faisaient qu'il était ravi, écrivant une comédie sur les juges, de pouvoir invoquer un précédent aussi fameux que celui des *Guêpes* d'Aristophane. Le comique grec le couvrait de son autorité : l'épisode ultra-burlesque du chien qui passe en jugement est dans *les Guêpes*, et l'on peut croire que Racine n'eût jamais osé le tirer de son cru ni l'emprunter à la tradition populaire, qui ne lui eût point paru une caution assez bourgeoise (il a pourtant de grandes analogies avec le conte de la chèvre traduite en justice, et, d'autre part, les procès d'animaux furent assez fréquents au moyen âge). A tous ces éléments étrangers, tant à ceux que lui fournissait Aristophane qu'à ceux dont il était redevable à ses amis du *Mouton Blanc*, Racine mêla-t-il encore des souvenirs de famille, de la Picardie et de sa ville natale? C'est bien possible... Ces « picarderies », d'ailleurs assez rares, non plus que la répétition du mot *franc*, n'apportent d'argument sérieux à la thèse des germanisants ; elles prouvent simplement que Racine était de sa terre et de sa race, de quoi l'on se doutait déjà.

On aimerait à être aussi bien fixé sur le sens véritable des dernières phrases de son avant-propos :

Ce n'est pas que j'attende un grand honneur d'avoir assez longtemps réjoui le monde. Mais je me sais quelque gré de l'avoir fait sans qu'il m'en ait coûté une seule de ces sales équivoques et de ces malhonnêtes plaisanteries qui coûtent maintenant si peu à la plupart de nos écrivains, et qui font retomber le théâtre dans la turpitude d'où quelques auteurs plus modestes l'avaient tiré.

Le ton de ces phrases et de la première d'abord est bien celui d'un homme qui n'entend pas qu'on le confonde avec

les turlupins du Pont-Neuf ni du Palais-Royal. Et voilà bien de notre arrogant ! Mais, après avoir dit que « cette manière dédaigneuse de parler de la comédie pouvait ressembler à un secret désir de rabaisser Molière », visé de toute évidence dans les lignes suivantes sur les « sales équivoques » de certains auteurs, Mesnard, pris de scrupule, se demande s'il ne faudrait pas reporter plus bas l'allusion à Molière et croire que c'est à lui qu'a songé Racine en faisant exception pour « quelques auteurs plus modestes qui avaient tiré le théâtre de sa turpitude. (« Plus modestes » entendez par là plus réservés.) On voudrait partager l'espoir de Mesnard. Mais quand on se souvient que, quelques mois avant *les Plaideurs*, Racine, sortant avec Molière d'une représentation de *l'Avare* et reprochant à son ami d'y avoir ri « tout seul sur le théâtre », s'était attiré cette verte riposte : « Je vous estime trop pour croire que vous n'y avez pas ri, du moins intérieurement », on n'est guère disposé à lui faire honneur contre toutes les apparences d'une générosité de cœur si soudaine et si peu conforme à son caractère.

III

Dans l'incertitude où nous sommes de ses vrais sentiments, accordons-lui, si l'on veut, le bénéfice du doute. Aussi bien *les Plaideurs*, que Racine avait renoncé à donner aux comédiens de la foire et qu'il avait porté à l'Hôtel de Bourgogne, n'y devaient-ils pas rencontrer un meilleur accueil que *l'Avare* lui-même au Palais-Royal. Et il se pourrait fort bien que Boileau, une fois de plus, y ait fait la figure du rieur solitaire.

Nous avons peine aujourd'hui à comprendre cette froideur du public, d'autant que la pièce, qui fait toujours salle comble, a perdu avec le temps une grande partie de son à-propos : nous ne sommes plus sensibles aux allusions

dont elle est toute semée ; le conseiller de Portail et l'avocat Gaultier-la-Gueule sont des originaux que nous n'avons plus sous les yeux pour les comparer à Perrin-Dandin et à maître Petit-Jean. Et ceux-mêmes des spectateurs qui ont feuilleté Patru, Antoine Lemaître et Pousset de Montauban peuvent-ils goûter tout le sel des « imitations » de l'Intimé? Cette pièce des *Plaideurs*, c'est, pour la bonne moitié, une pièce à clef. Et, afin que les contemporains ne pussent s'égarer à l'application, certains des acteurs avaient pris le costume des originaux qu'ils contrefaisaient : ainsi nous savons que la comtesse de Pimbesche portait, à la première représentation, « un habit de couleur de rose sèche et un masque sur l'oreille, qui était, disent les *Menagiana*, l'ajustement ordinaire » de la comtesse de Crissé.

Quand un si vif intérêt de curiosité s'ajoutait à tant d'autres éléments de succès, comment donc expliquer la froideur du public? Mais, bien loin que la salle ait fait bon accueil aux *Plaideurs*, peu s'en fallut, au témoignage de Valincour, qu'il ne les sifflât. Les acteurs, après deux représentations, n'osèrent pas en hasarder une troisième. Ni les applaudissements de Boileau, ni l'approbation de Molière, qui, n'ayant égard qu'à la qualité de l'œuvre, avait déclaré tout haut que « ceux qui se moquaient de cette pièce méritaient qu'on se moquât d'eux », ne purent conjurer la chute des *Plaideurs*, victimes, peut-être, comme l'a supposé Mesnard, d'une cabale des chicanous, à moins que ce ne fût plus simplement de l'incompréhension du parterre ou « de ce préjugé que, dans une pièce remplie de termes de chicane, il ne pouvait y avoir le mot pour rire ».

Racine avait fait son deuil de la pièce, quand certain soir, après minuit, comme il était couché, trois carrosses roulant à grand fracas sur le pavé s'arrêtèrent devant sa porte et mirent tout le quartier Saint-Eustache en révolution. Déjà l'on disait que c'étaient les exempts qui venaient arrêter l'auteur et le transporter à la Conciergerie « pour avoir mal parlé des juges ». Il s'agissait de bien autre chose en l'espèce, et les carrosses ne contenaient point des

exempts, mais des comédiens de la troupe royale qui arrivaient en droite ligne de Saint-Germain où ils avaient joué devant Sa Majesté la comédie dont le public ne voulait point. Vrai coup d'audace, et dont ils ne parlaient pas encore sans trembler ! Mais enfin le succès avait passé leurs espérances : non seulement *les Plaideurs* avaient plu, mais le roi, « qui était très sérieux », dit Valincours, en avait été « frappé » ; il « y fit même de grands éclats de rire, et toute la cour, qui juge ordinairement mieux que la ville, n'eut pas besoin de complaisance pour l'imiter. »

C'est cette bonne nouvelle que les comédiens, sans désemparer, venaient porter à Racine. La pièce était sauvée : reprise à l'Hôtel de Bourgogne, elle y trouva le même succès qu'à Saint-Germain.

Pour la seconde fois, Louis XIV, avec une sûreté de goût qui lui fait honneur, avait réformé le jugement de ses sujets.

LES PLAIDEURS

COMÉDIE (1668)

PERSONNAGES

DANDIN, juge.
LÉANDRE, fils de Dandin.
CHICANEAU, bourgeois.
ISABELLE, fille de Chicaneau.
LA COMTESSE.
PETIT-JEAN, portier.
L'INTIMÉ, secrétaire.
LE SOUFFLEUR.

La scène est dans une ville de basse Normandie.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

L'INTIMÉ, PETIT-JEAN

PETIT-JEAN, *traînant un gros sac de procès.*
Ma foi, sur l'avenir bien fou qui se fiera :
Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.

Un juge, l'an passé, me prit à son service :
Il m'avait fait venir d'Amiens pour être suisse.
Tous ces Normands voulaient se divertir de nous :
On apprend à hurler, dit l'autre, avec les loups.
Tout Picard que j'étais, j'étais un bon apôtre,
Et je faisais claquer mon fouet tout comme un autre.
Tous les plus gros monsieurs me parlaient chapeau bas :
Monsieur de Petit-Jean, ah ! gros comme le bras !
Mais sans argent l'honneur n'est qu'une maladie.
Ma foi, j'étais un franc portier de comédie,
On avait beau heurter et m'ôter son chapeau,
On n'entrait pas chez nous sans graisser le marteau.
Point d'argent, point de suisse ; et ma porte était close.
Il est vrai qu'à Monsieur j'en rendais quelque chose :
Nous comptions quelquefois. On me donnait le soin
De fournir la maison de chandelle et de foin ;
Mais je n'y perdais rien. Enfin, vaille que vaille,
J'aurais sur le marché fort bien fourni la paille.
C'est dommage : il avait le cœur trop au métier :
Tous les jours le premier aux plaids, et le dernier ;
Et bien souvent tout seul, si l'on l'eût voulu croire,
Il s'y serait couché sans manger et sans boire.
Je lui disais parfois : « Monsieur Perrin-Dandin,
Tout franc, vous vous levez tous les jours trop matin.
Qui veut voyager loin ménage sa monture ;
Buvez, mangez, dormez, et faisons feu qui dure. »
Il n'en a tenu compte. Il a si bien veillé
Et si bien fait, qu'on dit que son timbre est brouillé.
Il nous veut tous juger les uns après les autres.
Il marmotte toujours certaines patenôtres
Où je ne comprends rien. Il veut, bon gré mal gré,
Ne se coucher qu'en robe et qu'en bonnet carré.
Il fit couper la tête à son coq, de colère,
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire ;
Il disait qu'un plaideur dont l'affaire allait mal
Avait graissé la patte à ce pauvre animal.
Depuis ce bel arrêt, le pauvre homme a beau faire,
Son fils ne souffre plus qu'on lui parle d'affaire.
Il nous le fait garder jour et nuit, et de près :
Autrement, serviteur, et mon homme est aux plaids.
Pour s'échapper de nous, Dieu sait s'il est allègre.
Pour moi, je ne dors plus : aussi je deviens maigre :

C'est pitié. Je m'étends, et ne fais que bâiller.
Mais, veille qui voudra, voici mon oreiller.
Ma foi, pour cette nuit, il faut que je m'en donne!
Pour dormir dans la rue on n'offense personne.
Dormons.

(*Il se couche par terre.*)

SCÈNE II

L'INTIMÉ

Hé! Petit-Jean! Petit-Jean!

PETIT-JEAN

L'Intimé!

(*A part.*)

Il a déjà bien peur de me voir enrhumé.

L'INTIMÉ

Que diable! si matin que fais-tu dans la rue?

PETIT-JEAN

Est-ce qu'il faut toujours faire le pied de grue,
Garder toujours un homme, et l'entendre crier?
Quelle gueule! Pour moi je crois qu'il est sorcier.

L'INTIMÉ

Bon!

PETIT-JEAN

Je lui disais donc, en me grattant la tête,
Que je voulais dormir : « Présente ta requête
Comme tu veux dormir, » m'a-t-il dit gravement (1).
Je dors en te contant la chose seulement.
Bonsoir.

L'INTIMÉ

Comment, bonsoir? Que le diable m'emporte
Si... Mais j'entends du bruit au-dessus de la porte.

(1) Il y avait alors un président si amoureux de son métier, qu'il l'exerçait dans son domestique. Quand son fils lui représentait qu'il avait besoin d'un habit neuf, il lui répondait gravement : *Présente requête;* et quand son fils lui avait présenté sa requête, il y répondait par un *soit communiqué à sa mère.* (L. R.)

SCÈNE III

DANDIN, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN

DANDIN, *à la fenêtre.*

Petit-Jean ! L'Intimé !

L'INTIMÉ, *à Petit-Jean.*

Paix !

DANDIN

Je suis seul ici.
Voilà mes guichetiers en défaut, Dieu merci.
Si je leur donne temps, ils pourront comparaître.
Ça, pour nous élargir, sautons par la fenêtre.
Hors de cour.

L'INTIMÉ

Comme il saute !

PETIT-JEAN

Oh ! monsieur ! je vous tien.

DANDIN

Au voleur ! au voleur !

PETIT-JEAN

Oh ! nous vous tenons bien.

L'INTIMÉ

Vous avez beau crier.

DANDIN

Main-forte ! l'on me tue !

SCÈNE IV

LÉANDRE, DANDIN, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN

LÉANDRE

Vite un flambeau ! j'entends mon père dans la rue.
Mon père, si matin qui vous fait déloger?
Où courez-vous la nuit?

DANDIN

Je veux aller juger.

LÉANDRE

Et qui juger? Tout dort.

PETIT-JEAN

Ma foi, je ne dors guères.

LÉANDRE

Que de sacs ! il en a jusques aux jarretières.

DANDIN

Je ne veux de trois mois rentrer dans la maison.
De sacs et de procès j'ai fait provision.

LÉANDRE

Et qui vous nourrira?

DANDIN

Le buvetier, je pense.

LÉANDRE

Mais où dormirez-vous, mon père?

DANDIN

A l'audience.

LÉANDRE

Non, mon père ; il vaut mieux que vous ne sortiez pas.
Dormez chez vous ; chez vous faites tous vos repas.
Souffrez que la raison enfin vous persuade ;
Et pour votre santé...

DANDIN

Je veux être malade.

LÉANDRE

Vous ne l'êtes que trop. Donnez-vous du repos ;
Vous n'avez tantôt plus que la peau sur les os.

DANDIN

Du repos? Ah ! sur toi tu veux régler ton père !
Crois-tu qu'un juge n'ait qu'à faire bonne chère,
Qu'à battre le pavé comme un tas de galants,
Courir le bal la nuit, et le jour les brelans?
L'argent ne nous vient pas si vite que l'on pense.
Chacun de tes rubans me coûte une sentence.
Ma robe vous fait honte : un fils de juge ! Ah ! fi !
Tu fais le gentilhomme : hé, Dandin, mon ami,
Regarde dans ma chambre et dans ma garde-robe
Les portraits des Dandins : tous ont porté la robe ;
Et c'est le bon parti. Compare prix pour prix
Les étrennes d'un juge à celles d'un marquis :
Attends que nous soyons à la fin de décembre.
Qu'est-ce qu'un gentilhomme? Un pilier d'antichambre.

Combien en as-tu vu, je dis des plus huppés,
A souffler dans leurs doigts dans ma cour occupés,
Le manteau sur le nez, ou la main dans la poche,
Enfin, pour se chauffer, venir tourner ma broche!
Voilà comme on les traite. Hé! mon pauvre garçon,
De ta défunte mère est-ce là la leçon?
La pauvre Babonnette! Hélas! lorsque j'y pense,
Elle ne manquait pas une seule audience.
Jamais, au grand jamais, elle ne me quitta,
Et Dieu sait bien souvent ce qu'elle en rapporta :
Elle eût du buvetier emporté les serviettes,
Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes (1).
Et voilà comme on fait les bonnes maisons. Va,
Tu ne seras qu'un sot.

LÉANDRE

Vous vous morfondez là,
Mon père. Petit-Jean, remenez votre maître,
Couchez-le dans son lit; fermez porte, fenêtre;
Qu'on barricade tout, afin qu'il ait plus chaud.

PETIT-JEAN

Faites donc mettre au moins des garde-fous là-haut.

DANDIN

Quoi! l'on me mènera coucher sans autre forme?
Obtenez un arrêt comme il faut que je dorme.

LÉANDRE

Hé! par provision, mon père, couchez-vous.

DANDIN

J'irai; mais je m'en vais vous faire enrager tous :
Je ne dormirai point.

LÉANDRE

Eh bien, à la bonne heure!
Qu'on ne le quitte pas. Toi, l'Intimé, demeure.

(1) Racine, en cet endroit, nous l'avons dit, avait en vue Mme Tardieu, femme d'un lieutenant-criminel célèbre par son avarice et par le portrait qu'en a fait Boileau dans sa dixième Satire :

L'un et l'autre dès lors vécut à l'aventure
Des présents qu'à l'abri de la magistrature
Le mari quelquefois des plaideurs extorquait,
Ou de ce que sa femme aux voisins escroquait.

SCÈNE V

LÉANDRE, L'INTIMÉ

LÉANDRE

Je veux t'entretenir un moment sans témoin.

L'INTIMÉ

Quoi ! vous faut-il garder?

LÉANDRE

J'en aurais bon besoin.
J'ai ma folie, hélas ! aussi bien que mon père.

L'INTIMÉ

Oh ! vous voulez juger?

LÉANDRE, *montrant le logis d'Isabelle.*

Laissons-là le mystère.
Tu connais ce logis.

L'INTIMÉ

Je vous entends enfin :
Diantre ! l'amour vous tient au cœur de bon matin.
Vous me voulez parler sans doute d'Isabelle.
Je vous l'ai dit cent fois : elle est sage, elle est belle ;
Mais vous devez songer que monsieur Chicaneau
De son bien en procès consume le plus beau.
Que ne plaide-t-il point? Je crois qu'à l'audience
Il fera, s'il ne meurt, venir toute la France.
Tout auprès de son juge il s'est venu loger :
L'un veut plaider toujours, l'autre toujours juger.
Et c'est un grand hasard s'il conclut votre affaire
Sans plaider le curé, le gendre et le notaire.

LÉANDRE

Je le sais comme toi ; mais, malgré tout cela,
Je meurs pour Isabelle.

L'INTIMÉ

Eh bien, épousez-la.
Vous n'avez qu'à parler, c'est une affaire prête.

LÉANDRE

Eh ! cela ne va pas si vite que ta tête.
Son père est un sauvage à qui je ferais peur.
A moins que d'être huissier, sergent ou procureur,

On ne voit point sa fille ; et la pauvre Isabelle,
Invisible et dolente, est en prison chez elle.
Elle voit dissiper sa jeunesse en regrets,
Mon amour en fumée, et son bien en procès.
Il la ruinera si l'on le laisse faire.
Ne connaîtrais-tu pas quelque honnête faussaire
Qui servît ses amis, en le payant, s'entend,
Quelque sergent zélé?

L'INTIMÉ

Bon ! l'on en trouve tant !

LÉANDRE

Mais encore?

L'INTIMÉ

Ah ! monsieur ! si feu mon pauvre père
Etait encor vivant, c'était bien votre affaire.
Il gagnait en un jour plus qu'un autre en six mois,
Ses rides sur son front gravaient tous ses exploits (1).
Il vous eût arrêté le carrosse d'un prince ;
Il vous l'eût pris lui-même ; et si dans la province
Il se donnait en tout vingt coups de nerf de bœuf,
Mon père pour sa part en emboursait dix-neuf.
Mais de quoi s'agit-il? suis-je pas fils de maître?
Je vous servirai.

LÉANDRE

Toi?

L'INTIMÉ

Mieux qu'un sergent peut-être.

LÉANDRE

Tu porterais au père un faux exploit?

L'INTIMÉ

Hon, hon !

LÉANDRE

Tu rendrais à la fille un billet?

L'INTIMÉ

Pourquoi non?
Je suis des deux métiers.

(1) Ce vers est une parodie d'un vers du *Cid*. On assure que Corneille, mécontent de ce travestissement de sa poésie, aurait dit avec amertume : « Ne tient-il qu'à un jeune homme de tourner en ridicule les plus beaux vers d'un poète? »

LÉANDRE

Viens, je l'entend qui crie.
Allons à ce dessein rêver ailleurs.

SCÈNE VI

CHICANEAU, PETIT-JEAN

CHICANEAU, *allant et revenant.*

La Brie,
Qu'on garde la maison, je reviendrai bientôt.
Qu'on ne laisse monter aucune âme là-haut.
Fais porter cette lettre à la poste du Maine.
Prends-moi dans mon clapier trois lapins de garenne,
Et chez mon procureur porte-les ce matin.
Si son clerc vient céans, fais-lui goûter mon vin.
Ah! donne-lui ce sac qui pend à ma fenêtre.
Est-ce tout? Il viendra me demander peut-être
Un grand homme sec, là, qui me sert de témoin,
Et qui jure pour moi lorsque j'en ai besoin :
Qu'il m'attende. Je crains que mon juge ne sorte :
Quatre heures vont sonner. Mais frappons à sa porte.

PETIT-JEAN, *entr'ouvrant la porte.*

Qui va là?

CHICANEAU

Peut-on voir monsieur?

PETIT-JEAN, *fermant la porte.*

Non.

CHICANEAU, *frappant à la porte.*

Pourrait-on
Dire un mot à monsieur son secrétaire?

PETIT-JEAN, *fermant la porte.*

Non.

CHICANEAU, *frappant à la porte.*

Et monsieur son portier?

PETIT-JEAN

C'est moi-même.

CHICANEAU

De grâce,
Buvez à ma santé, monsieur.

PETIT-JEAN, *prenant l'argent.*

Grand bien vous fasse!

(*Fermant la porte.*)

Mais revenez demain.

CHICANEAU

Eh! rendez donc l'argent!

Le monde est devenu, sans mentir, bien méchant.
J'ai vu que les procès ne donnaient point de peine :
Six écus en gagnaient une demi-douzaine,
Mais, aujourd'hui, je crois que tout mon bien entier
Ne me suffirait pas pour gagner un portier.
Mais j'aperçois venir madame la comtesse
De Pimbesche. Elle vient pour affaire qui presse.

SCÈNE VII

LA COMTESSE, CHICANEAU

CHICANEAU

Madame, on n'entre plus.

LA COMTESSE

Eh bien! l'ai-je pas dit?

Sans mentir, mes valets me font perdre l'esprit.
Pour les faire lever c'est en vain que je gronde ;
Il faut que tous les jours j'éveille tout mon monde.

CHICANEAU

Il faut absolument qu'il se fasse celer.

LA COMTESSE

Pour moi, depuis deux jours je ne lui puis parler.

CHICANEAU

Ma partie est puissante, et j'ai lieu de tout craindre.

LA COMTESSE

Après ce qu'on m'a fait, il ne faut plus se plaindre.

CHICANEAU

Si pourtant j'ai bon droit.

LA COMTESSE

Ah! monsieur, quel arrêt!

CHICANEAU

Je m'en rapporte à vous. Écoutez, s'il vous plaît.

LA COMTESSE

Il faut que vous sachiez, monsieur, la perfidie...

CHICANEAU

Ce n'est rien dans le fond.

LA COMTESSE

Monsieur, que je vous die...

CHICANEAU

Voici le fait. Depuis quinze ou vingt ans en çà,
Au travers d'un mien pré certain ânon passa,
S'y vautra, non sans faire un notable dommage,
Dont je formai ma plainte au juge du village.
Je fais saisir l'ânon. Un expert est nommé ;
A deux bottes de foin le dégât estimé.
Enfin, au bout d'un an, sentence par laquelle
Nous sommes renvoyés hors de cour. J'en appelle.
Pendant qu'à l'audience on poursuit un arrêt,
Remarquez bien ceci, madame, s'il vous plaît,
Notre ami Drolichon, qui n'est pas une bête,
Obtient pour quelque argent un arrêt sur requête,
Et je gagne ma cause. A cela que fait-on?
Mon chicaneur s'oppose à l'exécution.
Autre incident : tandis qu'au procès on travaille,
Ma partie en mon pré laisse aller sa volaille,
Ordonné qu'il sera fait rapport à la cour
Du foin que peut manger une poule en un jour :
Le tout joint au procès. Enfin, et toute chose
Demeurant en état on appointe la cause
Le cinquième ou sixième avril cinquante-six.
J'écris sur nouveaux frais. Je produis, je fournis
De dits, de contredits, enquêtes, compulsoires,
Rapports d'experts, transports, trois interlocutoires,
Griefs et faits nouveaux, baux et procès-verbaux.
J'obtiens lettres royaux, et je m'inscris en faux.
Quatorze appointements, trente exploits, six instances,
Six-vingts productions, vingt arrêts de défenses,
Arrêt enfin. Je perds ma cause avec dépens,
Estimés environ cinq à six mille francs.
Est-ce là faire droit? Est-ce là comme on juge?
Après quinze ou vingt ans! Il me reste un refuge :
La requête civile est ouverte pour moi ;
Je ne suis pas rendu. Mais vous, comme je voi,
Vous plaidez?

LA COMTESSE

Plût à Dieu!

CHICANEAU

J'y brûlerai mes livres.

LA COMTESSE

Je...

CHICANEAU

Deux bottes de foin cinq à six mille livres !

LA COMTESSE

Monsieur, tous mes procès allaient être finis ;
Il ne m'en restait plus que quatre ou cinq petits :
L'un contre mon mari, l'autre contre mon père,
Et contre mes enfants. Ah ! monsieur ! la misère !
Je ne sais quel biais ils ont imaginé,
Ni tout ce qu'ils ont fait, mais on leur a donné
Un arrêt par lequel, moi vêtue et nourrie,
On me défend, monsieur, de plaider de ma vie.

CHICANEAU

De plaider?

LA COMTESSE

De plaider.

CHICANEAU

Certes, le trait est noir.
J'en suis surpris.

LA COMTESSE

Monsieur, j'en suis au désespoir.

CHICANEAU

Comment, lier les mains aux gens de votre sorte !
Mais cette pension, madame, est-elle forte?

LA COMTESSE

Je n'en vivrais, monsieur, que trop honnêtement.
Mais vivre sans plaider, est-ce contentement?

CHICANEAU

Des chicaneurs viendront nous manger jusqu'à l'âme,
Et nous ne dirons mot ! Mais, s'il vous plaît, madame,
Depuis quand plaidez-vous?

LA COMTESSE

Il ne m'en souvient pas ;
Depuis trente ans, au plus.

CHICANEAU

Ce n'est pas trop.

LA COMTESSE

Hélas !

CHICANEAU

Et quel âge avez-vous? Vous avez bon visage.

LA COMTESSE

Eh! quelque soixante ans.

CHICANEAU

Comment! c'est le bel âge
Pour plaider.

LA COMTESSE

Laissez faire, ils ne sont pas au bout :
J'y vendrai ma chemise : et je veux rien ou tout.

CHICANEAU

Madame, écoutez-moi. Voici ce qu'il faut faire.

LA COMTESSE

Oui, monsieur, je vous crois comme mon propre père.

CHICANEAU

J'irais trouver mon juge...

LA COMTESSE

Oh! oui, monsieur, j'irai.

CHICANEAU

Me jeter à ses pieds...

LA COMTESSE

Oui, je m'y jetterai;
Je l'ai bien résolu.

CHICANEAU

Mais daignez donc m'entendre.

LA COMTESSE

Oui, vous prenez la chose ainsi qu'il la faut prendre.

CHICANEAU

Avez-vous dit, madame?

LA COMTESSE

Oui.

CHICANEAU

J'irais sans façon
Trouver mon juge.

LA COMTESSE

Hélas! que ce monsieur est bon!

CHICANEAU

Si vous parlez toujours, il faut que je me taise.

LA COMTESSE

Ah! que vous m'obligez! je ne me sens pas d'aise

CHICANEAU

J'irais trouver mon juge, et lui dirais...

LA COMTESSE

Oui.

CHICANEAU

Voi !

Et lui dirais : Monsieur...

LA COMTESSE.

Oui, monsieur.

CHICANEAU

Liez-moi...

LA COMTESSE

Monsieur, je ne veux point être liée.

CHICANEAU

A l'autre !

LA COMTESSE

Je ne la serai point.

CHICANEAU

Quelle humeur est la vôtre?

LA COMTESSE

Non.

CHICANEAU

Vous ne savez pas, madame, où je viendrai.

LA COMTESSE

Je plaiderai, monsieur, ou bien je ne pourrai.

CHICANEAU

Mais...

LA COMTESSE

Mais je ne veux point, monsieur, que l'on me lie...

CHICANEAU

Enfin, quand une femme en tête a sa folie...

LA COMTESSE

Fou vous-même.

CHICANEAU

Madame !

LA COMTESSE

Et pourquoi me lier?

CHICANEAU

Madame...

LA COMTESSE

Voyez-vous? il se rend familier.

CHICANEAU

Mais, madame...

LA COMTESSE

Un crasseux, qui n'a que sa chicane,
Veut donner des avis !

CHICANEAU

Madame !

LA COMTESSE

Avec son âne !

CHICANEAU

Vous me poussez.

LA COMTESSE

Bon homme, allez garder vos foins.

CHICANEAU

Vous m'excédez.

LA COMTESSE

Le sot !

CHICANEAU

Que n'ai-je des témoins !

SCÈNE VIII

PETIT-JEAN, LA COMTESSE, CHICANEAU

PETIT-JEAN

Voyez le beau sabbat qu'ils font à notre porte.
Messieurs, allez plus loin tempêter de la sorte.

CHICANEAU

Monsieur, soyez témoin...

LA COMTESSE

Que monsieur est un sot.

CHICANEAU

Monsieur, vous l'entendez, retenez bien ce mot.

PETIT-JEAN, *à la comtesse.*

Ah ! vous ne deviez pas lâcher cette parole.

LA COMTESSE

Vraiment, c'est bien à lui de me traiter de folle !

PETIT-JEAN

(*A Chicaneau.*)
Folle ! Vous avez tort. Pourquoi l'injurier?

CHICANEAU

On la conseille.

PETIT-JEAN

Oh!

LA COMTESSE

Oui, de me faire lier.

PETIT-JEAN

Oh! monsieur!

CHICANEAU

Jusqu'au bout que ne m'écoute-t-elle?

PETIT-JEAN

Oh! madame!

LA COMTESSE

Qui? moi! souffrir qu'on me querelle?

CHICANEAU

Une crieuse!

PETIT-JEAN

Eh! paix!

LA COMTESSE

Un chicaneur!

PETIT-JEAN

Holà!

CHICANEAU

Qui n'ose plus plaider!

LA COMTESSE

Que t'importe cela?
Qu'est-ce qui t'en revient, faussaire abominable.
Brouillon, voleur?

CHICANEAU

Et bon, et bon, de par le diable :
Un sergent! un sergent!

LA COMTESSE

Un huissier! un huissier!

PETIT-JEAN, *seul.*

Ma foi, juge et plaideurs, il faudrait tout lier.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

LÉANDRE, L'INTIMÉ

L'INTIMÉ

Monsieur, encore un coup, je ne puis pas tout faire :
Puisque je fais l'huissier, faites le commissaire.
En robe sur mes pas il ne faut que venir,
Vous aurez tout moyen de vous entretenir.
Changez en cheveux noirs votre perruque blonde.
Ces plaideurs songent-ils que vous soyez au monde?
Eh ! lorsqu'à votre père ils vont faire leur cour,
A peine seulement savez-vous s'il est jour.
Mais n'admirez-vous pas cette bonne comtesse
Qu'avec tant de bonheur la fortune m'adresse ;
Qui, dès qu'elle me voit, donnant dans le panneau,
Me charge d'un exploit pour monsieur Chicaneau,
Et le fait assigner pour certaine parole,
Disant qu'il la voudrait faire passer pour folle,
Je dis folle à lier, et pour d'autres excès
Et blasphèmes, toujours l'ornement des procès?
Mais vous ne dites rien de tout mon équipage?
Ai-je bien d'un sergent le port et le visage?

LÉANDRE

Ah ! fort bien !

L'INTIMÉ

Je ne sais, mais je me sens enfin
L'âme et le dos six fois plus durs que ce matin.
Quoi qu'il en soit, voici l'exploit et votre lettre :
Isabelle l'aura, j'ose vous le promettre.
Mais, pour faire signer le contrat que voici,
Il faut que sur mes pas vous vous rendiez ici.
Vous feindrez d'informer sur toute cette affaire,
Et vous ferez l'amour en présence du père.

LÉANDRE

Mais ne va pas donner l'exploit pour le billet.

L'INTIMÉ

Le père aura l'exploit, la fille le poulet.
Rentrez.

(*L'Intimé va frapper à la porte d'Isabelle.*)

SCÈNE II

ISABELLE, L'INTIMÉ

ISABELLE

Qui frappe?

L'INTIMÉ

(*A part.*)
Ami. C'est la voix d'Isabelle.

ISABELLE

Demandez-vous quelqu'un, monsieur?

L'INTIMÉ

Mademoiselle,
C'est un petit exploit que j'ose vous prier
De m'accorder l'honneur de vous signifier.

ISABELLE

Monsieur, excusez-moi, je n'y puis rien comprendre :
Mon père va venir, qui pourra vous entendre.

L'INTIMÉ

Il n'est donc pas ici, mademoiselle?

ISABELLE

Non.

L'INTIMÉ

L'exploit, mademoiselle, est mis sous votre nom.

ISABELLE

Monsieur, vous me prenez pour une autre, sans doute :
Sans avoir de procès, je sais ce qu'il en coûte ;
Et si l'on n'aimait pas à plaider plus que moi,
Vos pareils pourraient bien chercher un autre emploi.
Adieu.

L'INTIMÉ

Mais permettez...

ISABELLE

Je ne veux rien permettre.

L'INTIMÉ

Ce n'est pas un exploit.

ISABELLE

Chanson !

L'INTIMÉ

C'est une lettre.

ISABELLE

Encor moins.

L'INTIMÉ

Mais lisez.

ISABELLE

Vous ne m'y tenez pas.

L'INTIMÉ

C'est de monsieur...

ISABELLE

Adieu.

L'INTIMÉ

Léandre.

ISABELLE

Parlez bas.

C'est de monsieur...?

L'INTIMÉ

Que diable ! on a bien de la peine
A se faire écouter : je suis tout hors d'haleine.

ISABELLE

Ah ! l'Intimé, pardonne à mes sens étonnés ;
Donne.

L'INTIMÉ

Vous me deviez fermer la porte au nez.

ISABELLE

Et qui t'aurait connu déguisé de la sorte?
Mais donne.

L'INTIMÉ

Aux gens de bien ouvre-t-on votre porte?

ISABELLE

Eh ! donne donc.

L'INTIMÉ

La peste !

ISABELLE

Oh ! ne donnez donc pas.

Avec votre billet retournez sur vos pas.

L'INTIMÉ

Tenez. Une autre fois ne soyez pas si prompte.

SCÈNE III

CHICANEAU, ISABELLE, L'INTIMÉ

CHICANEAU

Oui ! je suis donc un sot, un voleur, à son compte?
Un sergent s'est chargé de la remercier ;
Et je lui vais servir un plat de mon métier.
Je serais bien fâché que ce fût à refaire,
Ni qu'elle m'envoyât assigner la première.
Mais un homme ici parle à ma fille ! Comment?
Elle lit un billet? Ah ! c'est de quelque amant.
Approchons.

ISABELLE

Tout de bon, ton maître est-il sincère?
Le croirai-je?

L'INTIMÉ

Il ne dort non plus que votre père.
(*Apercevant Chicaneau.*)
Il se tourmente ; il vous... fera voir aujourd'hui
Que l'on ne gagne rien à plaider contre lui.

ISABELLE, *apercevant Chicaneau.*

C'est mon père !
(*A l'Intimé.*)
Vraiment, vous leur pouvez apprendre
Que si l'on nous poursuit, nous saurons nous défendre.
(*Déchirant le billet.*)
Tenez, voilà le cas qu'on fait de votre exploit.

CHICANEAU

Comment ! c'est un exploit que ma fille lisoit?
Ah ! tu seras un jour l'honneur de ta famille :
Tu défendras ton bien. Viens, mon sang, viens ma fille.
Va, je t'achèterai le *Praticien françois.*
Mais, diantre ! il ne faut pas déchirer les exploits.

ISABELLE, *à l'Intimé.*

Au moins, dites-leur bien que je ne les crains guère :

Ils me feront plaisir ; je les mets à pis faire.

CHICANEAU

Eh ! ne te fâche point.

ISABELLE, *à l'Intimé.*

Adieu, monsieur.

SCÈNE IV

CHICANEAU, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ, *se mettant en état d'écrire.*

Or çà,
Verbalisons.

CHICANEAU

Monsieur, de grâce, excusez-la :
Elle n'est pas instruite ; et puis, si bon vous semble,
En voici les morceaux que je vais mettre ensemble.

L'INTIMÉ

Non.

CHICANEAU

Je le lirai bien.

L'INTIMÉ

Je ne suis pas méchant :
J'en ai sur moi copie.

CHICANEAU

Ah ! le trait est touchant.
Mais je ne sais pourquoi, plus je vous envisage,
Et moins je me remets, monsieur, votre visage.
Je connais force huissiers.

L'INTIMÉ

Informez-vous de moi.
Je m'acquitte assez bien de mon petit emploi.

CHICANEAU

Soit. Pour qui venez-vous?

L'INTIMÉ

Pour une brave dame,
Monsieur, qui vous honore, et de toute son âme
Voudrait que vous vinssiez, à ma sommation.
Lui faire un petit mot de réparation.

CHICANEAU

De réparation? Je n'ai blessé personne.

L'INTIMÉ

Je le crois : vous avez, monsieur, l'âme trop bonne.

CHICANEAU

Que demandez-vous donc?

L'INTIMÉ

Elle voudrait, monsieur,
Que devant des témoins vous lui fissiez l'honneur
De l'avouer pour sage, et point extravagante.

CHICANEAU

Parbleu, c'est ma comtesse !

L'INTIMÉ

Elle est votre servante.

CHICANEAU

Je suis son serviteur.

L'INTIMÉ

Vous êtes obligeant,
Monsieur.

CHICANEAU

Oui, vous pouvez l'assurer qu'un sergent
Lui doit porter pour moi tout ce qu'elle demande.
Eh quoi donc? les battus, ma foi, paieront l'amend !
Voyons ce qu'elle chante. Hon... *Sixième janvier,*
Pour avoir faussement dit qu'il fallait lier,
Etant à ce porté par esprit de chicane,
Haute et puissante dame Yolande Cudasne,
Comtesse de Pimbesche, Orbesche, et cœtera,
Il soit dit que sur l'heure il se transportera
Au logis de la dame; et là, d'une voix claire,
Devant quatre témoins assistés d'un notaire,
(Zeste !) *ledit Hiérome avouera hautement*
Qu'il la tient pour sensée et de bon jugement...
LE BON. C'est donc le nom de votre seigneurie?

L'INTIMÉ

(*A part.*)
Pour vous servir. Il faut payer d'effronterie.

CHICANEAU

Le Bon ! Jamais exploit ne fut signé le Bon.
Monsieur le Bon...

L'INTIMÉ

Monsieur.

CHICANEAU

Vous êtes un fripon.

L'INTIMÉ

Monsieur, pardonnez-moi, je suis fort honnête homme.

CHICANEAU

Mais fripon le plus franc qui soit de Caen à Rome!

L'INTIMÉ

Monsieur, je ne suis pas pour vous désavouer :
Vous aurez la bonté de me le bien payer.

CHICANEAU

Moi, payer? En soufflets.

L'INTIMÉ

Vous êtes trop honnête :
Vous me le paierez bien.

CHICANEAU

Oh! tu me romps la tête.
Tiens, voilà ton paiement.

L'INTIMÉ

Un soufflet! Écrivons.
Lequel Hiérome, après plusieurs rébellions,
Aurait atteint, frappé, moi sergent, à la joue,
Et fait tomber, d'un coup, mon chapeau dans la boue.

CHICANEAU, *lui donnant un coup de pied.*

Ajoute cela.

L'INTIMÉ

Bon : c'est de l'argent comptant;
J'en avais bien besoin. *Et, de ce non content,*
Aurait avec le pied réitéré. Courage!
Outre plus, le susdit serait venu, de rage,
Pour lacérer ledit présent procès-verbal.
Allons, mon cher monsieur, cela ne va pas mal.
Ne vous relâchez point.

CHICANEAU

Coquin!

L'INTIMÉ

Ne vous déplaise,
Quelques coups de bâton, et je suis à mon aise.

CHICANEAU, *tenant un bâton.*

Oui-dà : je verrai bien s'il est sergent.

L'INTIMÉ, *en posture d'écrire.*

Tôt donc,
Frappez : j'ai quatre enfants à nourrir.

CHICANEAU

Ah ! pardon,
Monsieur, pour un sergent je ne pouvais vous prendre ;
Mais le plus habile homme enfin peut se méprendre.
Je saurai réparer ce soupçon outrageant.
Oui, vous êtes sergent, monsieur, et très sergent.
Touchez là : vos pareils sont gens que je révère ;
Et j'ai toujours été nourri par feu mon père
Dans la crainte de Dieu, monsieur, et des sergents.

L'INTIMÉ

Non, à si bon marché l'on ne bat point les gens.

CHICANEAU

Monsieur, point de procès !

L'INTIMÉ

Serviteur. Contumace.
Bâton levé, soufflet, coup de pied. Ah !

CHICANEAU

De grâce,
Rendez-les-moi plutôt.

L'INTIMÉ

Suffit qu'ils soient reçus,
Je ne les voudrais pas donner pour mille écus.

SCÈNE V

LÉANDRE, en robe de commissaire ; CHICANEAU, L'INTIMÉ

L'INTIMÉ

Voici fort à propos monsieur le commissaire.
Monsieur, votre présence est ici nécessaire.
Tel que vous me voyez, monsieur ici présent
M'a d'un fort grand soufflet fait un petit présent.

LÉANDRE

A vous, monsieur?

L'INTIMÉ

A moi, parlant à ma personne.
Item, un coup de pied ; plus, les noms qu'il me donne.

LÉANDRE

Avez-vous des témoins?

L'INTIMÉ

Monsieur, tâtez plutôt :
Le soufflet sur ma joue est encore tout chaud.

LÉANDRE

Pris en flagrant délit, affaire criminelle.

CHICANEAU

Foin de moi !

L'INTIMÉ

Plus, sa fille, au moins soi-disant telle,
A mis un mien papier en morceaux, protestant
Qu'on lui ferait plaisir, et que d'un œil content
Elle nous défiait.

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

Faites venir la fille.
L'esprit de contumace est dans cette famille.

CHICANEAU, *à part.*

Il faut absolument qu'on m'ait ensorcelé :
Si j'en connais pas un, je veux être étranglé.

LÉANDRE

Comment ! battre un huissier ! Mais voici la rebelle.

SCÈNE VI

LÉANDRE, ISABELLE, CHICANEAU, L'INTIMÉ

L'INTIMÉ, *à Isabelle.*

Vous le reconnaissez.

LÉANDRE

Eh bien, mademoiselle?
C'est donc vous qui tantôt braviez notre officier,
Et qui si hautement osez-nous défier?
Votre nom?

ISABELLE

Isabelle.

LÉANDRE

Écrivez. Et votre âge?

ISABELLE

Dix-huit ans.

CHICANEAU

Elle en a quelque peu davantage;

Mais n'importe.

LÉANDRE

Etes-vous en pouvoir de mari?

ISABELLE

Non, monsieur.

LÉANDRE

Vous riez? Écrivez qu'elle a ri.

CHICANEAU

Monsieur, ne parlons point de maris à des filles;
Voyez-vous, ce sont là des secrets de familles.

LÉANDRE

Mettez qu'il interrompt.

CHICANEAU

Eh! je n'y pensais pas.
Prends bien garde, ma fille, à ce que tu diras.

LÉANDRE

Là, ne vous troublez point. Répondez à votre aise.
On ne veut pas rien faire ici qui vous déplaise.
N'avez-vous pas reçu de l'huissier que voilà
Certain papier tantôt?

ISABELLE

Oui, monsieur.

CHICANEAU

Bon, cela.

LÉANDRE

Avez-vous déchiré ce papier sans le lire?

ISABELLE

Monsieur, je l'ai lu.

CHICANEAU

Bon.

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

Continuez d'écrire.

(*A Isabelle.*)

Et pourquoi l'avez-vous déchiré?

ISABELLE

J'avais peur
Que mon père ne prît l'affaire trop à cœur,
Et qu'il ne s'échauffât le sang à sa lecture.

CHICANEAU

Et tu fuis les procès? C'est méchanceté pure.

LÉANDRE

Vous ne l'avez donc pas déchiré par dépit,

Ou par mépris de ceux qui vous l'avaient écrit?

ISABELLE

Monsieur, je n'ai pour eux ni mépris ni colère.

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

Écrivez.

CHICANEAU

Je vous dis qu'elle tient de son père;
Elle répond fort bien.

LÉANDRE

Vous montrez cependant
Pour tous les gens de robe un mépris évident.

ISABELLE

Une robe toujours m'avait choqué la vue;
Mais cette aversion à présent diminue.

CHICANEAU

La pauvre enfant! Va, va, je te marierai bien,
Dès que je le pourrai, s'il ne m'en coûte rien.

LÉANDRE

A la justice donc vous voulez satisfaire?

ISABELLE

Monsieur, je ferai tout pour ne vous pas déplaire.

L'INTIMÉ

Monsieur, faites signer.

LÉANDRE

Dans les occasions
Soutiendrez-vous au moins vos dépositions?

ISABELLE

Monsieur, assurez-vous qu'Isabelle est constante.

LÉANDRE

Signez. Cela va bien, la justice est contente.
Çà, ne signez-vous pas, monsieur?

CHICANEAU

Oui-dà gaiement,
A tout ce qu'elle a dit, je signe aveuglément.

LÉANDRE, *bas à Isabelle.*

Tout va bien. A mes vœux le succès est conforme :
Il signe un bon contrat écrit en bonne forme,
Et sera condamné tantôt sur son écrit.

CHICANEAU, *à part.*

Que lui dit-il? Il est charmé de son esprit.

LÉANDRE

Adieu. Soyez toujours aussi sage que belle,

Tout ira bien. Huissier, remenez-la chez elle;
Et vous, monsieur, marchez.

CHICANEAU

Où, monsieur?

LÉANDRE

Suivez-moi.

CHICANEAU

Où donc?

LÉANDRE

Vous le saurez. Marchez, de par le roi.

CHICANEAU

Comment!

SCÈNE VII

LÉANDRE, CHICANEAU, PETIT-JEAN

PETIT-JEAN

Holà! quelqu'un n'a-t-il point vu mon maître?
Quel chemin a-t-il pris? la porte, ou la fenêtre?

LÉANDRE

A l'autre!

PETIT-JEAN

Je ne sais qu'est devenu son fils;
Et pour le père, il est où le diable l'a mis.
Il me redemandait sans cesse ses épices;
Et j'ai tout bonnement couru dans les offices
Chercher la boîte au poivre; et lui, pendant cela,
Est disparu.

SCÈNE VIII

DANDIN, à une lucarne du toit; LÉANDRE, CHICANEAU, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN

DANDIN

Paix! paix! que l'on se taise là.

LÉANDRE

Eh! grand Dieu!

PETIT-JEAN

Le voilà, ma foi, dans les gouttières.

DANDIN

uelles gens êtes-vous? Quelles sont vos affaires?
ui sont ces gens en robe? Etes-vous avocats?
à, parlez.

PETIT-JEAN

Vous verrez qu'il va juger les chats.

DANDIN

vez-vous eu le soin de voir mon secrétaire?
llez lui demander si je sais votre affaire.

LÉANDRE

faut bien que je l'aille arracher de ces lieux.
ur votre prisonnier, huissier, ayez les yeux.

PETIT-JEAN

o, ho, monsieur!

LÉANDRE

Tais-toi, sur les yeux de ta tête,
t suis-moi.

SCÈNE IX

LA COMTESSE, DANDIN, CHICANEAU, L'INTIMÉ

DANDIN

Dépêchez, donnez votre requête.

CHICANEAU

onsieur, sans votre aveu, l'on me fait prisonnier.

LA COMTESSE

h, mon Dieu! j'aperçois monsieur dans son grenier.
ue fait-il là?

L'INTIMÉ

Madame, il y donne audience.
e champ vous est ouvert.

CHICANEAU

On me fait violence,
onsieur, on m'injurie, et je venais ici
e plaindre à vous.

LA COMTESSE

Monsieur, je viens me plaindre aussi.

CHICANEAU ET LA COMTESSE

Vous voyez devant vous mon adverse partie.

L'INTIMÉ

Parbleu ! je veux me mettre aussi de la partie.

LA COMTESSE, CHICANEAU ET L'INTIMÉ

Monsieur, je viens ici pour un petit exploit.

CHICANEAU

Eh ! messieurs, tour à tour exposons notre droit.

LA COMTESSE

Son droit? Tout ce qu'il dit sont autant d'impostures.

DANDIN

Qu'est-ce qu'on vous a fait?

LA COMTESSE, CHICANEAU ET L'INTIMÉ

On m'a dit des injures.

L'INTIMÉ, *continuant.*

Outre un soufflet, monsieur, que j'ai reçu plus qu'eux.

CHICANEAU

Monsieur, je suis cousin de l'un de vos neveux.

LA COMTESSE

Monsieur, père Cordon vous dira mon affaire.

L'INTIMÉ

Monsieur, je suis bâtard de votre apothicaire.

DANDIN

Vos qualités?

LA COMTESSE

Je suis comtesse.

L'INTIMÉ

Huissier.

CHICANEAU

Bourgeois.

Messieurs...

DANDIN, *se retirant de la lucarne du toit.*

Parlez toujours : je vous entends tous trois.

CHICANEAU

Monsieur...

L'INTIMÉ

Bon ! le voilà qui fausse compagnie.

LA COMTESSE

Hélas !

CHICANEAU

Eh quoi ! déjà l'audience est finie?
Je n'ai pas eu le temps de lui dire deux mots.

SCÈNE X

ÉANDRE, sans robe ; CHICANEAU, LA COMTESSE, L'INTIMÉ

LÉANDRE

Messieurs, voulez-vous bien nous laisser en repos?

CHICANEAU

Monsieur, peut-on entrer?

LÉANDRE

Non, monsieur, ou je meure.

CHICANEAU

Eh, pourquoi? J'aurai fait en une petite heure,
En deux heures au plus...

LÉANDRE

On n'entre point, monsieur.

LA COMTESSE

C'est bien fait de fermer la porte à ce crieur.
Mais moi...

LÉANDRE

On n'entre point, madame, je vous jure.

LA COMTESSE

Oh, monsieur, j'entrerai.

LÉANDRE

Peut-être.

LA COMTESSE

J'en suis sûre.

LÉANDRE

Par la fenêtre donc?

LA COMTESSE

Par la porte.

LÉANDRE

Il faut voir.

CHICANEAU

Quand je devrais ici demeurer jusqu'au soir.

SCÈNE XI

LÉANDRE, CHICANEAU, LA COMTESSE, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN

PETIT-JEAN, *à Léandre.*

On ne l'entendra pas, quelque chose qu'il fasse,
Parbleu : je l'ai fourré dans notre salle basse,
Tout auprès de la cave.

LÉANDRE

En un mot comme en cent,
On ne voit point mon père.

CHICANEAU

Hé bien donc ! Si, pourtant,
Sur toute cette affaire il faut que je le voie.
(*Dandin paraît par le soupirail.*)
Mais que vois-je? Ah ! c'est lui que le ciel nous renvoie !

LÉANDRE

Quoi ! par le soupirail !

PETIT-JEAN

Il a le diable au corps !

CHICANEAU

Monsieur...

DANDIN

L'impertinent ! Sans lui j'étais dehors.

CHICANEAU

Monsieur...

DANDIN

Retirez-vous, vous êtes une bête.

CHICANEAU

Monsieur, voulez-vous bien...

DANDIN

Vous me rompez la tête.

CHICANEAU

Monsieur, j'ai commandé...

DANDIN

Taisez-vous, vous dit-on.

CHICANEAU

Que l'on portât chez vous...

DANDIN

Qu'on le mène en prison.

CHICANEAU

'ertain quartaut de vin.

DANDIN

Eh ! je n'en ai que faire.

CHICANEAU

'est de très bon muscat.

DANDIN

Redites votre affaire.

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

l faut les entourer ici de tous côtés.

LA COMTESSE

Ionsieur, il va vous dire autant de faussetés.

CHICANEAU

Ionsieur, je vous dis vrai.

DANDIN

Mon Dieu, laissez-la dire !

LA COMTESSE

Ionsieur, écoutez-moi.

DANDIN

Souffrez que je respire.

CHICANEAU

Ionsieur...

DANDIN

Vous m'étranglez.

LA COMTESSE

Tournez les yeux vers moi.

DANDIN

Elle m'étrangle... Ay, ay !

CHICANEAU

Vous m'entraînez, ma foi !

'renez garde, je tombe.

PETIT-JEAN

Ils sont, sur ma parole,

'un et l'autre encavés.

LÉANDRE

Vite, que l'on y vole.

ourez à leur secours. Mais au moins je prétends

ue monsieur Chicaneau, puisqu'il est là dedans.

'en sorte d'aujourd'hui. L'Intimé, prends-y garde.

L'INTIMÉ

Gardez le soupirail.

LÉANDRE

Va vite, je le garde.

SCÈNE XII

LA COMTESSE, LÉANDRE

LA COMTESSE

Misérable ! il s'en va lui prévenir l'esprit.
(*Par le soupirail.*)
Monsieur, ne croyez rien de tout ce qu'il vous dit :
Il n'a point de témoins ; c'est un menteur.

LÉANDRE

Madame,
Que leur contez-vous là? Peut-être ils rendent l'âme.

LA COMTESSE

Il lui fera, monsieur, croire ce qu'il voudra.
Souffrez que j'entre.

LÉANDRE

Oh non ! personne n'entrera.

LA COMTESSE

Je le vois bien, monsieur, le vin muscat opère
Aussi bien sur le fils que sur l'esprit du père.
Patience, je vais protester comme il faut
Contre monsieur le juge et contre le quartaut.

LÉANDRE

Allez donc, et cessez de nous rompre la tête.
Que de fous ! Je ne fus jamais à telle fête.

SCÈNE XIII

DANDIN, LÉANDRE, L'INTIMÉ

L'INTIMÉ

Monsieur, où courez-vous ? C'est vous mettre en danger.
Et vous boitez tout bas.

DANDIN

Je veux aller juger.

LÉANDRE

'omment, mon père ! Allons, permettez qu'on vous panse.
'ite, un chirurgien.

DANDIN

Qu'il vienne à l'audience !

LÉANDRE

Eh ! mon père ! arrêtez...

DANDIN

Oh ! je vois ce que c'est,
'u prétends faire ici de moi ce qui te plait ;
'u ne gardes pour moi respect ni complaisance :
e ne puis prononcer une seule sentence.
.chève, prends ce sac, prends vite.

LÉANDRE

Eh ! doucement,
Ion père. Il faut trouver quelque accommodement.
i pour vous, sans juger, la vie est un supplice,
i vous êtes pressé de rendre la justice,
ne faut point sortir pour cela de chez vous :
.xercez le talent, et jugez parmi nous.

DANDIN

e raillons point ici de la magistrature :
'ois-tu, je ne veux point être un juge en peinture.

LÉANDRE

'ous serez, au contraire, un juge sans appel,
t juge du civil comme du criminel.
'ous pourrez tous les jours tenir deux audiences :
'out vous sera chez vous matière de sentences.
'n valet manque-t-il de rendre un verre net?
ondamnez-le à l'amende, ou, s'il le casse, au fouet.

DANDIN

'est quelque chose. Encor passe quand on raisonne.
t mes vacations, qui les paiera? Personne?

LÉANDRE

eurs gages vous tiendront lieu de nantissement.

DANDIN

parle, ce me semble, assez pertinemment.

LÉANDRE

ontre un de vos voisins...

SCÈNE XIV

DANDIN, LÉANDRE, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN

PETIT-JEAN

Arrête ! arrête ! attrape !

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

Ah ! c'est mon prisonnier, sans doute, qui s'échappe !

L'INTIMÉ

Non, non, ne craignez rien.

PETIT-JEAN

Tout est perdu... Citron...
Votre chien... vient là-bas de manger un chapon.
Rien n'est sûr devant lui : ce qu'il trouve il l'emporte.

LÉANDRE

Bon, voilà pour mon père une cause. Main-forte !
Qu'on se mette après lui. Courez tous.

DANDIN

Point de bruit,
Tout doux. Un amené sans scandale suffit.

LÉANDRE

Çà, mon père, il faut faire un exemple authentique :
Jugez sévèrement ce voleur domestique.

DANDIN

Mais je veux faire au moins la chose avec éclat.
Il faut de part et d'autre avoir un avocat.
Nous n'en avons pas un.

LÉANDRE

Eh bien ! il en faut faire.
Voilà votre portier et votre secrétaire ;
Vous en ferez, je crois, d'excellents avocats,
Ils sont fort ignorants.

L'INTIMÉ

Non pas, monsieur, non pas.
J'endormirai monsieur tout aussi bien qu'un autre.

PETIT-JEAN

Pour moi, je ne sais rien ; n'attendez rien du nôtre.

LÉANDRE

C'est ta première cause, et l'on te la fera.

PETIT-JEAN

Mais je ne sais pas lire.

LÉANDRE

Eh ! l on te soufflera.

DANDIN

Allons nous préparer. Çà, messieurs, point d'intrigue.
Fermons l'œil aux présents, et l'oreille à la brigue.
Vous, maître Petit-Jean, serez le demandeur ;
Vous, maître l'Intimé, soyez le défendeur.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

LÉANDRE, CHICANEAU, LE SOUFFLEUR

CHICANEAU

Oui, monsieur, c'est ainsi qu'ils ont conduit l'affaire.
L'huissier m'est inconnu, comme le commissaire.
Je ne mens pas d'un mot.

LÉANDRE

Oui, je crois tout cela ;
Mais, si vous m'en croyez, vous les laisserez là.
En vain vous prétendez les pousser l'un et l'autre,
Vous troublerez bien moins leur repos que le vôtre.
Les trois quarts de vos biens sont déjà dépensés
A faire enfler des sacs l'un sur l'autre entassés ;
Et dans une poursuite à vous-même contraire (1)...

(1) Racine a fait ici un retranchement considérable. On lit dans l'édition princeps :

Et dans une poursuite à vous-même funeste,
Vous en voulez encore absorber tout le reste.
Ne vaudrait-il pas mieux, sans soucis, sans chagrins,
Et de vos revenus régalant nos voisins,

CHICANEAU

Vraiment vous me donnez un conseil salutaire ;
Et devant qu'il soit peu, je veux en profiter :
Mais je vous prie au moins de bien solliciter.
Puisque monsieur Dandin va donner audience,
Je vais faire venir ma fille en diligence.
On peut l'interroger, elle est de bonne foi,
Et même elle saura mieux répondre que moi.

LÉANDRE

Allez et revenez, l'on vous fera justice.

LE SOUFFLEUR

Quel homme !

SCÈNE II

LÉANDRE, LE SOUFFLEUR

LÉANDRE

Je me sers d'un étrange artifice :
Mais mon père est un homme à se désespérer ;
Et d'une cause en l'air il le faut bien leurrer.
D'ailleurs j'ai mon dessein, et je veux qu'il condamne
Ce fou qui réduit tout au pied de la chicane.
Mais voici tous nos gens qui marchent sur nos pas.

Vivre en père jaloux du bien de sa famille,
Pour en laisser un jour le fonds à votre fille,
Que de nourrir un tas d'officiers affamés
Qui moissonnent les champs que vous avez semés ;
Dont la main toujours pleine et toujours indigente,
S'engraisse impunément de vos chapons de rente?
Le beau plaisir d'aller, tout mourant de sommeil,
A la porte d'un juge attendre son réveil,
Et d'essuyer le vent qui vous souffle aux oreilles,
Tandis que monsieur dort et cuve vos bouteilles ;
Ou bien, si vous entrez, de passer tout un jour
A compter, en grondant, les carreaux de sa cour !
Eh, monsieur ! croyez-moi, quittez cette misère.

CHICANEAU

Vraiment, vous me donnez, etc.

SCÈNE III

DANDIN, LÉANDRE, L'INTIMÉ et PETIT-JEAN, en robe; LE SOUFFLEUR

DANDIN

Çà, qu'êtes-vous ici?

LÉANDRE

Ce sont les avocats.

DANDIN, *au souffleur.*

Vous?

LE SOUFFLEUR

Je viens secourir leur mémoire troublée.

DANDIN

Je vous entends. Et vous?

LÉANDRE

Moi? Je suis l'assemblée.

DANDIN

Commencez donc.

LE SOUFFLEUR

Messieurs.

PETIT-JEAN

Oh! prenez-le plus bas :
Si vous soufflez si haut, l'on ne m'entendra pas.
Messieurs...

DANDIN

Couvrez-vous.

PETIT-JEAN

Oh! mes...

DANDIN

Couvrez-vous, vous dis-je.

PETIT-JEAN

Oh! monsieur! je sais bien à quoi l'honneur m'oblige.

DANDIN

Ne te couvre donc pas.

PETIT-JEAN, *se couvrant.*

(*Au souffleur.*)
Messieurs... Vous, doucement;
Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement.

Messieurs, quand je regarde avec exactitude
L'inconstance du monde et sa vicissitude ;
Lorsque je vois, parmi tant d'hommes différents,
Pas une étoile fixe, et tant d'astres errants ;
Quand je vois les Césars, quand je vois leur fortune ;
Quand je vois le soleil, et quand je vois la lune ;
(Babylon'ens)
Quand je vois les États des Babyboniens
(Persans) (Macédoniens)
Transférés des Serpents aux Nacédoniens ;
(Romains) (despotique)
Quand je vois les Lorrains, de l'état dépotique,
(démocratique)
Passer au démocrite, et puis au monarchique ;
Quand je vois le Japon...

L'INTIMÉ

Quand aura-t-il tout vu?

PETIT-JEAN

Oh ! pourquoi celui-là m'a-t-il interrompu?
Je ne dirai plus rien.

DANDIN

Avocat incommode,
Que ne lui laissez-vous finir sa période?
Je suais sang et eau, pour voir si du Japon
Il viendrait à bon port au fait de son chapon,
Et vous l'interrompez par un discours frivole.
Parlez donc, avocat.

PETIT-JEAN.

J'ai perdu la parole.

LÉANDRE

Achève, Petit-Jean : c'est fort bien débuté.
Mais que font là tes bras pendants à ton côté?
Te voilà sur tes pieds droit comme une statue.
Dégourdis-toi. Courage ! allons, qu'on s'évertue !

PETIT-JEAN, *remuant les bras.*

Quand... je vois... Quand... je vois...

LÉANDRE

Dis donc ce que tu vois.

PETIT-JEAN

Oh dame ! on ne court pas deux lièvres à la fois.

LE SOUFFLEUR

On lit...

PETIT-JEAN

On lit...

LE SOUFFLEUR

Dans la

PETIT-JEAN

Dans la...

LE SOUFFLEUR

Métamorphose...

PETIT-JEAN

Comment?

LE SOUFFLEUR

Que la métem...

PETIT-JEAN

Que la métem...

LE SOUFFLEUR

Psycose...

PETIT-JEAN

Psycose...

LE SOUFFLEUR

Eh! le cheval!

PETIT-JEAN

Et le cheval...

LE SOUFFLEUR

Encor!

PETIT-JEAN

Encor...

LE SOUFFLEUR

Le chien!

PETIT-JEAN

Le chien...

LE SOUFFLEUR

Le butor!

PETIT-JEAN

Le butor...

LE SOUFFLEUR

Peste de l'avocat!

PETIT-JEAN

Ah! peste de toi-même!
Voyez cet autre avec sa face de carême!
Va-t'en au diable!

DANDIN

Et vous, venez au fait. Un mot

Du fait (1).

PETIT-JEAN

Eh ! faut-il tant tourner autour du pot?
Ils me font dire aussi des mots longs d'une toise,
De grands mots qui tiendraient d'ici jusqu'à Pontoise.
Pour moi, je ne sais point tant faire de façon
Pour dire qu'un mâtin vient de prendre un chapon.
Tant y a qu'il n'est rien que votre chien ne prenne ;
Qu'il a mangé là-bas un bon chapon du Maine ;
Que la première fois que je l'y trouverai,
Son procès est tout fait, et je l'assommerai.

LÉANDRE

Belle conclusion, et digne de l'exorde !

PETIT-JEAN

On l'entend bien toujours. Qui voudra mordre y morde.

DANDIN

Appelez les témoins.

LÉANDRE

C'est bien dit, s'il le peut :
Les témoins sont fort chers, et n'en a pas qui veut.

PETIT-JEAN

Nous en avons pourtant, et qui sont sans reproche.

DANDIN

Faites-les donc venir.

PETIT-JEAN

Je les ai dans ma poche.
Tenez : voilà la tête et les pieds du chapon ;
Voyez-les, et jugez.

L'INTIMÉ

Je les récuse.

DANDIN

Bon !

(1) Allusion à une anecdote du temps de Racine. Un avocat, plaidant pour un homme sur le compte duquel on voulait mettre un enfant, se perdait dans des détails absolument étrangers à sa cause, ne sachant trop que dire sur une pareille question. Le juge lui criait sans cesse : Au fait ! au fait ! Enfin l'avocat, poussé à bout, interrompit brusquement ses digressions, et dit avec une grande volubilité : *Le fait est un enfant de fait; celui qu'on dit l'avoir fait nie le fait. Voilà le fait.*

Pourquoi les récuser?

L'INTIMÉ

Monsieur, ils sont du Maine.

DANDIN

Il est vrai que du Mans il en vient par douzaine.

L'INTIMÉ

Messieurs...

DANDIN

Serez-vous long, avocat? dites-moi (1).

L'INTIMÉ

Je ne réponds de rien.

DANDIN

Il est de bonne foi.

L'INTIMÉ, *d'un ton finissant en jausset.*

Messieurs, tout ce qui peut étonner un coupable (2),
Tout ce que les mortels ont de plus redoutable,
Semble s'être assemblé contre nous par hasar,
Je veux dire la brigue et l'éloquence. Car,
D'un côté, le crédit du défunt m'épouvante,
Et de l'autre côté, l'éloquence éclatante
De maître Petit-Jean m'éblouit.

DANDIN

Avocat,

(1) On assure que le premier président du parlement de Paris fit un jour la même question à un avocat nommé Montauban. L'avocat répondit affirmativement, et le président le loua de sa bonne foi.

(2) Cet exorde est celui de l'oraison de Cicéron *pro Quintio :* Patru, en plaidant pour un pâtissier contre un boulanger, s'était servi du même exorde. Cette éloquence avait été autrefois fort à la mode. Bellièvre demandant à la reine Élisabeth la grâce de Marie Stuart, dans un long discours que rapporte M. de Thou (I, 86), non content de raconter plusieurs traits de l'histoire ancienne, cite des passages d'Homère, de Platon et de Callimaque. Du temps de notre poète, nos avocats avaient encore coutume de remonter au déluge, de raconter des faits inutiles à leur cause, de remplir leurs discours de longs passages des anciens, et, pour faire voir leur érudition, de rapporter beaucoup de citations : c'est pour cela qu'on voit ici des passages d'Ovide et de Lucain, et qu'on entend citer non seulement le Digeste, mais Aristote, Pausanias, etc. Ce qu'il y a de singulier, c'est que personne ne vit le ridicule de cette manière de plaider. La finesse des plaisanteries de Racine ne fut pas sentie. Le parterre ne rit point de ce qu'il appelait des termes de chicane, et la pièce tomba aux premières représentations. (L. R.)

De votre ton, vous-même, adoucissez l'éclat.

L'INTIMÉ

(*D'un ton ordinaire.*) (*Du beau ton.*)

Qui-dà, j'en ai plusieurs... Mais quelque défiance
Que nous doive donner la susdite éloquence,
Et le susdit crédit ; ce néanmoins, messieurs,
L'ancre de vos bontés nous rassure. D'ailleurs
Devant le grand Dandin l'innocence est hardie ;
Oui, devant ce Caton de basse Normandie,
Ce soleil d'équité qui n'est jamais terni :
Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni (1).

DANDIN

Vraiment, il plaide bien.

L'INTIMÉ

Sans craindre aucune chose,
Je prends donc la parole, et je viens à ma cause.
Aristote, *primô, peri Politicon,*
Dit fort bien...

DANDIN

Avocat, il s'agit d'un chapon,
Et non point d'Aristote et de sa Politique.

L'INTIMÉ

Oui ; mais l'autorité du Péripatétique
Prouverait que le bien et le mal...

DANDIN

Je prétens
Qu'Aristote n'a point d'autorité céans.
Au fait!

L'INTIMÉ

Pausanias, en ses Corinthiaques...

DANDIN

Au fait.

L'INTIMÉ

Rebuffe...

DANDIN

Au fait, vous dis-je.

L'INTIMÉ

Le grand Jacques...

(1) Les dieux se rangèrent du côté des vainqueurs, mais Caton resta fidèle aux vaincus. (LUCAIN.)

DANDIN

Au fait, au fait, au fait !

L'INTIMÉ

Harmeno Pul, *in Prompt...*

DANDIN

Oh ! je te vais juger.

L'INTIMÉ

Oh ! vous êtes si prompt !

(*Vite.*)

Voici le fait. Un chien vient dans une cuisine :
Il y trouve un chapon, lequel a bonne mine.
Or, celui pour lequel je parle est affamé,
Celui contre lequel je parle *autem* plumé ;
Et celui pour lequel je suis prend en cachette
Celui contre lequel je parle. L'on décrète :
On le prend. Avocat pour et contre appelé ;
Jour pris. Je dois parler, je parle, j'ai parlé.

DANDIN

Ta, ta, ta, ta. Voilà bien instruire une affaire !
Il dit fort posément ce dont on n'a que faire,
Et court le grand galop quand il est à son fait.

L'INTIMÉ

Mais le premier, monsieur, c'est le beau.

DANDIN

C'est le laid.
A-t-on jamais plaidé d'une telle méthode?
Mais qu'en dit l'assemblée?

LÉANDRE

Il est fort à la mode.

L'INTIMÉ, *d'un ton véhément.*

Qu'arrive-t-il, messieurs? On vient. Comment vient-on?
On poursuit ma partie. On force une maison.
Quelle maison? maison de notre propre juge !
On brise le cellier qui nous sert de refuge !
De vol, de brigandage, on nous déclare auteurs !
On nous traîne, on nous livre à nos accusateurs,
A maître Petit-Jean, messieurs. Je vous atteste :
Qui ne sait que la loi *Si quis canis*, Digeste,
De vi, paragrapho, messieurs, *Caponibus*,
Est manifestement contraire à cet abus?
Et quand il serait vrai que Citron, ma partie,
Aurait mangé, messieurs, le tout, ou bien partie

Dudit chapon : qu'on mette en compensation
Ce que nous avons fait avant cette action.
Quand ma partie a-t-elle été réprimandée?
Par qui votre maison a-t-elle été gardée?
Quand avons-nous manqué d'aboyer au larron?
Témoin trois procureurs, dont icelui Citron
A déchiré la robe. On enverra les pièces.
Pour nous justifier, voulez-vous d'autres pièces?

PETIT-JEAN

Maître Adam...

L'INTIMÉ

Laissez-nous.

PETIT-JEAN

L'Intimé...

L'INTIMÉ

Laissez-nous.

PETIT-JEAN

S'enroue.

L'INTIMÉ

Eh, laissez-nous ! Euh, euh !

DANDIN

Reposez-vous,
Et concluez.

L'INTIMÉ, *d'un ton pesant.*

Puis donc, qu'on nous, permet, de prendre,
Haleine, et que l'on nous défend, de nous, étendre,
Je vais, sans rien omettre, et sans prévariquer,
Compendieusement énoncer, expliquer,
Exposer à vos yeux, l'idée universelle
De ma cause, et des faits, renfermés, en icelle (1).

DANDIN

Il aurait plus tôt fait de dire tout vingt fois,
Que de l'abréger une. Homme, ou qui que tu sois,
Diable, conclus ; ou bien que le ciel te confonde !

L'INTIMÉ

Je finis.

DANDIN

Ah !

(1) La ponctuation de ces six vers n'est pas indifférente aux intentions de l'auteur. — Nous la donnons telle qu'elle est dans les éditions revues par Racine.

L'INTIMÉ

Avant la naissance du monde...

DANDIN, *bâillant.*

Avocat, ah ! passons au déluge.

L'INTIMÉ

Avant donc
La naissance du monde, et sa création,
Le monde, l'univers, tout, la nature entière
Était ensevelie au fond de la matière.
Les éléments, le feu, l'air, et la terre, et l'eau,
Enfoncés, entassés, ne faisaient qu'un monceau,
Une confusion, une masse sans forme,
Un désordre, un chaos, une cohue énorme :
UNUS ERAT TOTO NATURÆ VULTUS IN ORBE,
QUEM GRÆCI DIXERE CHAOS, RUDIS INDIGESTAQUE MOLES (1).

(*Dandin endormi se laisse tomber.*)

LÉANDRE

Quelle chute ! mon père !

PETIT-JEAN

Ay, monsieur ! Comme il dort !

LÉANDRE

Mon père, éveillez-vous.

PETIT-JEAN

Monsieur, êtes-vous mort?

LÉANDRE

Mon père !

DANDIN

Eh, eh bien? Quoi? qu'est-ce? Ah ! ah ! quel homme !
Certes, je n'ai jamais dormi d'un si bon somme.

LÉANDRE

Mon père, il faut juger.

DANDIN

Aux galères.

LÉANDRE

Un chien
Aux galères !

(1) L'univers n'offrait qu'un aspect informe, masse grossière et confuse, à laquelle les Grecs donnèrent le nom de chaos. (*Métamorphoses d'Ovide*, liv. I, v. 6 et 7.) — Le mot *Græci* n'est pas dans *Ovide*, et ce vers a un pied de trop. Racine l'a sans doute ajouté pour compléter le sens.

DANDIN

Ma foi ! Je n'y conçois plus rien ;
De monde, de chaos, j'ai la tête troublée.
Eh ! concluez.

L'INTIMÉ, *lui présentant de petits chiens.*

Venez, famille désolée ;
Venez, pauvres enfants qu'on veut rendre orphelins ;
Venez faire parler vos esprits enfantins.
Oui, messieurs, vous voyez ici notre misère :
Nous sommes orphelins ; rendez-nous notre père,
Notre père, par qui nous fûmes engendrés,
Notre père, qui nous...

DANDIN

Tirez, tirez, tirez.

L'INTIMÉ

Notre père, messieurs...

DANDIN

Tirez donc. Quels vacarmes !
Ils ont pissé partout.

L'INTIMÉ

Monsieur, voyez nos larmes.

DANDIN

Ouf ! Je me sens déjà pris de compassion.
Ce que c'est qu'à propos toucher la passion !
Je suis bien empêché. La vérité me presse ;
Le crime est avéré ; lui-même il le confesse.
Mais s'il est condamné, l'embarras est égal :
Voilà bien des enfants réduits à l'hôpital.
Mais je suis occupé, je ne veux voir personne.

SCÈNE IV

DANDIN, LÉANDRE, CHICANEAU, ISABELLE, PETIT-JEAN, L'INTIMÉ

CHICANEAU

Monsieur...

DANDIN, *à Petit-Jean et à l'Intimé.*

Oui, pour vous seuls l'audience se donne.

(*A Chicaneau.*)
Adieu. Mais, s'il vous plaît, quel est cet enfant-là?

CHICANEAU

C'est ma fille, monsieur.

DANDIN

Eh! tôt, rappelez-la.

ISABELLE

Vous êtes occupé.

DANDIN

Moi! je n'ai point d'affaire.
(*A Chicaneau.*)
Que ne me disiez-vous que vous étiez son père?

CHICANEAU

Monsieur...

DANDIN

Elle sait mieux votre affaire que vous.
(*A Isabelle.*)
Dites... Qu'elle est jolie, et qu'elle a les yeux doux!
Ce n'est pas tout, ma fille, il faut de la sagesse.
Je suis tout réjoui de voir cette jeunesse.
Savez-vous que j'étais un compère autrefois?
On a parlé de nous.

ISABELLE

Ah! monsieur, je vous crois.

DANDIN

Dis-nous : à qui veux-tu faire perdre la cause?

ISABELLE

A personne.

DANDIN

Pour toi je ferai toute chose.
Parle donc.

ISABELLE

Je vous ai trop d'obligation.

DANDIN

N'avez-vous jamais vu donner la question?

ISABELLE

Non; et ne le verrai, que je crois, de ma vie.

DANDIN

Venez, je vous en veux faire passer l'envie.

ISABELLE

Eh! monsieur, peut-on voir souffrir des malheureux?

DANDIN

Bon ! Cela fait toujours passer une heure ou deux.

CHICANEAU

Monsieur, je viens ici pour vous dire...

LÉANDRE

Mon père,
Je vous vais en deux mots dire toute l'affaire :
C'est pour un mariage. Et vous saurez d'abord
Qu'il ne tient plus qu'à vous et que tout est d'accord.
La fille le veut bien ; son amant le respire ;
Ce que la fille veut, le père le désire.
C'est à vous de juger.

DANDIN, *se rasseyant.*

Mariez au plus tôt :
Dès demain, si l'on veut ; aujourd'hui, s'il le faut.

LÉANDRE

Mademoiselle, allons, voilà votre beau-père ;
Saluez-le.

CHICANEAU

Comment?

DANDIN

Quel est donc ce mystère?

LÉANDRE

Ce que vous avez dit se fait de point en point.

DANDIN

Puisque je l'ai jugé, je n'en reviendrai point.

CHICANEAU

Mais on ne donne pas une fille sans elle.

LÉANDRE

Sans doute, et j'en croirai la charmante Isabelle

CHICANEAU

Es-tu muette? Allons, c'est à toi de parler.
Parle.

ISABELLE

Je n'ose pas, mon père, en appeler.

CHICANEAU

Mais j'en appelle, moi.

LÉANDRE, *lui montrant un papier.*

Voyez cette écriture.
Vous n'appellerez pas de votre signature?

CHICANEAU

Plaît-il?

DANDIN

C'est un contrat en fort bonne façon.

CHICANEAU

Je vois qu'on m'a surpris, mais j'en aurai raison :
De plus de vingt procès ceci sera la source.
On a la fille, soit : on n'aura pas la bourse.

LÉANDRE

Eh, monsieur ! qui vous dit qu'on vous demande rien?
Laissez-nous votre fille, et gardez votre bien.

CHICANEAU

Ah !

LÉANDRE

Mon père, êtes-vous content de l'audience?

DANDIN

Oui-dà. Que les procès viennent en abondance,
Et je passe avec vous le reste de mes jours.
Mais que les avocats soient désormais plus courts.
Et notre criminel...

LÉANDRE

Ne parlons que de joie :
Grâce ! grâce ! mon père.

DANDIN

Hé bien, qu'on le renvoie ;
C'est en votre faveur, ma bru, ce que j'en fais.
Allons nous délasser à voir d'autres procès.

CHAPITRE X

BRITANNICUS

I. La pièce des connaisseurs. — II. Un tableau d'histoire. — III. Les personnages de Britannicus. *— IV. Le duc de Chevreuse collabora-t-il avec Racine?*

I

On croit que c'est à la suite de la représentation des *Plaideurs* à Saint-Germain que Racine reçut cette gratification de douze cents livres qui lui fut allouée par Colbert, le dernier jour de décembre 1668, « en considération de son application aux Belles-Lettres et des pièces de théâtre qu'il donne au public ».

Profondément sensible à cette nouvelle marque de la faveur royale, le poète voulut la mériter par de nouveaux titres et répondre en même temps aux détracteurs d'*Alexandre* et d'*Andromaque*, qui ne perdaient pas une occasion de le renvoyer à l'école du vieux Corneille pour apprendre comment on fait parler les anciens sur la politique. Boileau a touché quelques mots de cette préoccupation secrète dans ses vers à Racine :

> Au *Cid* persécuté *Cinna* doit sa naissance
> Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
> Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

Il s'en fallut bien cependant que le poète eût partie gagnée du premier coup. Racine le reconnaît lui-même dans sa première *Préface :* « De tous les ouvrages que j'ai donnés au public, il n'y en a point, dit-il, qui m'ait attiré plus d'applaudissements ni plus de censeurs que celui-ci. Quelque soin que j'aie pris pour travailler cette tragédie, il semble qu'autant que je me suis efforcé de la rendre bonne, autant de certaines gens se sont efforcés de la décrier. Il n'y a point de cabale qu'ils n'aient faite, point de critique dont ils ne se soient avisés. » Et, dans sa seconde *Préface*, il répète :

Voici celle de mes tragédies que je puis dire que j'ai le plus travaillée. Cependant j'avoue que le succès ne répondit pas d'abord à mes espérances. A peine elle parut sur le théâtre, qu'il s'éleva quantité de critiques qui semblaient la devoir détruire. Je crus moi-même que sa destinée serait à l'avenir moins heureuse que celle de mes autres tragédies. Mais enfin il est arrivé de cette pièce ce qui arrivera toujours des ouvrages qui auront quelque bonté. Les critiques se sont évanouies ; la pièce est demeurée. C'est maintenant celle des miennes que la cour et le public revoient le plus volontiers ; et si j'ai fait quelque chose de solide et qui mérite quelque louange, la plupart des connaisseurs demeurent d'accord que c'est ce même *Britannicus.*

Il n'y a peut-être pas de tragédie de Racine en effet dont la versification soit plus soignée, le style plus soutenu ; il n'y en a certainement pas dont le ton soit aussi mâle. *Britannicus* est une exception dans l'œuvre profane de Racine : d'*Andromaque* à *Phèdre*, c'est la seule pièce virile de ce théâtre féminin, avec certaines parties de *Mithridate.* Voltaire, reprenant le mot de Racine, l'appelait « la pièce des connaisseurs ». Et Boileau ne pensait pas autrement : « *Britannicus*, disait-il à Brossette, est la pièce de Racine dont les vers sont les plus finis. » Il ne disait pas « les plus beaux ». Les plus beaux vers de Racine sont sans doute dans *Phèdre;* mais il s'en faut que la versification de *Phèdre* ait l'égalité, la perfection continue de celle de *Britannicus.*

Rien n'y fit. Les applaudissements de Boileau n'arrivèrent point à couvrir, le soir de la première représentation, les murmures des cabaleurs et les remarques désobligeantes du bonhomme Corneille, marquant de « oh ! » et de « ah ! » les endroits qui lui déplaisaient et faisant vraiment, dans la loge qu'il occupait seul et qui attirait tous les regards, l'effet de ce « vieux poète malintentionné » du prologue de *l'Andrienne*, *malevoli veteris poetæ*, auquel son jeune rival allait le comparer dans sa *Préface*. Pour atteindre plus sûrement leur ennemi, les cabaleurs avaient adopté une nouvelle tactique : au lieu de se grouper, comme d'habitude, à leur banc réservé, — « le banc formidable », comme l'appelle Boursault, — ils s'étaient disséminés dans la salle, et les protestations qu'ils faisaient entendre, partant de tous côtés, n'avaient point l'air ainsi concertées et pouvaient faire croire que la pièce rencontrait une hostilité générale.

Par surcroît de malchance, on donnait ce même jour-là, sur la place de Grève, un spectacle qui ajoutait à l'intérêt tragique l'avantage de la gratuité : un certain marquis de Courboyer, gentilhomme huguenot, condamné à mort « pour une dénonciation calomnieuse de lèse-majesté contre le sieur d'Aunoy », détournait à son profit « tout ce que la rue Saint-Denis a de marchands qui se rendent régulièrement à l'Hôtel de Bourgogne pour avoir la première vue de tous les ouvrages qu'on y représente » (Boursault) C'est courir un grand risque de livrer bataille devant une salle à moitié garnie. Enfin pour expliquer, sinon l'échec, — car la pièce se maintint pendant plusieurs représentations et, de Boursault à Saint-Évremond en passant par le gazetier Robinet, presque tout le monde en trouva les vers « beaux » et « magnifiques », — du moins le succès assez faible qu'elle rencontra, on peut alléguer des raisons tirées du sujet lui-même : ce sujet semblait bien lugubre ; Racine, le poète de la passion, n'y accordait presque aucune place à l'amour ; celui de Junie et de Britannicus n'était qu'un épisode et, si délicatement qu'il fût traité, il n'y avait point de quoi reposer des horreurs du reste.

La pièce se releva sans doute, comme la plupart des autres pièces de Racine, et c'est même une de celles qu'on voit représenter le plus souvent, tant à la ville qu'à la cour, de 1639 à 1763. Mais il fallut encore que Louis XIV s'en mêlât et cassât le verdict de ses sujets.

Intervention d'autant plus méritoire qu'elle était, cette fois, tout à fait désintéressée. Dans *la Thébaïde*, *l'Alexandre*, et même dans *Andromaque*, Racine, apologiste du droit divin, ne perdait pas une occasion d'exalter la majesté royale et d'en présenter l'image la plus flatteuse. Il n'ignorait pas, ce faisant, qu'il se rendait agréable au roi. Mais ici rien ne sent la flagornerie, l'allusion courtisanesque. Bien mieux : les seuls vers que Louis XIV pût s'appliquer indirectement avaient le ton d'une critique. Et ceci est encore à l'honneur du monarque qu'il écouta la critique et fit un sage retour sur lui-même. On avait longtemps suspecté le fait et mis en doute les témoignages concordants de Louis Racine dans les *Mémoires* sur la vie de son père et de Boileau dans une lettre de 1705 à Monchesnay.

« Lorsque Narcisse rapporte à Néron les discours qu'on tient contre lui, dit Louis Racine, il lui fait entendre qu'on raille son ardeur à briller par les talents qui ne doivent point être les talents d'un empereur :

> Il excelle à conduire un char dans la carrière,
> A disputer des prix indignes de ses mains,
> A se donner lui-même en spectacle aux Romains,
> A venir prodiguer sa voix sur un théâtre...

« Ces vers frappèrent le jeune monarque, qui avait quelquefois dansé dans les ballets ; et quoiqu'il dansât avec beaucoup de noblesse, il ne voulut plus paraître dans aucun ballet, reconnaissant qu'un roi ne doit point se donner en spectacle. »

Comme en 1630, deux mois après la représentation de *Britannicus*, le ballet des *Amants magnifiques*, où Louis XIV tenait le rôle de Neptune et d'Apollon, fut donné encore à la cour, il semblait qu'il y eût là une erreur. Mais M. Del-

tour a découvert chez Robinet un passage qui concilie tout : il y est dit qu'à ce ballet le roi « fit danser et ne dansa point ». La leçon du poète avait donc porté, et c'est que Louis XIV y avait vu la leçon même de l'histoire.

II

Il avait raison, et c'est bien ce qu'est au premier chef *Britannicus :* un tableau d'histoire.

Racine avait surtout étudié la Rome impériale dans Tacite, qu'il appelle « le plus grand peintre de l'antiquité ». Et il ajoute, dans sa seconde *Préface :* « J'étais alors si rempli de la lecture de cet excellent historien qu'il n'y a presque pas un trait éclatant dans ma tragédie dont il ne m'ait donné l'idée. » A Tacite il faut pourtant ajouter Sénèque et Pline, qui lui fournirent quelques traits absents des *Annales* et dont il avait besoin pour achever sa peinture de la cour romaine.

Cette peinture, il allait s'y appliquer avec un souci, un scrupule de la vérité historique dont il n'avait pas encore donné d'exemple, et qu'il ne s'imposera plus qu'une fois dans *Athalie.* Saint-Évremont n'aurait pu reprendre ici, sans injustice, ses critiques habituelles sur le dédain de Racine pour « le costume ». Il y a dans *Britannicus* une couleur d'antiquité, distribuée sans doute avec sobriété et mesure, mais qui fait qu'à la différence des autres tragédies du poète, qui, sauf *Athalie,* pourraient se passer n'importe où et même à la cour de Louis XIV, cette pièce ne peut se passer vraiment qu'à Rome et au temps de Néron. En d'autres termes, on voit très bien Alexandre, Pyrrhus, Titus, Bérénice, Atalide, etc., avec les feutres à plumes, les rhingraves, les jupes de taffetas cramoisi et les coiffures à la babiche où Taine se les représentait : il est difficile d'imaginer sous cet accoutrement Agrippine, Néron et Burrhus.

Racine sans doute n'était pas fâché de montrer que lui aussi, à l'occasion, savait « faire des Romains ». Il parlait à des gens avertis et qui, assez méchants « grecs » pour la plupart, vivaient, en raison de leur forte éducation latine, dans la familiarité des choses romaines ; les mœurs de Rome leur étaient présentes autant que ses institutions politiques, et l'on peut même dire qu'ils en avaient une idée beaucoup plus exacte que des mœurs et des institutions de l'ancienne France. Rome, en un mot, était pour eux une seconde patrie. Et c'est pourquoi Racine, qui n'avait point voulu mettre d'éléphants dans son *Alexandre*, et dont le bon goût répugnait à y parler de phalanges et d'hoplites, n'éprouva plus les mêmes scrupules à se servir dans *Britannicus* des termes propres à la vie romaine. En veut-on des exemples? C'est Albine disant :

Néron devant sa mère a permis le premier
Qu'on portât les faisceaux couronnés de lauriers.

C'est Agrippine peignant en trois vers ces séances extraordinaires du Sénat, dont elle surveillait et dirigeait les débats dans l'ombre :

Le temps n'est plus...
Que mon ordre au palais assemblait le Sénat
Et que derrière un voile, invisible et présente,
J'étais de ce grand corps l'âme toute-puissante.

C'est elle encore disant à Burrhus :

Vous dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition
Dans les honneurs obscurs de quelque légion.

C'est Burrhus lui-même disant :

Ainsi que par César on jure par sa mère...
Le peuple au champ de Mars nomme ses magistrats...
Les déserts, autrefois peuplés de sénateurs,
Ne sont plus habités que par leurs délateurs...

Et que d'autres passages de la pièce il faudrait citer, depuis l'admirable latinisme :

Mon génie étonné tremble devant le sien,

jusqu'aux vers où nous sont présentés les autels de Rome fumant de sacrifices ; Junie embrassant la statue d'Auguste avant de se réfugier chez les vestales ; Narcisse évoquant Locuste et ses poisons ; Burrhus faisant prêter « le serment » aux soldats ; sans oublier la scène finale de l'empoisonnement, traitée avec une si puissante concision et tant de vérité dans les détails : les convives sur leur « lit », César emplissant la « coupe » de *Britannicus* et procédant, avant de l'offrir à son rival, aux libations consacrées...

Tous ces traits, c'est de la vie romaine, non transposée, non adaptée à la manière française, mais fidèlement, exactement rendue, et répartie cependant avec tant d'art qu'on n'y fait point attention. C'est de ces trais-là qu'il faudrait dire et non des prétendues « fautes de français » de Racine qu'ils « se dérobent habilement dans le tissu harmonieux du style ». Et il est bien vrai, comme le disait encore Victor Hugo, que « le style de Racine ne ressemble pas à ces visages florissants de vie où l'on voit des rougeurs et des boutons qui ne sont que l'exubérance de la santé ; ici, la peau est fine, le sang est pur », mais il ne faut pas ajouter « en apparence » seulement et « secrètement vicié ». Ce que Hugo qualifiait de « galimatias suave » est en réalité la plus discrète, la plus douce et en même temps la plus forte des musiques verbales. On est moins sensible d'ailleurs, dans *Britannicus*, à l'harmonie du style qu'à sa vigueur. Une fois au moins Racine, contrairement à ce que dit M. Lanson, s'est piqué d'être historien et, voulant l'être, a emprunté son burin à Tacite.

III

Seul peut-être de tous les personnages de *Britannicus*, le personnage de Junie pourrait sembler un peu « moderne ».

Il n'en fallut pas davantage aux cabaleurs pour contester la vérité des autres. Ces bons apôtres « trouvèrent la nouveauté de la catastrophe si étonnante, dit Boursault, et furent si touchés de voir Junie, après l'empoisonnement de Britannicus, s'aller rendre religieuse de l'ordre de Vesta qu'ils auraient nommé cet ouvrage une tragédie chrétienne, si l'on ne les eût assurés que Vesta ne l'était pas ».

Le personnage avait un autre défaut, assez véniel, mais qu'on prit soin de grossir : il ne rappelait que de très loin la Junia Calvinia des *Annales*, qui, au dire de Tacite, traduit par l'abbé du Bos, « étoit une effrontée ».

Convenons que, dans ce personnage, comme dans celui de Britannicus, Racine en a usé fort librement avec l'histoire. Sa Junie, en somme, est inventée de toutes pièces, et son Britannicus n'est pas beaucoup plus proche du Britannicus de Tacite. Celui-ci n'était qu'un enfant au moment où il périt. « Il avoit quinze ans », concède lui-même Racine. C'est un âge où l'on peut être Chérubin, mais où l'on est plus difficilement un héros de tragédie. Mais ôtez ces deux personnages secondaires, vous ne trouverez dans les autres que vérité stricte, conformité absolue avec leur personnage historique.

Le drame qui va se jouer entre « deux des âmes les plus scélérates, selon le mot de M. Jules Lemaître, qu'ait jamais formées — avec les trois concupiscences (des yeux, de la chair et de l'esprit) — la folie de la toute-puissance : Agrippine et Néron », c'est, en réalité, l'antique drame manichéen du bien et du mal. Néron et Agrippine se disputent cette toute-puissance qu'Agrippine avait possédée

jusque-là et qui commence à lui échapper, dont Néron n'avait pas encore goûté l'enivrement, soumis qu'il était à sa mère, à Sénèque et à Burrhus, et qu'il veut enfin posséder.

Et, sans doute, étant donné le personnage d'Agrippine, même atténué, ramené à des proportions plus humaines, purgé de ce qu'il contenait de trop monstrueux, mais qui gagne peut-être en sublime horreur à cette réduction de tous ses vices en un seul : l'ambition, il était difficile d'instituer une pareille femme protagoniste de la vertu et de l'opposer à Néron, protagoniste du crime. Aussi Racine a-t-il eu soin de la doubler de Burrhus, personnage sympathique au premier chef et de la probité la plus scrupuleuse, très propre donc pour faire entendre dans cette pièce le langage de l'honneur, qui détonnerait dans la bouche d'Agrippine. Les circonstances seules font que les intérêts d'Agrippine se confondent avec ceux de Burrhus, traité d'abord par elle en ennemi, et qu'en plaidant sa cause elle plaide involontairement celle de la morale éternelle ; ces mêmes circonstances, qui l'obligent de s'allier à Burrhus, lui font épouser les intérêts de Britannicus et de Junie. Mais cette solidarité passagère avec les personnages sympathiques du drame ne lui ôte aucun trait de son abominable caractère, et c'est son ambition qu'elle sert en paraissant les servir. Cela est si vrai que Racine a pu dire — et nous avons les meilleures raisons de l'en croire — que sa « tragédie n'est pas moins la disgrâce d'Agrippine que la mort de Britannicus ».

Il s'était tout spécialement appliqué à ce personnage, lui-même nous le dit encore, et à le « bien exprimer ». Mais le personnage de Néron n'est pas « exprimé » avec moins de maîtrise. Le fait de l'avoir présenté à ce moment de sa carrière où le monstre commence à naître en lui est particulièrement révélateur de l'art d'un Racine. Le poète n'aurait pu pousser aussi loin l'analyse des nuances avec une âme déjà enfoncée dans le mal, et, cependant, l'impression n'est point affaiblie, bien au contraire, parce qu'il semble que derrière ce « monstre naissant » on aper-

çoive la longue perspective de crimes qui va s'ouvrir avec la mort de Britannicus. En même temps le poète nous fait saisir toutes les racines secrètes des vices et des mauvais instincts qui formeront ce composé monstrueux : le goût de la souffrance d'autrui (ce qu'on appellera plus tard le sadisme), la vanité, la jalousie, l'hypocrisie, l'ingratitude, le bas cabotinage. Personne n'a jamais su trouver avec une pareille sûreté le point psychologique d'un personnage...

Burrhus n'occupe que le second plan du drame avec Narcisse. On a tout dit sur l'intégrité, la robuste franchise, le verbe dépouillé de ce bon grognard. Le personnage était nouveau assurément. Mais sa naïveté singulière, cette facilité que lui a donnée Racine à prendre ses désirs pour des réalités et à croire qu'avec une harangue et quelques bons conseils on peut changer en agneau timide un scélérat de vocation, sont pour le moins d'aussi bons traits que son humeur soldatesque. Boileau, qui avait un faible pour ce caractère de Burrhus, dans lequel il se retrouvait vaguement, eut grand raison de faire supprimer à Racine la scène qui ouvrait primitivement l'acte III et où Burrhus démasquait Narcisse et lui reprochait sa duplicité. « Il n'approuvait pas, nous dit-on, que Burrhus se commît ainsi avec Narcisse et il disait que cette scène ne pouvait finir que par des coups de bâton. » Elle avait un autre inconvénient : celui de rendre Burrhus trop clairvoyant et de l'enlever à sa vraie nature, qui est celle d'un honnête homme sans malice, peu disposé à soupçonner le mal chez autrui et persuadé qu'avec quelques concessions on finit par ranger les coquins au parti de la vertu. Il ne faut pas moins que la mort de Britannicus pour lui dessiller les yeux et l'éclairer sur la vanité des prédications philosophiques.

On ne saurait passer enfin devant le personnage de Narcisse sans faire remarquer le parti merveilleux que Racine en a tiré. De tous les chefs d'accusation dressés par les romantiques contre les classiques, le plus justifié peut-être concerne l'abus des confidents « sans carac-

tère, sans personnalité, créés uniquement pour fournir à leur maître l'occasion d'une tirade ». (Paul Albert.) La définition peut convenir jusqu'à un certain point aux confidents de *la Thébaïde* et d'*Alexandre*, voire au Pylade d'*Andromaque* : elle ne trouve point son application chez Narcisse, qui est pourtant tout à la fois le confident de Britannicus et le confident de Néron. Mais, justement et grâce à ce rôle à double fin, il sort de la neutralité imposée aux confidents ordinaires ; il est, dans cette pièce, où chaque figure est étudiée avec tant de soin, un personnage aussi bien caractérisé que les autres, aussi souple, aussi nuancé, aussi vivant, le type par excellence de ces affranchis que Tacite a stigmatisés et qui furent une « spécialité » de la Rome impériale.

IV

On s'expliquerait encore la froideur du public devant des personnages aussi profondément humains et tirés des entrailles mêmes de l'histoire, si leur présentation n'avait pas été ce qu'elle devait être et si les acteurs avaient mal défendu la pièce. Mais Boursault, peu suspect, leur décerne des éloges à tous, à la des Œillets, qui jouait le rôle d'Agrippine, comme à la d'Ennebaut, qui jouait celui de Junie, à Brécourt (Britannicus), à Hauteroche (Narcisse), à Floridor surtout, particulièrement admirable dans le rôle de Néron.

Cependant, pour ce dernier, l'hésitation est permise. On sait en effet, par Monchesnay, qu'il abandonna au bout de quelque temps le rôle de Néron, et la raison qu'en donne Monchesnay est assez singulière : « Comme c'était un acteur aimé du public, dit-il, tout le monde souffrait de lui voir représenter Néron et d'être obligé de lui vouloir du mal. » C'est faire le public de cette époque bien naïf et, si Floridor résigna son rôle, tout donne à penser qu'il obéit à des considérations plus sérieuses. Peut-être n'y brilla-t-il point autant que le dit Boursault : habitué

aux rôles d'apparat, il ne devait point se sentir très à l'aise dans celui de Néron, tout concentré, tout en dedans, avec des détentes brusques, des bonds soudains de tigre vers sa proie. Et qui sait, en définitive, si l'échec personnel de Floridor n'entraîna pas celui de la pièce?

Britannicus parut en 1670, avec privilège du « 7e janvier », chez le fameux Claude Barbin, immortalisé par Boileau. L'auteur l'avait fait précéder d'une dédicace à « Mgr le duc de Chevreuse ». Toute pièce qui se respectait s'ornait alors d'une dédicace à quelque grand personnage : Racine avait dédié *la Thébaïde* au duc de Saint-Aignan ; *Alexandre* « au roi » ; *Andromaque* « à Madame » (Henriette d'Angleterre). Quant aux *Plaideurs*, en ne les dédiant à personne, notre poète montrait assez le peu de cas qu'il en faisait.

Charles-Honoré d'Albert, duc de Luynes, de Chevreuse et de Chaulnes, appartenait à cette illustre famille de Luynes, dans la maison de laquelle Racine avait trouvé un petit emploi à sa sortie du collège. C'est le même qui est désigné dans les lettres de 1661 sous le nom de « Monsieur le marquis ». Le duc de Chevreuse était fort jeune à cette époque. Il avait sept ans de moins que Racine, étant né en 1646 ; mais il avait passé comme lui par les mains des Solitaires et eu Lancelot pour précepteur. Lié plus tard, de la façon la plus étroite, avec le duc de Beauvilliers et Fénelon, il devait travailler avec eux à l'éducation du duc de Bourgogne. Saint-Simon, d'accord avec Racine, a loué « sa douceur, sa mesure, sa modestie » ; il ajoute que le duc de Chevreuse avait « beaucoup d'esprit naturel, d'agrément dans l'esprit,... de facilité pour le travail et pour toutes sortes de sciences ». Le duc protégea Racine, cela n'est point douteux et suffirait en somme pour expliquer l'hommage du poète. Mais ne fut-il pour lui qu'un protecteur? « Ce serait être en quelque sorte ingrat, écrit Racine dans sa *Dédicace*, que de cacher plus longtemps au monde les bontés dont vous m'avez toujours honoré... Il m'est trop avantageux que l'on sache que... vous *prenez part* à mes ouvrages. » Simple façon

de parler, se dit-on d'abord. Et le fait est qu'on ne s'y fût pas arrêté, si un contemporain, de Visé, dans *le Mercure galant* de 1672, n'avait écrit, à propos de *Bajazet* : « Ses amis (les amis de Racine) le placent entre Sophocle et Euripide, aux pièces duquel il semble que Diogène Laerce veuille nous faire entendre que Socrate avait la meilleure part des plus beaux endroits. » Voilà qui donne une tout autre tournure à la phrase de Racine, et qui tendrait à faire croire que, dans la pensée de l'auteur, *prendre part* ne signifiait pas seulement, comme le veut Mesnard, *prendre intérêt*, mais avait un sens plus étendu.

Il n'est point question de supposer, comme pour Shakespeare, un Bacon ou un Rutland dont Racine n'aurait été que l'endosseur. Mais on peut admettre, sans porter atteinte à son génie, que le poète ne dédaignait pas de communiquer ses pièces à des hommes de qualité, qui étaient en même temps hommes de goût, de solliciter leurs lumières et de suivre peut-être certains de leurs conseils. C'est à des avis de cette sorte que se borna vraisemblablement la collaboration du duc de Chevreuse avec l'auteur de *Britannicus*. Il n'est pas inutile, en outre, de faire remarquer qu'au moment où parut la pièce le duc avait vingt-quatre ans, qui est un âge un peu tendre pour jouer les Socrate, mais non, quand on appartient à une illustre famille comme les de Luynes, pour remplir le rôle d'un Mécène. Déjà le duc s'était employé près de Colbert, dont il avait épousé la fille aînée en 1667, pour procurer à Racine « l'honneur de lire » *Britannicus* devant ce grand ministre. Et c'est bien la preuve que, malgré le jansénisme de la famille de Luynes, celle-ci n'avait pas cessé de couvrir de sa protection le poète qui avait rompu avec Port-Royal et si rudement traité ses anciens maîtres.

L'habile homme décidément que ce Racine et à qui tout réussissait, même les cabales de ses adversaires, dont la grâce royale faisait des triomphes, et les excommunications des Solitaires, dont l'élève le plus illustre supportait qu'on lui attribuât publiquement une part dans les pièces du réprouvé !

BRITANNICUS

TRAGÉDIE (1669)

PERSONNAGES

NÉRON, empereur, fils d'Agrippine.
BRITANNICUS, fils de l'empereur Claudius et de Messaline.
AGRIPPINE, veuve de Domitius Ænobarbus, père de Néron, et, en secondes noces, veuve de l'empereur Claudius.
JUNIE, amante de Britannicus.
BURRHUS, gouverneur de Néron.
NARCISSE, gouverneur de Britannicus.
ALBINE, confidente d'Agrippine.
GARDES.

La scène est à Rome, dans une chambre du palais de Néron.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

AGRIPPINE, ALBINE

ALBINE

Quoi ! tandis que Néron s'abandonne au sommeil,
Faut-il que vous veniez attendre son réveil?

Qu'errant dans le palais, sans suite et sans escorte,
La mère de César veille seule à sa porte?
Madame, retournez dans votre appartement.

AGRIPPINE

Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment.
Je veux l'attendre ici : les chagrins qu'il me cause
M'occuperont assez tout le temps qu'il repose.
Tout ce que j'ai prédit n'est que trop assuré :
Contre Britannicus Néron s'est déclaré.
L'impatient Néron cesse de se contraindre ;
Las de se faire aimer, il veut se faire craindre.
Britannicus le gêne, Albine ; et chaque jour
Je sens que je deviens importune à mon tour.

ALBINE

Quoi ! vous à qui Néron doit le jour qu'il respire,
Qui l'avez appelé de si loin à l'empire?
Vous qui, déshéritant le fils de Claudius,
Avez nommé César l'heureux Domitius?
Tout lui parle, madame, en faveur d'Agrippine :
Il vous doit son amour.

AGRIPPINE

Il me le doit, Albine :
Tout, s'il est généreux, lui prescrit cette loi ;
Mais tout, s'il est ingrat, lui parle contre moi.

ALBINE

S'il est ingrat, madame? Ah ! toute sa conduite
Marque dans son devoir une âme trop instruite.
Depuis trois ans entiers, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait,
Qui ne promette à Rome un empereur parfait?
Rome, depuis trois ans, par ses soins gouvernée,
Au temps de ses consuls croit être retournée :
Il la gouverne en père. Enfin Néron naissant
A toutes les vertus d'Auguste vieillissant.

AGRIPPINE

Non, non, mon intérêt ne me rend point injuste :
Il commence, il est vrai, par où finit Auguste ;
Mais crains que, l'avenir détruisant le passé,
Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé.
Il se déguise en vain : je lis sur son visage
Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage ;
Il mêle, avec l'orgueil qu'il a pris dans leur sang,
La fierté des Nérons qu'il puisa dans mon flanc.

Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices :
De Rome, pour un temps, Caïus fut les délices ;
Mais, sa feinte bonté se tournant en fureur,
Les délices de Rome en devinrent l'horreur.
Que m'importe, après tout, que Néron, plus fidèle,
D'une longue vertu laisse un jour le modèle?
Ai-je mis dans sa main le timon de l'État
Pour le conduire au gré du peuple et du sénat?
Ah ! que de la patrie il soit, s'il veut, le père :
Mais qu'il songe un peu plus qu'Agrippine est sa mère.
De quel nom cependant pouvons-nous appeler
L'attentat que le jour vient de nous révéler?
Il sait, car leur amour ne peut être ignorée,
Que de Britannicus Junie est adorée :
Et ce même Néron, que la vertu conduit,
Fait enlever Junie au milieu de la nuit !
Que veut-il? Est-ce haine, est-ce amour qui l'inspire?
Cherche-t-il seulement le plaisir de leur nuire ;
Ou plutôt n'est-ce point que sa malignité
Punit sur eux l'appui que je leur ai prêté?

ALBINE

Vous leur appui, madame?

AGRIPPINE

Arrête, chère Albine.
Je sais que j'ai, moi seule, avancé leur ruine ;
Que du trône, où le sang l'a dû faire monter,
Britannicus par moi s'est vu précipiter.
Par moi seule, éloigné de l'hymen d'Octavie,
Le frère de Junie abandonna la vie,
Silanus, sur qui Claude avait jeté les yeux,
Et qui comptait Auguste au rang de ses aïeux.
Néron jouit de tout : et moi, pour récompense,
Il faut qu'entre eux et lui je tienne la balance,
Afin que quelque jour, par une même loi,
Britannicus la tienne entre mon fils et moi.

ALBINE

Quel dessein !

AGRIPPINE

Je m'assure un port dans la tempête.
Néron m'échappera, si ce frein ne l'arrête.

ALBINE

Mais prendre contre un fils tant de soins superflus?

AGRIPPINE

Je le craindrais bientôt s'il ne me craignait plus.

ALBINE

Une juste frayeur vous alarme peut-être.
Mais si Néron pour vous n'est plus ce qu'il doit être,
Du moins son changement ne vient pas jusqu'à nous,
Et ce sont des secrets entre César et vous.
Quelques titres nouveaux que Rome lui défère,
Néron n'en reçoit point qu'il ne donne à sa mère.
Sa prodigue amitié ne se réserve rien :
Votre nom est dans Rome aussi saint que le sien ;
A peine parle-t-on de la triste Octavie.
Auguste, votre aïeul, honora moins Livie :
Néron devant sa mère a permis le premier
Qu'on portât les faisceaux couronnés de laurier.
Quels effets voulez-vous de sa reconnaissance?

AGRIPPINE

Un peu moins de respect, et plus de confiance.
Tous ces présents, Albine, irritent mon dépit :
Je vois mes honneurs croître, et tomber mon crédit.
Non, non, le temps n'est plus que Néron, jeune encore,
Me renvoyait les vœux d'une cour qui l'adore ;
Lorsqu'il se reposait sur moi de tout l'État,
Que mon ordre au palais assemblait le sénat,
Et que derrière un voile, invisible et présente,
J'étais de ce grand corps l'âme toute-puissante.
Des volontés de Rome alors mal assuré,
Néron de sa grandeur n'était point enivré.
Ce jour, ce triste jour frappe encor ma mémoire,
Où Néron fut lui-même ébloui de sa gloire,
Quand les ambassadeurs de tant de rois divers
Vinrent le reconnaître au nom de l'univers.
Sur son trône avec lui j'allais prendre ma place :
J'ignore quel conseil prépara ma disgrâce ;
Quoi qu'il en soit, Néron, d'aussi loin qu'il me vit,
Laissa sur son visage éclater son dépit.
Mon cœur même en conçut un malheureux augure ;
L'ingrat, d'un faux respect colorant son injure,
Se leva par avance, et, courant m'embrasser,
Il m'écarta du trône où je m'allais placer.
Depuis ce coup fatal le pouvoir d'Agrippine
Vers sa chute à grands pas chaque jour s'achemine.

L'ombre seule m'en reste ; et l'on n'implore plus
Que le nom de Sénèque et l'appui de Burrhus.

ALBINE

Ah ! si de ce soupçon votre âme est prévenue,
Pourquoi nourrissez-vous le venin qui vous tue?
Daignez avec César vous éclaircir du moins.

AGRIPPINE

César ne me voit plus, Albine, sans témoins :
En public, à mon heure, on me donne audience.
Sa réponse est dictée, et même son silence.
Je vois deux surveillants, ses maîtres et les miens,
Présider l'un ou l'autre à tous nos entretiens.
Mais je le poursuivrai d'autant plus qu'il m'évite :
De son désordre, Albine, il faut que je profite.
J'entends du bruit ; on ouvre. Allons subitement
Lui demander raison de cet enlèvement :
Surprenons, s'il se peut, les secrets de son âme.
Mais quoi ! déjà Burrhus sort de chez lui !

SCÈNE II

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE

BURRHUS

Madame,
Au nom de l'empereur j'allais vous informer
D'un ordre qui d'abord a pu vous alarmer,
Mais qui n'est que l'effet d'une sage conduite,
Dont César a voulu que vous soyez instruite.

AGRIPPINE

Puisqu'il le veut, entrons : il m'en instruira mieux.

BURRHUS

César pour quelque temps s'est soustrait à nos yeux...
Déjà par une porte au public moins connue
L'un et l'autre consul vous avaient prévenue,
Madame. Mais souffrez que je retourne exprès...

AGRIPPINE

Non, je ne trouble point ses augustes secrets ;
Cependant voulez-vous qu'avec moins de contrainte,
L'un et l'autre une fois nous nous parlions sans feinte?

BURRHUS

Burrhus pour le mensonge eut toujours trop d'horreur.

AGRIPPINE

Prétendez-vous longtemps me cacher l'empereur?
Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune?
Ai-je donc élevé si haut votre fortune
Pour mettre une barrière entre mon fils et moi?
Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foi?
Entre Sénèque et vous disputez-vous la gloire
A qui m'effacera plus tôt de sa mémoire?
Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat,
Pour être, sous son nom, les maîtres de l'État?
Certes, plus je médite, et moins je me figure
Que vous m'osiez compter pour votre créature,
Vous dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition
Dans les honneurs obscurs de quelque légion;
Et moi qui sur le trône ai suivi mes ancêtres,
Moi, fille, femme, sœur et mère de vos maîtres,
Que prétendez-vous donc? Pensez-vous que ma voix
Ait fait un empereur pour m'en imposer trois?
Néron n'est plus enfant : n'est-il pas temps qu'il règne?
Jusqu'à quand voulez-vous que l'empereur vous craigne?
Ne saurait-il rien voir qu'il n'emprunte à vos yeux?
Pour se conduire, enfin, n'a-t-il pas ses aïeux?
Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibère :
Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon père.
Parmi tant de héros je n'ose me placer;
Mais il est des vertus que je lui puis tracer :
Je puis l'instruire au moins combien sa confidence
Entre un sujet et lui doit laisser de distance.

BURRHUS

Je ne m'étais chargé dans cette occasion
Que d'excuser César d'une seule action;
Mais puisque, sans vouloir que je le justifie,
Vous me rendez garant du reste de sa vie,
Je répondrai, madame, avec la liberté
D'un soldat qui sait mal farder la vérité.
Vous m'avez de César confié la jeunesse,
Je l'avoue, et je dois m'en souvenir sans cesse.
Mais vous avais-je fait serment de le trahir,
D'en faire un empereur qui ne sût qu'obéir?
Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde :
Ce n'est plus votre fils, c'est le maître du monde.
J'en dois compte, madame, à l'empire romain,

Qui croit voir son salut ou sa perte en ma main.
Ah ! si dans l'ignorance il le fallait instruire,
N'avait-on que Sénèque et moi pour le séduire?
Pourquoi de sa conduite éloigner les flatteurs?
Fallait-il dans l'exil chercher des corrupteurs?
La cour de Claudius, en esclaves fertile,
Pour deux que l'on cherchait en eût présenté mille,
Qui tous auraient brigué l'honneur de l'avilir :
Dans une longue enfance ils l'auraient fait vieillir.
De quoi vous plaignez-vous, madame? On vous révère
Ainsi que par César, on jure par sa mère.
L'empereur, il est vrai, ne vient plus chaque jour
Mettre à vos pieds l'empire, et grossir votre cour ;
Mais le doit-il, madame? et sa reconnaissance
Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance?
Toujours humble, toujours le timide Néron
N'ose-t-il être Auguste et César que de nom?
Vous le dirai-je enfin? Rome le justifie.
Rome, à trois affranchis si longtemps asservie,
A peine respirant du joug qu'elle a porté,
Du règne de Néron compte sa liberté.
Que dis-je? la vertu semble même renaître.
Tout l'empire n'est plus la dépouille d'un maître :
Le peuple au Champ de Mars nomme ses magistrats ;
César nomme les chefs sur la foi des soldats ;
Thraséas au sénat, Corbulon dans l'armée,
Sont encore innocents, malgré leur renommée ;
Les déserts, autrefois peuplés de sénateurs,
Ne sont plus habités que par leurs délateurs.
Qu'importe que César continue à nous croire,
Pourvu que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire ;
Pourvu que dans le cours d'un règne florissant
Rome soit toujours libre, et César tout-puissant?
Mais, madame, Néron suffit pour se conduire.
J'obéis, sans prétendre à l'honneur de l'instruire.
Sur ses aïeux, sans doute, il n'a qu'à se régler ;
Pour bien faire, Néron n'a qu'à se ressembler.
Heureux si ses vertus, l'une à l'autre enchaînées,
Ramènent tous les ans ses premières années !

AGRIPPINE

Ainsi, sur l'avenir n'osant vous assurer,
Vous croyez que sans vous Néron va s'égarer?

Mais vous qui, jusqu'ici content de votre ouvrage,
Venez de ses vertus nous rendre témoignage,
Expliquez-nous pourquoi, devenu ravisseur,
Néron de Silanus fait enlever la sœur.
Ne tient-il qu'à marquer de cette ignominie
Le sang de mes aïeux qui brille dans Junie?
De quoi l'accuse-t-il? Et par quel attentat
Devient-elle en un jour criminelle d'État :
Elle qui, sans orgueil jusqu'alors élevée,
N'aurait point vu Néron, s'il ne l'eût enlevée ;
Et qui même aurait mis au rang de ses bienfaits
L'heureuse liberté de ne le voir jamais?

BURRHUS

Je sais que d'aucun crime elle n'est soupçonnée ;
Mais jusqu'ici César ne l'a point condamnée,
Madame. Aucun objet ne blesse ici ses yeux :
Elle est dans un palais tout plein de ses aïeux.
Vous savez que les droits qu'elle porte avec elle
Peuvent de son époux faire un prince rebelle ;
Que le sang de César ne se doit allier
Qu'à ceux à qui César le veut bien confier ;
Et vous-même avouerez qu'il ne serait pas juste
Qu'on disposât sans lui de la nièce d'Auguste.

AGRIPPINE

Je vous entends : Néron m'apprend par votre voix
Qu'en vain Britannicus s'assure sur mon choix.
En vain, pour détourner ses yeux de sa misère,
J'ai flatté son amour d'un hymen qu'il espère :
A ma confusion, Néron veut faire voir
Qu'Agrippine promet par delà son pouvoir.
Rome de ma faveur est trop préoccupée :
Il veut par cet affront qu'elle soit détrompée,
Et que tout l'univers apprenne avec terreur
A ne confondre plus mon fils et l'empereur.
Il le peut. Toutefois j'ose encore lui dire
Qu'il doit avant ce coup affermir son empire ;
Et qu'en me réduisant à la nécessité
D'éprouver contre lui ma faible autorité,
Il expose la sienne ; et que dans la balance
Mon nom peut-être aura plus de poids qu'il ne pense.

BURRHUS

Quoi, madame ! toujours soupçonner son respect?

Ne peut-il faire un pas qui ne vous soit suspect?
L'empereur vous croit-il du parti de Junie?
Avec Britannicus vous croit-il réunie?
Quoi! de vos ennemis devenez-vous l'appui
Pour trouver un prétexte à vous plaindre de lui?
Sur le moindre discours qu'on pourra vous redire,
Serez-vous toujours prête à partager l'empire?
Vous craindrez-vous sans cesse; et vos embrassements
Ne se passeront-ils qu'en éclaircissements?
Ah! quittez d'un censeur la triste diligence;
D'une mère facile affectez l'indulgence;
Souffrez quelques froideurs sans les faire éclater;
Et n'avertissez point la cour de vous quitter.

AGRIPPINE

Et qui s'honorerait de l'appui d'Agrippine,
Lorsque Néron lui-même annonce ma ruine,
Lorsque de sa présence il semble me bannir,
Quand Burrhus à sa porte ose me retenir?

BURRHUS

Madame, je vois bien qu'il est temps de me taire,
Et que ma liberté commence à vous déplaire.
La douleur est injuste : et toutes les raisons
Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons.
Voici Britannicus. Je lui cède ma place.
Je vous laisse écouter et plaindre sa disgrâce,
Et peut-être, madame, en accuser les soins
De ceux que l'empereur a consultés le moins.

SCÈNE III

BRITANNICUS, AGRIPPINE, NARCISSE, ALBINE

AGRIPPINE

Ah! prince, où courez-vous? Quelle ardeur inquiète
Parmi vos ennemis en aveugle vous jette?
Que venez-vous chercher?

BRITANNICUS

Ce que je cherche? Ah! dieux!
Tout ce que j'ai perdu, madame, est en ces lieux.
De mille affreux soldats Junie environnée

S'est vue en ce palais indignement traînée.
Hélas ! de quelle horreur ses timides esprits
A ce nouveau spectacle auront été surpris?
Enfin on me l'enlève. Une loi trop sévère
Va séparer deux cœurs qu'assemblait leur misère :
Sans doute on ne veut pas que, mêlant nos douleurs,
Nous nous aidions l'un l'autre à porter nos malheurs.

AGRIPPINE

Il suffit. Comme vous je ressens vos injures ;
Mes plaintes ont déjà précédé vos murmures.
Mais je ne prétends pas qu'un impuissant courroux
Dégage ma parole et m'acquitte envers vous.
Je ne m'explique point. Si vous voulez m'entendre,
Suivez-moi chez Pallas, où je vais vous attendre.

SCÈNE IV

BRITANNICUS. NARCISSE

BRITANNICUS

La croirai-je, Narcisse? et dois-je sur sa foi
La prendre pour arbitre entre son fils et moi?
Qu'en dis-tu? N'est-ce pas cette même Agrippine
Que mon père épousa jadis pour ma ruine,
Et qui, si je t'en crois, a de ses derniers jours,
Trop lents pour ses desseins, précipité le cours?

NARCISSE

N'importe. Elle se sent comme vous outragée ;
A vous donner Junie elle s'est engagée ;
Unissez vos chagrins, liez vos intérêts :
Ce palais retentit en vain de vos regrets :
Tandis qu'on vous verra, d'une voix suppliante,
Semer ici la plainte et non pas l'épouvante,
Que vos ressentiments se perdront en discours,
Il n'en faut pas douter, vous vous plaindrez toujours.

BRITANNICUS

Ah ! Narcisse ! tu sais si de la servitude
Je prétends faire encore une longue habitude ;
Tu sais si pour jamais, de ma chute étonné,
Je renonce à l'empire où j'étais destiné.

Mais je suis seul encor : les amis de mon père
Sont autant d'inconnus que glace ma misère,
Et ma jeunesse même écarte loin de moi
Tous ceux qui dans le cœur me réservent leur foi.
Pour moi, depuis un an qu'un peu d'expérience
M'a donné de mon sort la triste connaissance,
Que vois-je autour de moi, que des amis vendus
Qui sont de tous mes pas les témoins assidus,
Qui, choisis par Néron pour ce commerce infâme,
Trafiquent avec lui des secrets de mon âme?
Quoi qu'il en soit, Narcisse, on me vend tous les jours :
Il prévoit mes desseins, il entend mes discours ;
Comme toi, dans mon cœur il sait ce qui se passe.
Que t'en semble, Narcisse?

NARCISSE

Ah ! quelle âme assez basse...
C'est à vous de choisir des confidents discrets,
Seigneur, et de ne pas prodiguer vos secrets.

BRITANNICUS

Narcisse, tu dis vrai ; mais cette défiance
Est toujours d'un grand cœur la dernière science ;
On le trompe longtemps. Mais enfin je te croi,
Ou plutôt je fais vœu de ne croire que toi.
Mon père, il m'en souvient, m'assura de ton zèle :
Seul de ses affranchis tu m'es toujours fidèle ;
Tes yeux, sur ma conduite incessamment ouverts,
M'ont sauvé jusqu'ici de mille écueils couverts.
Va donc voir si le bruit de ce nouvel orage
Aura de nos amis excité le courage ;
Examine leurs yeux, observe leurs discours ;
Vois si j'en puis attendre un fidèle secours.
Surtout dans ce palais remarque avec adresse
Avec quel soin Néron fait garder la princesse :
Sache si du péril ses beaux yeux sont remis,
Et si son entretien m'est encore permis.
Cependant de Néron je vais trouver la mère
Chez Pallas, comme toi l'affranchi de mon père
Je vais la voir, l'aigrir, la suivre, et, s'il se peut,
M'engager sous son nom plus loin qu'elle ne veut.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

NÉRON, BURRHUS, NARCISSE, GARDES

NÉRON

N'en doutez point, Burrhus : malgré ses injustices,
C'est ma mère, et je veux ignorer ses caprices.
Mais je ne prétends plus ignorer ni souffrir
Le ministre insolent qui les ose nourrir.
Pallas de ses conseils empoisonne ma mère ;
Il séduit chaque jour Britannicus, mon frère ;
Ils l'écoutent tout seul : et qui suivrait leurs pas,
Les trouverait peut-être assemblés chez Pallas.
C'en est trop. De tous deux il faut que je l'écarte.
Pour la dernière fois qu'il s'éloigne, qu'il parte :
Je le veux, je l'ordonne : et que la fin du jour
Ne le retrouve pas dans Rome ou dans ma cour.
Allez : cet ordre importe au salut de l'empire.
(*Aux gardes.*)
Vous, Narcisse, approchez. Et vous, qu'on se retire.

SCÈNE II

NÉRON, NARCISSE

NARCISSE

Grâces aux dieux, seigneur, Junie entre vos mains
Vous assure aujourd'hui du reste des Romains.
Vos ennemis, déchus de leur vaine espérance,
Sont allés chez Pallas pleurer leur impuissance.
Mais que vois-je? Vous-même, inquiet, étonné,
Plus que Britannicus paraissez consterné.

Que présage à mes yeux cette tristesse obscure,
Et ces sombres regards errants à l'aventure?
Tout vous rit : la fortune obéit à vos vœux.

NÉRON

Narcisse, c'en est fait, Néron est amoureux.

NARCISSE

Vous !

NÉRON

Depuis un moment ; mais pour toute ma vie.
J'aime, que dis-je, aimer? j'idolâtre Junie.

NARCISSE

Vous l'aimez?

NÉRON

Excité d'un désir curieux,
Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux,
Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes,
Qui brillaient au travers des flambeaux et des armes ;
Belle sans ornements, dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.
Que veux-tu? Je ne sais si cette négligence,
Les ombres, les flambeaux, les cris et le silence,
Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs,
Relevaient de ses yeux les timides douceurs.
Quoi qu'il en soit, ravi d'une si belle vue,
J'ai voulu lui parler, et ma voix s'est perdue :
Immobile, saisi d'un long étonnement,
Je l'ai laissée passer dans son appartement.
J'ai passé dans le mien. C'est là que, solitaire,
De son image en vain j'ai voulu me distraire.
Trop présente à mes yeux je croyais lui parler ;
J'aimais jusqu'à ses pleurs que je faisais couler.
Quelquefois, mais trop tard, je lui demandais grâce :
J'employais les soupirs, et même la menace.
Voilà comme, occupé de mon nouvel amour,
Mes yeux, sans se fermer, ont attendu le jour.
Mais je m'en fais peut-être une trop belle image :
Elle m'est apparue avec trop d'avantage :
Narcisse, qu'en dis-tu?

NARCISSE

Quoi ! seigneur, croira-t-on
Qu'elle ait pu si longtemps se cacher à Néron?

NÉRON

Tu le sais bien, Narcisse. Et soit que sa colère
M'imputât le malheur qui lui ravit son frère ;
Soit que son cœur, jaloux d'une austère fierté,
Enviât à nos yeux sa naissante beauté :
Fidèle à sa douleur, et dans l'ombre enfermée,
Elle se dérobait même à sa renommée :
Et c'est cette vertu, si nouvelle à la cour,
Dont la persévérance irrite mon amour.
Quoi ! Narcisse, tandis qu'il n'est point de Romaine
Que mon amour n'honore et ne rende plus vaine,
Qui, dès qu'à ses regards elle ose se fier,
Sur le cœur de César ne les vienne essayer ;
Seule, dans son palais, la modeste Junie
Regarde leurs honneurs comme une ignominie,
Fuit, et ne daigne pas peut-être s'informer
Si César est aimable, ou bien s'il sait aimer?
Dis-moi : Britannicus l'aime-t-il?

NARCISSE

Quoi ! s'il l'aime,
Seigneur?

NÉRON

Si jeune encor, se connaît-il lui-même?
D'un regard enchanteur connaît-il le poison?

NARCISSE

Seigneur, l'amour toujours n'attend pas la raison.
N'en doutez point, il l'aime. Instruits par tant de charmes,
Ses yeux sont déjà faits à l'usage des larmes ;
A ses moindres désirs il sait s'accommoder ;
Et peut-être déjà sait-il persuader.

NÉRON

Que dis-tu? sur son cœur il aurait quelque empire?

NARCISSE

Je ne sais, mais, seigneur, ce que je puis vous dire,
Je l'ai vu quelquefois s'arracher de ces lieux,
Le cœur plein d'un courroux qu'il cachait à vos yeux ;
D'une cour qui le fuit pleurant l'ingratitude,
Las de votre grandeur et de sa servitude,
Entre l'impatience et la crainte flottant,
Il allait voir Junie, et revenait content.

NÉRON

D'autant plus malheureux qu'il aura su lui plaire,

Narcisse, il doit plutôt souhaiter sa colère :
Néron impunément ne sera pas jaloux.

NARCISSE

Vous? Et de quoi, seigneur, vous inquiétez-vous?
Junie a pu le plaindre et partager ses peines :
Elle n'a vu couler de larmes que les siennes ;
Mais aujourd'hui, seigneur, que ses yeux dessillés,
Regardant de plus près l'éclat dont vous brillez,
Verront autour de vous les rois sans diadème,
Inconnus dans la foule, et son amant lui-même,
Attachés sur vos yeux, s'honorer d'un regard
Que vous aurez sur eux fait tomber au hasard ;
Quand elle vous verra de ce degré de gloire,
Venir en soupirant avouer sa victoire ;
Maître, n'en doutez point, d'un cœur déjà charmé,
Commandez qu'on vous aime, et vous serez aimé.

NÉRON

A combien de chagrins il faut que je m'apprête !
Que d'importunités !

NARCISSE

Quoi donc ! qui vous arrête,
Seigneur?

NÉRON

Tout : Octavie, Agrippine, Burrhus,
Sénèque, Rome entière, et trois ans de vertus.
Non que pour Octavie un reste de tendresse
M'attache à son hymen et plaigne sa jeunesse :
Mes yeux depuis longtemps fatigués de ses soins,
Rarement de ses pleurs daignent être témoins.
Trop heureux, si bientôt la faveur d'un divorce
Me soulageait d'un joug qu'on m'imposa par force !
Le ciel même en secret semble la condamner :
Ses vœux, depuis quatre ans, ont beau l'importuner.
Les dieux ne montrent point que sa vertu les touche ·
D'aucun gage, Narcisse, ils n'honorent sa couche :
L'empire vainement demande un héritier.

NARCISSE

Que tardez-vous, seigneur, à la répudier?
L'empire, votre cœur, tout condamne Octavie.
Auguste, votre aïeul, soupirait pour Livie ;
Par un double divorce ils s'unirent tous deux ;
Et vous devez l'empire à ce divorce heureux.

Tibère, que l'hymen plaça dans sa famille,
Osa bien à ses yeux répudier sa fille.
Vous seul, jusques ici, contraire à vos désirs,
N'osez par un divorce assurer vos plaisirs.

NÉRON

Et ne connais-tu pas l'implacable Agrippine?
Mon amour inquiet déjà se l'imagine
Qui m'amène Octavie, et d'un œil enflammé
Atteste les saints droits d'un nœud qu'elle a formé;
Et, portant à mon cœur des atteintes plus rudes,
Me fait un long récit de mes ingratitudes.
De quel front soutenir ce fâcheux entretien?

NARCISSE

N'êtes-vous pas, seigneur, votre maître et le sien?
Vous verrons-nous toujours trembler sous sa tutelle?
Vivez, régnez pour vous : c'est trop régner pour elle.
Craignez-vous? Mais, seigneur, vous ne la craignez pas;
Vous venez de bannir le superbe Pallas,
Pallas, dont vous savez qu'elle soutient l'audace.

NÉRON

Eloigné de ses yeux, j'ordonne, je menace.
J'écoute vos conseils, j'ose les approuver,
Je m'excite contre elle, et tâche à la braver :
Mais, je t'expose ici mon âme toute nue,
Sitôt que mon malheur me ramène à sa vue,
Soit que je n'ose encor démentir le pouvoir
De ces yeux où j'ai lu si longtemps mon devoir;
Soit qu'à tant de bienfaits ma mémoire fidèle
Lui soumette en secret tout ce que je tiens d'elle;
Mais enfin mes efforts ne me servent de rien :
Mon génie étonné tremble devant le sien.
Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance,
Que je la fuis partout, que même je l'offense,
Et que, de temps en temps, j'irrite ses ennuis,
Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.
Mais je t'arrête trop : retire-toi, Narcisse;
Britannicus pourrait t'accuser d'artifice.

NARCISSE

Non, non; Britannicus s'abandonne à ma foi :
Par son ordre, seigneur, il croit que je vous voi,
Que je m'informe ici de tout ce qui le touche,
Et veut de vos secrets être instruit par ma bouche.

Impatient, surtout, de revoir ses amours,
Il attend de mes soins ce fidèle secours.

NÉRON

J'y consens ; porte-lui cette douce nouvelle :
Il la verra.

NARCISSE

Seigneur, bannissez-le loin d'elle.

NÉRON

J'ai mes raisons, Narcisse ; et tu peux concevoir
Que je lui vendrai cher le plaisir de la voir.
Cependant vante-lui ton heureux stratagème ;
Dis-lui qu'en sa faveur on me trompe moi-même,
Qu'il la voit sans mon ordre. On ouvre ; la voici.
Va retrouver ton maître, et l'amener ici.

SCÈNE III

NÉRON, JUNIE

NÉRON

Vous vous troublez, madame, et changez de visage !
Lisez-vous dans mes yeux quelque triste présage?

JUNIE

Seigneur, je ne vous puis déguiser mon erreur ;
J'allais voir Octavie, et non pas l'empereur.

NÉRON

Je le sais bien, madame, et n'ai pu sans envie
Apprendre vos bontés pour l'heureuse Octavie.

JUNIE

Vous, seigneur?

NÉRON

Pensez-vous, madame, qu'en ces lieux
Seule pour vous connaître, Octavie ait des yeux?

JUNIE

Et quel autre, seigneur, voulez-vous que j'implore?
A qui demanderai-je un crime que j'ignore?
Vous qui le punissez, vous ne l'ignorez pas :
De grâce, apprenez-moi, seigneur, mes attentats.

NÉRON

Quoi ! madame, est-ce donc une légère offense

De m'avoir si longtemps caché votre présence?
Ces trésors dont le ciel voulut vous embellir,
Les avez-vous reçus pour les ensevelir?
L'heureux Britannicus verra-t-il sans alarmes
Croître, loin de nos yeux, son amour et vos charmes?
Pourquoi, de cette gloire exclu jusqu'à ce jour,
M'avez-vous, sans pitié, relégué dans ma cour?
On dit plus : vous souffrez, sans en être offensée,
Qu'il vous ose, madame, expliquer sa pensée :
Car je ne croirai point que sans me consulter
La sévère Junie ait voulu le flatter,
Ni qu'elle ait consenti d'aimer et d'être aimée,
Sans que j'en sois instruit que par la renommée.

JUNIE

Je ne vous nierai point, seigneur, que ses soupirs
M'ont daigné quelquefois expliquer ses désirs.
Il n'a point détourné ses regards d'une fille,
Seul reste du débris d'une illustre famille :
Peut-être il se souvient qu'en un temps plus heureux
Son père me nomma pour l'objet de ses vœux.
Il m'aime ; il obéit à l'empereur son père,
Et j'ose dire encore à vous, à votre mère :
Vos désirs sont toujours si conformes aux siens...

NÉRON

Ma mère a ses desseins, madame ; et j'ai les miens.
Ne parlons plus ici de Claude et d'Agrippine :
Ce n'est point par leur choix que je me détermine.
C'est à moi seul, madame, à répondre de vous ;
Et je veux de ma main vous choisir un époux.

JUNIE

Ah ! seigneur ! songez-vous que toute autre alliance
Fera honte aux Césars, auteurs de ma naissance?

NÉRON

Non, madame, l'époux dont je vous entretiens
Peut sans honte assembler vos aïeux et les siens ;
Vous pouvez, sans rougir, consentir à sa flamme.

JUNIE

Et quel est donc, seigneur, cet époux?

NÉRON

Moi, madame.

JUNIE

Vous?

NÉRON

Je vous nommerais, madame, un autre nom,
Si j'en savais quelqu'autre au-dessus de Néron.
Oui, pour vous faire un choix où vous puissiez souscrire,
J'ai parcouru des yeux la cour, Rome et l'empire.
Plus j'ai cherché, madame, et plus je cherche encor
En quelles mains je dois confier ce trésor ;
Plus je vois que César, digne seul de vous plaire,
En doit être lui seul l'heureux dépositaire,
Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains
A qui Rome a commis l'empire des humains.
Vous-même, consultez vos premières années :
Claudius à son fils les avait destinées ;
Mais c'était en un temps où de l'empire entier
Il croyait quelque jour le nommer l'héritier.
Les dieux ont prononcé. Loin de leur contredire,
C'est à vous de passer du côté de l'empire.
En vain de ce présent ils m'auraient honoré,
Si votre cœur devait en être séparé ;
Si tant de soins ne sont adoucis par vos charmes ;
Si, tandis que je donne aux veilles, aux alarmes,
Des jours toujours à plaindre et toujours enviés,
Je ne vais quelquefois respirer à vos pieds.
Qu'Octavie à vos yeux ne fasse point d'ombrage :
Rome, aussi bien que moi vous donne son suffrage,
Répudie Octavie, et me fait dénouer
Un hymen que le ciel ne veut point avouer.
Songez-y donc, madame, et pesez en vous-même
Ce choix digne des soins d'un prince qui vous aime,
Digne de vos beaux yeux trop longtemps captivés,
Digne de l'univers à qui vous vous devez.

JUNIE

Seigneur, avec raison je demeure étonnée.
Je me vois, dans le cours d'une même journée,
Comme une criminelle amenée en ces lieux ;
Et lorsque avec frayeur je parais à vos yeux,
Que sur mon innocence à peine je me fie,
Vous m'offrez tout d'un coup la place d'Octavie.
J'ose dire pourtant que je n'ai mérité
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.
Et pouvez-vous, seigneur, souhaiter qu'une fille
Qui vit presque en naissant éteindre sa famille,

Qui, dans l'obscurité nourrissant sa douleur,
S'est fait une vertu conforme à son malheur,
Passe subitement de cette nuit profonde
Dans un rang qui l'expose aux yeux de tout le monde,
Dont je n'ai pu de loin soutenir la clarté,
Et dont une autre enfin remplit la majesté?

NÉRON

Je vous ai déjà dit que je la répudie :
Ayez moins de frayeur, ou moins de modestie.
N'accusez point ici mon choix d'aveuglement ;
Je vous réponds de vous ; consentez seulement.
Du sang dont vous sortez rappelez la mémoire ;
Et ne préférez point à la solide gloire
Des honneurs dont César prétend vous revêtir,
La gloire d'un refus sujet au repentir.

JUNIE

Le ciel connaît, seigneur, le fond de ma pensée.
Je ne me flatte point d'une gloire insensée :
Je sais de vos présents mesurer la grandeur ;
Mais plus ce rang sur moi répandrait de splendeur,
Plus il me ferait honte, et mettrait en lumière
Le crime d'en avoir dépouillé l'héritière.

NÉRON

C'est de ses intérêts prendre beaucoup de soin,
Madame ; et l'amitié ne peut aller plus loin.
Mais ne nous flattons point, et laissons le mystère :
La sœur vous touche ici beaucoup moins que le frère :
Et pour Britannicus...

JUNIE

Il a su me toucher,
Seigneur ; et je n'ai point prétendu m'en cacher.
Cette sincérité, sans doute, est peu discrète ;
Mais toujours de mon cœur ma bouche est l'interprète.
Absente de la cour, je n'ai pas dû penser,
Seigneur, qu'en l'art de feindre il fallût m'exercer.
J'aime Britannicus. Je lui fus destinée
Quand l'empire devait suivre son hyménée :
Mais ces mêmes malheurs qui l'en ont écarté,
Ses honneurs abolis, son palais déserté,
La fuite d'une cour que sa chute a bannie,
Sont autant de liens qui retiennent Junie.

Tout ce que vous voyez conspire à vos désirs :
Vos jours toujours sereins coulent dans les plaisirs ;
L'empire en est pour vous l'inépuisable source ;
Ou, si quelque chagrin en interrompt la course,
Tout l'univers, soigneux de les entretenir,
S'empresse à l'effacer de votre souvenir.
Britannicus est seul. Quelque ennui qui le presse,
Il ne voit, dans son sort, que moi qui s'intéresse,
Et n'a pour tout plaisir, seigneur, que quelques pleurs
Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

NÉRON

Et ce sont ces plaisirs et ces pleurs que j'envie,
Que tout autre que lui me paierait de sa vie.
Mais je garde à ce prince un traitement plus doux.
Madame, il va bientôt paraître devant vous.

JUNIE

Ah ! seigneur ! vos vertus m'ont toujours rassurée.

NÉRON

Je pouvais de ces lieux lui défendre l'entrée ;
Mais, madame, je veux prévenir le danger
Où son ressentiment le pourrait engager.
Je ne veux point le perdre : il vaut mieux que lui-même
Entende son arrêt de la bouche qu'il aime.
Si ses jours vous sont chers, éloignez-le de vous,
Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux.
De son bannissement prenez sur vous l'offense ;
Et, soit par vos discours, soit par votre silence,
Du moins par vos froideurs, faites-lui concevoir
Qu'il doit porter ailleurs ses vœux et son espoir.

JUNIE

Moi ! que je lui prononce un arrêt si sévère !
Ma bouche mille fois lui jura le contraire.
Quand même jusque-là je pourrais me trahir,
Mes yeux lui défendront, seigneur, de m'obéir.

NÉRON

Caché près de ces lieux, je vous verrai, madame.
Renfermez votre amour dans le fond de votre âme :
Vous n'aurez point pour moi de langages secrets ;
J'entendrai des regards que vous croirez muets ;
Et sa perte sera l'infaillible salaire
D'un geste ou d'un soupir échappé pour lui plaire.

JUNIE

Hélas ! si j'ose encor former quelques souhaits,
Seigneur, permettez-moi de ne le voir jamais !

SCÈNE IV

NÉRON, JUNIE, NARCISSE

NARCISSE

Britannicus, seigneur, demande la princesse ;
Il approche.

NÉRON

Qu'il vienne.

JUNIE

Ah ! seigneur !

NÉRON

Je vous laisse.
Sa fortune dépend de vous plus que de moi :
Madame, en le voyant, songez que je vous voi.

SCÈNE V

JUNIE, NARCISSE

JUNIE

Ah ! cher Narcisse, cours au-devant de ton maître ;
Dis-lui... Je suis perdue ! et je le vois paraître.

SCÈNE VI

BRITANNICUS, JUNIE, NARCISSE

BRITANNICUS

Madame, quel bonheur me rapproche de vous (1)?
Quoi ! je puis donc jouir d'un entretien si doux?

(1) Ceux qui désapprouvent cette scène, parce que, disent-ils, s'aller cacher pour entendre une conversation est un jeu puéril qui ne con-

Mais parmi ce plaisir quel chagrin me dévore !
Hélas ! puis-je espérer de vous revoir encore?
Faut-il que je dérobe, avec mille détours,
Un bonheur que vos yeux m'accordaient tous les jours?
Quelle nuit ! Quel réveil ! Vos pleurs, votre présence
N'ont point de ces cruels désarmé l'insolence !
Que faisait votre amant? Quel démon envieux
M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux?
Hélas ! dans la frayeur dont vous étiez atteinte,
M'avez-vous en secret adressé quelque plainte?
Ma princesse, avez-vous daigné me souhaiter?
Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter?
Vous ne me dites rien ! Quel accueil ! Quelle glace !
Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrâce?
Parlez : nous sommes seuls. Notre ennemi, trompé,
Tandis que je vous parle, est ailleurs occupé.
Ménageons les moments de cette heureuse absence.

JUNIE

Vous êtes en des lieux tout pleins de sa puissance :
Ces murs mêmes, seigneur, peuvent avoir des yeux ;
Et jamais l'empereur n'est absent de ces lieux.

BRITANNICUS

Et depuis quand, madame, êtes-vous si craintive?
Quoi ! déjà votre amour souffre qu'on le captive?
Qu'est devenu ce cœur qui me jurait toujours
De faire à Néron même envier nos amours?
Mais bannissez, madame, une inutile crainte :
La foi dans tous les cœurs n'est pas encore éteinte ;
Chacun semble des yeux approuver mon courroux ;
La mère de Néron se déclare pour nous.
Rome, de sa conduite elle-même offensée...

JUNIE

Ah ! seigneur ! vous parlez contre votre pensée.
Vous-même vous m'avez avoué mille fois

vient pas au sérieux de la tragédie, ne font pas attention que ce n'est pas ici un jeu, mais une cruauté dont Néron seul est capable. Il veut que Junie prononce elle-même à son amant l'arrêt de son bannissement : elle sera la cause de sa mort, s'il lui échappe un geste, un soupir, ou un regard. Quelle situation que celle de Junie, qui sait que Néron l'entend et la voit ! Et qu'une pareille scène doit exciter l'attention du spectateur ! (L. R.)

Que Rome le louait d'une commune voix;
Toujours à sa vertu vous rendiez quelque hommage.
Sans doute la douleur vous dicte ce langage.

BRITANNICUS

Ce discours me surprend, il le faut avouer :
Je ne vous cherchais pas pour l'entendre louer.
Quoi ! pour vous confier la douleur qui m'accable,
A peine je dérobe un moment favorable ;
Et ce moment si cher, madame, est consumé
A louer l'ennemi dont je suis opprimé !
Qui vous rend à vous-même, en un jour, si contraire?
Quoi ! même vos regards ont appris à se taire?
Que vois-je? Vous craignez de rencontrer mes yeux !
Néron vous plairait-il? Vous serais-je odieux?
Ah ! si je le croyais !... Au nom des dieux, madame,
Éclaircissez le trouble où vous jetez mon âme.
Parlez. Ne suis-je plus dans votre souvenir?

JUNIE

Retirez-vous, seigneur ; l'empereur va venir.

BRITANNICUS

Après ce coup, Narcisse, à qui dois-je m'attendre?

SCÈNE VII

NÉRON, JUNIE, NARCISSE

NÉRON

Madame...

JUNIE

Non, seigneur, je ne puis rien entendre.
Vous êtes obéi. Laissez couler du moins
Des larmes dont ses yeux ne seront pas témoins.

SCÈNE VIII

NÉRON, NARCISSE

NÉRON

Hé bien ! de leur amour tu vois la violence,
Narcisse : elle a paru jusque dans son silence !

Elle aime mon rival, je ne puis l'ignorer;
Mais je mettrai ma joie à le désespérer.
Je me fais de sa peine une image charmante;
Et je l'ai vu douter du cœur de son amante.
Je la suis. Mon rival t'attend pour éclater :
Par de nouveaux soupçons, va, cours le tourmenter;
Et tandis qu'à mes yeux on le pleure, on l'adore,
Fais-lui payer bien cher un bonheur qu'il ignore.

NARCISSE, *seul.*

La fortune t'appelle une seconde fois,
Narcisse; voudrais-tu résister à sa voix?
Suivons jusques au bout ses ordres favorables;
Et, pour nous rendre heureux, perdons les misérables.

ACTE III (1)

SCÈNE PREMIÈRE

NÉRON, BURRHUS

BURRHUS

Pallas obéira, seigneur.

NÉRON

Et de quel œil
Ma mère a-t-elle vu confondre son orgueil?

BURRHUS

Ne doutez point, seigneur, que ce coup ne la frappe;
Qu'en reproches bientôt sa douleur ne s'échappe.
Ses transports dès longtemps commencent d'éclater;
A d'inutiles cris puissent-ils s'arrêter!

NÉRON

Quoi! de quelque dessein la croyez-vous capable?

BURRHUS

Agrippine, seigneur, est toujours redoutable :

(1) C'est ici que se trouvait, entre Burrhus et Narcisse, la scène qui fut coupée sur les conseils de Boileau.

Rome et tous vos soldats révèrent ses aïeux ;
Germanicus son père est présent à leurs yeux.
Elle sait son pouvoir ; vous savez son courage ;
Et ce qui me la fait redouter davantage,
C'est que vous appuyez vous-même son courroux,
Et que vous lui donnez des armes contre vous.

NÉRON

Moi, Burrhus?

BURRHUS

Cet amour, seigneur, qui vous possède...

NÉRON

Je vous entends, Burrhus. Le mal est sans remède :
Mon cœur s'en est plus dit que vous ne m'en direz ;
Il faut que j'aime enfin.

BURRHUS

Vous vous le figurez,
Seigneur ; et, satisfait de quelque résistance,
Vous redoutez un mal faible dans sa naissance,
Mais si dans son devoir votre cœur affermi
Voulait ne point s'entendre avec son ennemi ;
Si de vos premiers ans vous consultiez la gloire ;
Si vous daigniez, seigneur, rappeler la mémoire
Des vertus d'Octavie indignes de ce prix,
Et de son chaste amour vainqueur de vos mépris ;
Surtout si, de Junie évitant la présence,
Vous condamniez vos yeux à quelques jours d'absence,
Croyez-moi, quelque amour qui semble vous charmer,
On n'aime point, seigneur, si l'on ne veut aimer.

NÉRON

Je vous croirai, Burrhus, lorsque dans les alarmes
Il faudra soutenir la gloire de nos armes.
Ou lorsque, plus tranquille, assis dans le sénat,
Il faudra décider du destin de l'État ;
Je m'en reposerai sur votre expérience.
Mais, croyez-moi, l'amour est une autre science,
Burrhus ; et je ferais quelque difficulté
D'abaisser jusque-là votre sévérité.
Adieu, je souffre trop éloigné de Junie.

SCÈNE II

BURRHUS

Enfin, Burrhus, Néron découvre son génie.
Cette férocité que tu croyais fléchir,
De tes faibles liens est prête à s'affranchir.
En quels excès peut-être elle va se répandre !
O dieux ! en ce malheur quel conseil dois-je prendre?
Sénèque, dont les soins me devraient soulager,
Occupé loin de Rome, ignore ce danger.
Mais quoi ! si d'Agrippine excitant la tendresse,
Je pouvais... La voici : mon bonheur me l'adresse.

SCÈNE III

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE

AGRIPPINE

Hé bien ! je me trompais, Burrhus, dans mes soupçons ?
Et vous vous signalez par d'illustres leçons !
On exile Pallas, dont le crime peut-être
Est d'avoir à l'empire élevé votre maître.
Vous le savez trop bien ; jamais, sans ses avis,
Claude, qu'il gouvernait, n'eût adopté mon fils.
Que dis-je? A son épouse on donne une rivale ;
On affranchit Néron de la foi conjugale :
Digne emploi d'un ministre ennemi des flatteurs,
Choisi pour mettre un frein à ses jeunes ardeurs,
De les flatter lui-même, et nourrir dans son âme
Le mépris de sa mère et l'oubli de sa femme !

BURRHUS

Madame, jusqu'ici c'est trop tôt m'accuser ;
L'empereur n'a rien fait qu'on ne puisse excuser.
N'imputez qu'à Pallas un exil nécessaire :
Son orgueil dès longtemps exigeait ce salaire ;
Et l'empereur ne fait qu'accomplir à regret
Ce que toute la cour demandait en secret.

Le reste est un malheur qui n'est point sans ressource :
Des larmes d'Octavie on peut tarir la source.
Mais calmez vos transports ; par un chemin plus doux,
Vous lui pourrez plus tôt ramener son époux ·
Les menaces, les cris, le rendront plus farouche.

AGRIPPINE

Ah ! l'on s'efforce en vain de me fermer la bouche.
Je vois que mon silence irrite vos dédains :
Et c'est trop respecter l'ouvrage de mes mains.
Pallas n'emporte pas tout l'appui d'Agrippine :
Le ciel m'en laisse assez pour venger ma ruine.
Le fils de Claudius commence à ressentir
Des crimes dont je n'ai que le seul repentir.
J'irai, n'en doutez point, le montrer à l'armée,
Plaindre aux yeux des soldats son enfance opprimée,
Leur faire, à mon exemple, expier leur erreur.
On verra d'un côté le fils d'un empereur
Redemandant la foi jurée à sa famille,
Et de Germanicus on entendra la fille ;
De l'autre, l'on verra le fils d'Ænobarbus,
Appuyé de Sénèque et du tribun Burrhus,
Qui, tous deux de l'exil rappelés par moi-même,
Partagent à mes yeux l'autorité suprême.
De nos crimes communs je veux qu'on soit instruit.
On saura les chemins par où je l'ai conduit.
Pour rendre sa puissance et la vôtre odieuses,
J'avouerai les rumeurs les plus injurieuses ;
Je confesserai tout, exils, assassinats,
Poison même...

BURRHUS

Madame, ils ne vous croiront pas :
Ils sauront récuser l'injuste stratagème
D'un témoin irrité qui s'accuse lui-même.
Pour moi qui le premier secondai vos desseins,
Qui fis même jurer l'armée entre ses mains,
Je ne me repens point de ce zèle sincère.
Madame, c'est un fils qui succède à son père.
En adoptant Néron, Claudius par son choix
De son fils et du vôtre a confondu les droits.
Rome l'a pu choisir. Ainsi, sans être injuste,
Elle choisit Tibère adopté par Auguste ;
Et le jeune Agrippa, de son sang descendu,

Se vit exclu du rang vainement prétendu.
Sur tant de fondements sa puissance établie
Par vous-même aujourd'hui ne peut être affaiblie :
Et s'il m'écoute encor, madame, sa bonté
Vous en fera bientôt perdre la volonté.
J'ai commencé, je vais poursuivre mon ouvrage.

SCÈNE IV

AGRIPPINE, ALBINE

ALBINE

Dans quel emportement la douleur vous engage,
Madame ! l'empereur puisse-t-il l'ignorer !

AGRIPPINE

Ah ! lui-même à mes yeux puisse-t-il se montrer !

ALBINE

Madame, au nom des dieux, cachez votre colère.
Quoi ! pour les intérêts de la sœur ou du frère,
Faut-il sacrifier le repos de vos jours?
Contraindrez-vous César jusque dans ses amours?

AGRIPPINE

Quoi ! tu ne vois donc pas jusqu'où l'on me ravale,
Albine? C'est à moi qu'on donne une rivale.
Bientôt, si je ne romps ce funeste lien,
Ma place est occupée, et je ne suis plus rien.
Jusqu'ici d'un vain titre Octavie honorée,
Inutile à la cour, en était ignorée :
Les grâces, les honneurs, par moi seule versés,
M'attiraient des mortels les vœux intéressés.
Une autre de César a surpris la tendresse :
Elle aura le pouvoir d'épouse et de maîtresse ;
Le fruit de tant de soins, la pompe des Césars,
Tout deviendra le prix d'un seul de ses regards.
Que dis-je? l'on m'évite, et déjà délaissée...
Ah ! je ne puis, Albine, en souffrir la pensée.
Quand je devrais du ciel hâter l'arrêt fatal,
Néron, l'ingrat Néron... Mais voici son rival.

SCÈNE V

BRITANNICUS, AGRIPPINE, NARCISSE, ALBINE

BRITANNICUS

Nos ennemis communs ne sont pas invincibles,
Madame ; nos malheurs trouvent des cœurs sensibles :
Vos amis et les miens, jusqu'alors si secrets,
Tandis que nous perdions le temps en vains regrets,
Animés du courroux qu'allume l'injustice,
Viennent de confier leur douleur à Narcisse.
Néron n'est pas encor tranquille possesseur
De l'ingrate qu'il aime au mépris de ma sœur.
Si vous êtes toujours sensible à son injure,
On peut dans son devoir ramener le parjure.
La moitié du sénat s'intéresse pour nous :
Sylla, Pison, Plautus...

AGRIPPINE

Prince, que dites-vous?
Sylla, Pison, Plautus, les chefs de la noblesse?

BRITANNICUS

Madame, je vois bien que ce discours vous blesse :
Et que votre courroux, tremblant, irrésolu,
Craint déjà d'obtenir tout ce qu'il a voulu.
Non, vous avez trop bien établi ma disgrâce ;
D'aucun ami pour moi ne redoutez l'audace :
Il ne m'en reste plus ; et vos soins trop prudents
Les ont tous écartés ou séduits dès longtemps.

AGRIPPINE

Seigneur, à vos soupçons donnez moins de créance ;
Notre salut dépend de notre intelligence.
J'ai promis, il suffit. Malgré vos ennemis,
Je ne révoque rien de ce que j'ai promis.
Le coupable Néron fuit en vain ma colère :
Tôt ou tard il faudra qu'il entende sa mère.
J'essaierai tour à tour la force et la douceur ;
Ou moi-même, avec moi conduisant votre sœur,
J'irai semer partout ma crainte et mes alarmes,
Et ranger tous les cœurs du parti de ses larmes.

Adieu. J'assiégerai Néron de toutes parts.
Vous, si vous m'en croyez, évitez ses regards.

SCÈNE VI

BRITANNICUS, NARCISSE

BRITANNICUS

Ne m'as-tu point flatté d'une fausse espérance?
Puis-je sur ton récit fonder quelque assurance,
Narcisse?

NARCISSE

Oui. Mais, seigneur, ce n'est pas en ces lieux
Qu'il faut développer ce mystère à vos yeux.
Sortons. Qu'attendez-vous?

BRITANNICUS

Ce que j'attends, Narcisse?
Hélas!

NARCISSE

Expliquez-vous.

BRITANNICUS

Si, par ton artifice,
Je pouvais revoir...

NARCISSE

Qui?

BRITANNICUS

J'en rougis. Mais enfin
D'un cœur moins agité j'attendrais mon destin.

NARCISSE

Après tous mes discours vous la croyez fidèle?

BRITANNICUS

Non, je la crois, Narcisse, ingrate, criminelle,
Digne de mon courroux; mais je sens, malgré moi,
Que je ne le crois pas autant que je le doi.
Dans ses égarements, mon cœur opiniâtre
Lui prête des raisons, l'excuse, l'idolâtre.
Je voudrais vaincre enfin mon incrédulité;
Je la voudrais haïr avec tranquillité.
Et qui croira qu'un cœur si grand en apparence,
D'une infidèle cour ennemi dès l'enfance,

Renonce à tant de gloire, et, dès le premier jour,
Trame une perfidie inouïe à la cour?

NARCISSE

Et qui sait si l'ingrate, en sa longue retraite,
N'a point de l'empereur médité la défaite?
Trop sûre que ses yeux ne pouvaient se cacher,
Peut-être elle fuyait pour se faire chercher,
Pour exciter Néron par la gloire pénible
De vaincre une fierté jusqu'alors invincible.

BRITANNICUS

Je ne la puis donc voir?

NARCISSE

Seigneur, en ce moment
Elle reçoit les vœux de son nouvel amant.

BRITANNICUS

Hé bien! Narcisse, allons. Mais que vois-je? C'est elle.

NARCISSE, *à part.*

Ah! dieux! A l'empereur portons cette nouvelle.

SCÈNE VII

BRITANNICUS, JUNIE

JUNIE

Retirez-vous, seigneur, et fuyez un courroux
Que ma persévérance allume contre vous.
Néron est irrité. Je me suis échappée,
Tandis qu'à l'arrêter sa mère est occupée.
Adieu; réservez-vous, sans blesser mon amour,
Au plaisir de me voir justifier un jour.
Votre image sans cesse est présente à mon âme:
Rien ne l'en peut bannir.

BRITANNICUS

Je vous entends, madame:
Vous voulez que ma fuite assure vos désirs,
Que je laisse un champ libre à vos nouveaux soupirs.
Sans doute, en me voyant, une pudeur secrète
Ne vous laisse goûter qu'une joie inquiète.
Hé bien! il faut partir!

JUNIE

Seigneur, sans m'imputer...

BRITANNICUS

Ah! vous deviez du moins plus longtemps disputer.
Je ne murmure point qu'une amitié commune
Se range du parti que flatte la fortune;
Que l'éclat d'un empire ait pu vous éblouir;
Qu'aux dépens de ma sœur vous en vouliez jouir;
Mais que de ces grandeurs comme une autre occupée,
Vous m'en ayez paru si longtemps détrompée;
Non, je l'avoue encor, mon cœur désespéré
Contre ce seul malheur n'était point préparé.
J'ai vu sur ma ruine élever l'injustice:
De mes persécuteurs j'ai vu le ciel complice;
Tant d'horreurs n'avaient point épuisé son courroux,
Madame; il me restait d'être oublié de vous.

JUNIE

Dans un temps plus heureux, ma juste impatience
Vous ferait repentir de votre défiance;
Mais Néron vous menace: en ce pressant danger,
Seigneur, j'ai d'autres soins que de vous affliger.
Allez, rassurez-vous, et cessez de vous plaindre:
Néron nous écoutait et m'ordonnait de feindre.

BRITANNICUS

Quoi! le cruel...

JUNIE

Témoin de tout notre entretien,
D'un visage sévère examinait le mien,
Prêt à faire sur vous éclater la vengeance
D'un geste confident de notre intelligence.

BRITANNICUS

Néron nous écoutait, madame! Mais, hélas!
Vos yeux auraient pu feindre, et ne m'abuser pas:
Ils pouvaient me nommer l'auteur de cet outrage!
L'amour est-il muet ou n'a-t-il qu'un langage?
De quel trouble un regard pouvait me préserver!
Il fallait...

JUNIE

Il fallait me taire et vous sauver.
Combien de fois, hélas! puisqu'il faut vous le dire,
Mon cœur de son désordre allait-il vous instruire!
De combien de soupirs interrompant le cours,
Ai-je évité vos yeux que je cherchais toujours!
Quel tourment de se taire en voyant ce qu'on aime,

De l'entendre gémir, de l'affliger soi-même,
Lorsque par un regard on peut le consoler !
Mais quels pleurs ce regard aurait-il fait couler !
Ah ! dans ce souvenir, inquiète, troublée,
Je ne me sentais pas assez dissimulée :
De mon front effrayé je craignais la pâleur ;
Je trouvais mes regards trop pleins de ma douleur ;
Sans cesse il me semblait que Néron en colère
Me venait reprocher trop de soin de vous plaire ;
Je craignais mon amour vainement renfermé ;
Enfin, j'aurais voulu n'avoir jamais aimé.
Hélas ! pour son bonheur, seigneur, et pour le nôtre,
Il n'est que trop instruit de mon cœur et du vôtre !
Allez, encore un coup, cachez-vous à ses yeux :
Mon cœur plus à loisir vous éclairera mieux.
De mille autres secrets j'aurai compte à vous rendre.

BRITANNICUS

Ah ! n'en voilà que trop : c'est trop me faire entendre,
Madame, mon bonheur, mon crime, vos bontés.
Et savez-vous pour moi tout ce que vous quittez?
(*Se jetant aux pieds de Junie.*)
Quand pourrai-je à vos pieds expier ce reproche?

JUNIE

Que faites-vous? Hélas ! votre rival s'approche.

SCÈNE VIII

NÉRON, BRITANNICUS, JUNIE

NÉRON

Prince, continuez des transports si charmants.
Je conçois vos bontés par ses remercîments,
Madame : à vos genoux je viens de le surprendre.
Mais il aurait aussi quelque grâce à me rendre :
Ce lieu le favorise et je vous y retiens,
Pour lui faciliter de si doux entretiens.

BRITANNICUS

Je puis mettre à ses pieds ma douleur ou ma joie
Partout où sa bonté consent que je la voie ;
Et l'aspect de ces lieux où vous la retenez
N'a rien dont mes regards doivent être étonnés.

NÉRON

Et que vous montrent-ils qui ne vous avertisse
Qu'il faut qu'on me respecte et que l'on m'obéisse?

BRITANNICUS

Ils ne nous ont pas vus l'un et l'autre élever,
Moi pour vous obéir, et vous pour me braver;
Et ne s'attendaient pas, lorsqu'ils nous virent naître,
Qu'un jour Domitius me dût parler en maître.

NÉRON

Ainsi par le destin nos vœux sont traversés;
J'obéissais alors, et vous obéissez.
Si vous n'avez appris à vous laisser conduire,
Vous êtes jeune encore et l'on peut vous instruire.

BRITANNICUS

Et qui m'en instruira?

NÉRON

Tout l'empire à la fois,
Rome.

BRITANNICUS

Rome met-elle au nombre de vos droits
Tout ce qu'a de cruel l'injustice et la force,
Les emprisonnements, le rapt et le divorce?

NÉRON

Rome ne porte point ses regards curieux
Jusque dans des secrets que je cache à ses yeux.
Imitez son respect.

BRITANNICUS

On sait ce qu'elle en pense.

NÉRON

Elle se tait du moins : imitez son silence.

BRITANNICUS

Ainsi Néron commence à ne se plus forcer.

NÉRON

Néron de vos discours commence à se lasser.

BRITANNICUS

Chacun devait bénir le bonheur de son règne.

NÉRON

Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne.

BRITANNICUS

Je connais mal Junie, ou de tels sentiments
Ne mériteront pas ses applaudissements.

NÉRON

Du moins, si je ne sais le secret de lui plaire,
Je sais l'art de punir un rival téméraire.

BRITANNICUS

Pour moi, quelque péril qui me puisse accabler,
Sa seule inimité peut me faire trembler.

NÉRON

Souhaitez-la ; c'est tout ce que je puis vous dire.

BRITANNICUS

Le bonheur de lui plaire est le seul où j'aspire.

NÉRON

Elle vous l'a promis, vous lui plairez toujours.

BRITANNICUS

Je ne sais pas du moins épier ses discours,
Je la laisse expliquer sur tout ce qui me touche,
Et ne me cache point pour lui fermer la bouche.

NÉRON

Je vous entends. Eh bien, gardes !

JUNIE

Que faites-vous?
C'est votre frère. Hélas ! c'est un amant jaloux.
Seigneur, mille malheurs persécutent sa vie :
Ah ! son bonheur peut-il exciter votre envie?
Souffrez que, de vos cœurs rapprochant les liens,
Je me cache à vos yeux et me dérobe aux siens.
Ma fuite arrêtera vos discordes fatales ;
Seigneur, j'irai remplir le nombre des vestales.
Ne lui disputez plus mes vœux infortunés ;
Souffrez que les dieux seuls en soient importunés.

NÉRON

L'entreprise, madame, est étrange et soudaine.
Dans son appartement, gardes, qu'on la ramène.
Gardez Britannicus dans celui de sa sœur.

BRITANNICUS

C'est ainsi que Néron sait disputer un cœur !

JUNIE

Prince, sans l'irriter, cédons à cet orage.

NÉRON

Gardes, obéissez sans tarder davantage.

SCÈNE IX

NÉRON, BURRHUS

BURRHUS

Que vois-je? O ciel!

NÉRON. *sans voir Burrhus.*

Ainsi leurs feux sont redoublés :
Je reconnais la main qui les a rassemblés.
Agrippine ne s'est présentée à ma vue,
Ne s'est dans ses discours si longtemps étendue
Que pour faire jouer ce ressort odieux.
(*Apercevant Burrhus.*)
Qu'on sache si ma mère est encor en ces lieux.
Burrhus, dans ce palais, je veux qu'on la retienne,
Et qu'au lieu de sa garde on lui donne la mienne.

BURRHUS

Quoi, seigneur, sans l'ouïr? Une mère!

NÉRON

Arrêtez :
J'ignore quel projet, Burrhus, vous méditez;
Mais, depuis quelques jours, tout ce que je désire
Trouve en vous un censeur prêt à me contredire.
Répondez-m'en, vous dis-je ; ou, sur votre refus,
D'autres me répondront et d'elle et de Burrhus.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

AGRIPPINE, BURRHUS

BURRHUS

Oui, madame, à loisir vous pourrez vous défendre :
César lui-même ici consent de vous entendre.

Si son ordre au palais vous a fait retenir,
C'est peut-être à dessein de vous entretenir.
Quoi qu'il en soit, si j'ose expliquer ma pensée,
Ne vous souvenez plus qu'il vous ait offensée ;
Préparez-vous plutôt à lui tendre les bras,
Défendez-vous, madame, et ne l'accusez pas.
Vous voyez, c'est lui seul que la cour envisage.
Quoiqu'il soit votre fils, et même votre ouvrage,
Il est votre empereur. Vous êtes, comme nous,
Sujette à ce pouvoir qu'il a reçu de vous.
Selon qu'il vous menace, ou bien qu'il vous caresse,
La cour autour de vous ou s'écarte ou s'empresse.
C'est son appui qu'on cherche en cherchant votre appui.
Mais voici l'empereur.

AGRIPPINE

Qu'on me laisse avec lui !

SCÈNE II

NÉRON, AGRIPPINE

AGRIPPINE, *s'asseyant.*

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place.
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse.
J'ignore de quel crime on a pu me noircir :
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.
Vous régnez : vous savez combien votre naissance
Entre l'empire et vous avait mis de distance.
Les droits de mes aïeux, que Rome a consacrés,
Étaient même sans moi d'inutiles degrés.
Quand de Britannicus la mère condamnée
Laissa de Claudius disputer l'hyménée,
Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix,
Qui de ses affranchis mendièrent les voix,
Je souhaitai son lit, dans la seule pensée
De vous laisser au trône où je serais placée.
Je fléchis mon orgueil ; j'allai prier Pallas.
Son maître, chaque jour caressé dans mes bras,
Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce
L'amour où je voulais amener sa tendresse.

Mais ce lien du sang qui nous joignait tous deux
Écartait Claudius d'un lit incestueux :
Il n'osait épouser la fille de son frère.
Le sénat fut séduit : une loi moins sévère
Mit Claude dans mon lit, et Rome à mes genoux.
C'était beaucoup pour moi, ce n'était rien pour vous.
Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille ;
Je vous nommai son gendre, et vous donnai sa fille :
Silanus, qui l'aimait, s'en vit abandonné,
Et marqua de son sang ce jour infortuné.
Ce n'était rien encore. Eussiez-vous pu prétendre
Qu'un jour Claude à son fils pût préférer son gendre?
De ce même Pallas j'implorai le secours :
Claude vous adopta, vaincu par ses discours,
Vous appela Néron ; et du pouvoir suprême
Voulut, avant le temps, vous faire part lui-même.
C'est alors que chacun, rappelant le passé,
Découvrit mon dessein déjà trop avancé ;
Que de Britannicus la disgrâce future
Des amis de son père excita le murmure.
Mes promesses aux uns éblouirent les yeux ;
L'exil me délivra des plus séditieux ;
Claude même, lassé de ma plainte éternelle,
Éloigna de son fils tous ceux de qui le zèle
Engagé dès longtemps à suivre son destin,
Pouvait du trône encor lui rouvrir le chemin.
Je fis plus : je choisis moi-même dans ma suite
Ceux à qui je voulais qu'on livrât sa conduite ;
J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Des gouverneurs que Rome honorait de sa voix ;
Je fus sourde à la brigue, et crus la renommée ;
J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,
Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,
Qui depuis... Rome alors estimait leurs vertus.
De Claude en même temps épuisant les richesses,
Ma main, sous votre nom, répandait ses largesses.
Les spectacles, les dons, invincibles appas,
Vous attiraient les cœurs du peuple et des soldats,
Qui d'ailleurs, réveillant leur tendresse première,
Favorisaient en vous Germanicus mon père.
Cependant Claudius penchait vers son déclin.
Ses yeux, longtemps fermés, s'ouvrirent à la fin :

Il connut son erreur. Occupé de sa crainte,
Il laissa pour son fils échapper quelque plainte,
Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.
Ses gardes, son palais, son lit, m'étaient soumis.
Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse ;
De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse :
Mes soins, en apparence, épargnant ses douleurs,
De son fils en mourant lui cachèrent les pleurs.
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.
J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte ;
Et tandis que Burrhus allait secrètement
De l'armée en vos mains exiger le serment,
Que vous marchiez au camp, conduit sous mes auspices,
Dans Rome les autels fumaient de sacrifices ;
Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité
Du prince déjà mort demandait la santé.
Enfin, des légions l'entière obéissance
Ayant de votre empire affermi la puissance,
On vit Claude ; et le peuple, étonné de son sort,
Apprit en même temps votre règne et sa mort.
C'est le sincère aveu que je voulais vous faire :
Voilà tous mes forfaits. En voici le salaire.
Du fruit de tant de soins à peine jouissant,
En avez-vous six mois paru reconnaissant,
Que, lassé d'un respect qui vous gênait peut-être,
Vous avez affecté de ne me plus connaître.
J'ai vu Burrhus, Sénèque, aigrissant vos soupçons,
De l'infidélité vous tracer des leçons,
Ravis d'être vaincus dans leur propre science.
J'ai vu, favorisés de votre confiance,
Othon, Sénécion, jeunes voluptueux,
Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux ;
Et lorsque, vos mépris excitant mes murmures,
Je vous ai demandé raison de tant d'injures
(Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu),
Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
Aujourd'hui je promets Junie à votre frère ;
Ils se flattent tous deux du choix de votre mère :
Que faites-vous? Junie enlevée à la cour,
Devient en une nuit l'objet de votre amour ;
Je vois de votre cœur Octavie effacée,
Prête à sortir du lit où je l'avais placée ;

Je vois Pallas banni, votre frère arrêté ;
Vous attentez enfin jusqu'à ma liberté :
Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies.
Et lorsque, convaincu de tant de perfidies,
Vous deviez ne me voir que pour les expier,
C'est vous qui m'ordonnez de me justifier.

NÉRON

Je me souviens toujours que je vous dois l'empire ;
Et, sans vous fatiguer du soin de le redire,
Votre bonté, madame, avec tranquillité
Pouvait se reposer sur ma fidélité.
Aussi bien ces soupçons, ces plaintes assidues,
Ont fait croire à tous ceux qui les ont entendues
Que jadis, j'ose ici vous le dire entre nous,
Vous n'aviez, sous mon nom, travaillé que pour vous.
« Tant d'honneurs, disaient-ils, et tant de déférences
Sont-ce de ses bienfaits de faibles récompenses?
Quel crime a donc commis ce fils tant condamné?
Est-ce pour obéir qu'elle l'a couronné?
N'est-il de son pouvoir que le dépositaire? »
Non que, si jusque-là j'avais pu vous complaire,
Je n'eusse pris plaisir, madame, à vous céder
Ce pouvoir que vos cris semblaient redemander ;
Mais Rome veut un maître, et non une maîtresse.
Vous entendiez les bruits qu'excitait ma faiblesse :
Le sénat chaque jour et le peuple, irrités
De s'ouïr par ma voix dicter vos volontés,
Publiaient qu'en mourant Claude avec sa puissance
M'avait encore laissé sa simple obéissance.
Vous avez vu cent fois nos soldats en courroux
Porter en murmurant leurs aigles devant vous ;
Honteux de rabaisser par cet indigne usage
Les héros dont encore elles portent l'image.
Toute autre se serait rendue à leurs discours ;
Mais, si vous ne régnez, vous vous plaignez toujours.
Avec Britannicus contre moi réunie,
Vous le fortifiez du parti de Junie ;
Et la main de Pallas trame tous ces complots.
Et, lorsque malgré moi j'assure mon repos,
On vous voit de colère et de haine animée :
Vous voulez présenter mon rival à l'armée ;
Déjà jusques au camp le bruit en a couru.

AGRIPPINE

Moi, le faire empereur? Ingrat! l'avez-vous cru?
Quel serait mon dessein? qu'aurais-je pu prétendre?
Quels honneurs dans sa cour, quel rang pourrais-je attendre?
Ah! si sous votre empire on ne m'épargne pas,
Si mes accusateurs observent tous mes pas,
Si de leur empereur ils poursuivent la mère,
Que ferais-je au milieu d'une cour étrangère?
Ils me reprocheraient, non des cris impuissants,
Des desseins étouffés aussitôt que naissants,
Mais des crimes pour vous commis à votre vue,
Et dont je ne serais que trop tôt convaincue.
Vous ne me trompez point, je vois tous vos détours;
Vous êtes un ingrat, vous le fûtes toujours:
Dès vos plus jeunes ans, mes soins et mes tendresses
N'ont arraché de vous que de feintes caresses.
Rien ne vous a pu vaincre; et votre dureté
Aurait dû dans son cours arrêter ma bonté.
Que je suis malheureuse! et par quelle infortune
Faut-il que tous mes soins me rendent importune!
Je n'ai qu'un fils. O ciel! qui m'entends aujourd'hui,
T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour lui?
Remords, craintes, périls, rien ne m'a retenue;
J'ai vaincu ses mépris, j'ai détourné ma vue
Des malheurs qui dès lors me furent annoncés;
J'ai fait ce que j'ai pu: vous régnez, c'est assez.
Avec ma liberté que vous m'avez ravie,
Si vous le souhaitez prenez encor ma vie,
Pourvu que par ma mort tout le peuple irrité
Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté.

NÉRON

Hé bien donc, prononcez. Que voulez-vous qu'on fasse?

AGRIPPINE

De mes accusateurs qu'on punisse l'audace;
Que de Britannicus on calme le courroux;
Que Junie à son choix puisse prendre un époux;
Qu'ils soient libres tous deux, et que Pallas demeure;
Que vous me permettiez de vous voir à toute heure;
(*Apercevant Burrhus dans le fond du théâtre.*)
Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter,
A votre porte enfin n'ose plus m'arrêter.

NÉRON

Oui, madame, je veux que ma reconnaissance
Désormais dans les cœurs grave votre puissance ;
Et je bénis déjà cette heureuse froideur,
Qui de notre amitié va rallumer l'ardeur.
Quoi que Pallas ait fait, il suffit, je l'oublie ;
Avec Britannicus je me réconcilie ;
Et, quant à cet amour qui nous a séparés,
Je vous fais notre arbitre, et vous nous jugerez.
Allez donc, et portez cette joie à mon frère.
Gardes, qu'on obéisse aux ordres de ma mère !

SCÈNE III

NÉRON, BURRHUS

BURRHUS

Que cette paix, seigneur, et ces embrassements
Vont offrir à mes yeux des spectacles charmants !
Vous savez si jamais ma voix lui fut contraire,
Si de son amitié j'ai voulu vous distraire,
Et si j'ai mérité cet injuste courroux.

NÉRON

Je ne vous flatte point, je me plaignais de vous,
Burrhus : je vous ai crus tous deux d'intelligence :
Mais son inimitié vous rend ma confiance.
Elle se hâte trop, Burrhus, de triompher,
J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

BURRHUS

Quoi, seigneur !

NÉRON

C'en est trop ; il faut que sa ruine
Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine.
Tant qu'il respirera, je ne vis qu'à demi.
Elle m'a fatigué de ce nom ennemi ;
Et je ne prétends pas que sa coupable audace
Une seconde fois lui promette ma place.

BURRHUS

Elle va donc bientôt pleurer Britannicus.

NÉRON

Avant la fin du jour je ne le craindrai plus.

BURRHUS

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie?

NÉRON

Ma gloire, mon amour, ma sûreté, ma vie.

BURRHUS

Non, quoi que vous disiez, cet horrible dessein
Ne fut jamais, seigneur, conçu dans votre sein.

NÉRON

Burrhus!

BURRHUS

De votre bouche, ô ciel! puis-je l'apprendre?
Vous-même, sans frémir, avez-vous pu l'entendre?
Songez-vous dans quel sang vous allez vous baigner?
Néron dans tous les cœurs est-il las de régner?
Que dira-t-on de vous? Quelle est votre pensée?

NÉRON

Quoi! toujours enchaîné de ma gloire passée,
J'aurai devant les yeux je ne sais quel amour
Que le hasard nous donne et nous ôte en un jour?
Soumis à tous leurs vœux, à mes désirs contraire,
Suis-je leur empereur seulement pour leur plaire?

BURRHUS

Et ne suffit-il pas, seigneur, à vos souhaits
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits?
C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître.
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être :
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus;
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais, si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, seigneur, courir de crime en crime,
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.
Britannicus mourant excitera le zèle
De ses amis, tout prêts à prendre sa querelle.
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,
Qui même après leur mort auront des successeurs :
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre,
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
Ah! de vos premiers ans l'heureuse expérience
Vous fait-elle, seigneur, haïr votre innocence?

Songez-vous au bonheur qui les a signalés?
Dans quel repos, ô ciel, les avez-vous coulés!
Quel plaisir de penser et de dire en vous-même :
« Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime;
On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer;
Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer;
Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage;
Je vois voler partout les cœurs à mon passage! »
Tels étaient vos plaisirs. Quel changement, ô dieux!
Le sang le plus abject vous était précieux :
Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
Vous pressait de souscrire à la mort d'un coupable;
Vous résistiez, seigneur, à leur sévérité;
Votre cœur s'accusait de trop de cruauté;
Et plaignant les malheurs attachés à l'empire,
« Je voudrais, disiez-vous, ne savoir pas écrire. »
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
Ma mort m'épargnera la vue et la douleur :
On ne me verra point survivre à votre gloire.
Si vous allez commettre une action si noire,
(*Se jetant aux pieds de Néron.*)
Me voilà prêt, seigneur : avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir;
Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée;
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée...
Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur;
Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.
Ne perdez point de temps, nommez-moi les perfides
Qui vous osent donner ces conseils parricides;
Appelez votre frère, oubliez dans ses bras...

NÉRON

Ah! que demandez-vous?

BURRHUS

Non, il ne vous hait pas,
Seigneur; on le trahit : je sais son innocence;
Je vous réponds pour lui de son obéissance.
J'y cours. Je vais presser un entretien si doux.

NÉRON

Dans mon appartement qu'il m'attende avec vous.

SCÈNE IV

NÉRON, NARCISSE

NARCISSE

Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si juste :
Le poison est tout prêt. La fameuse Locuste
A redoublé pour moi ses soins officieux :
Elle a fait expirer un esclave à mes yeux ;
Et le fer est moins prompt, pour trancher une vie,
Que le nouveau poison que sa main me confie.

NÉRON

Narcisse, c'est assez ; je reconnais ce soin,
Et ne souhaite pas que vous alliez plus loin.

NARCISSE

Quoi ! pour Britannicus votre haine affaiblie
Me défend...

NÉRON

Oui, Narcisse : on nous réconcilie.

NARCISSE

Je me garderai bien de vous en détourner,
Seigneur. Mais il s'est vu tantôt emprisonner :
Cette offense en son cœur sera longtemps nouvelle.
Il n'est point de secrets que le temps ne révèle :
Il saura que ma main lui devait présenter
Un poison que votre ordre avait fait apprêter.
Les dieux de ce dessein puissent-ils le distraire !
Mais peut-être il fera ce que vous n'osez faire.

NÉRON

On répond de son cœur ; et je vaincrai le mien.

NARCISSE

Et l'hymen de Junie en est-il le lien?
Seigneur, lui faites-vous encor ce sacrifice?

NÉRON

C'est prendre trop de soin. Quoi qu'il en soit, Narcisse,
Je ne le compte plus parmi mes ennemis.

NARCISSE

Agrippine, seigneur, se l'était bien promis :
Elle a repris sur vous son souverain empire.

NÉRON

Quoi donc? Qu'a-t-elle dit? et que voulez-vous dire?

NARCISSE

Elle s'en est vantée assez publiquement.

NÉRON

De quoi?

NARCISSE

Qu'elle n'avait qu'à vous voir un moment;
Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux funeste,
On verrait succéder un silence modeste;
Que vous-même à la paix souscririez le premier :
Heureux que sa bonté daignât tout oublier!

NÉRON

Mais, Narcisse, dis-moi, que veux-tu que je fasse?
Je n'ai que trop de pente à punir son audace;
Et, si je m'en croyais, ce triomphe indiscret
Serait bientôt suivi d'un éternel regret.
Mais de tout l'univers quel sera le langage?
Sur les pas des tyrans veux-tu que je m'engage,
Et que Rome effaçant tant de titres d'honneur,
Me laisse pour tout nom celui d'empoisonneur?
Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

NARCISSE

Et prenez-vous, seigneur, leurs caprices pour guides?
Avez-vous prétendu qu'ils se tairaient toujours?
Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours?
De vos propres désirs perdrez-vous la mémoire?
Et serez-vous le seul que vous n'oserez croire?
Mais, seigneur, les Romains ne vous sont pas connus :
Non, non, dans leurs discours ils sont plus retenus.
Tant de précaution affaiblit votre règne :
Ils croiront, en effet, mériter qu'on les craigne.
Au joug, depuis longtemps, ils se sont façonnés;
Ils adorent la main qui les tient enchaînés.
Vous les verrez toujours ardents à vous complaire :
Leur prompte servitude a fatigué Tibère.
Moi-même, revêtu d'un pouvoir emprunté,
Que je reçus de Claude avec la liberté,
J'ai cent fois, dans le cours de ma gloire passée,
Tenté leur patience, et ne l'ai point lassée.
D'un empoisonnement vous craignez la noirceur?
Faites périr le frère, abandonnez la sœur,

Rome, sur les autels prodiguant les victimes,
Fussent-ils innocents, leur trouvera des crimes :
Vous verrez mettre au rang des jours infortunés
Ceux où jadis la sœur et le frère sont nés.

NÉRON

Narcisse, encore un coup, je ne puis l'entreprendre.
J'ai promis à Burrhus, il a fallu me rendre.
Je ne veux point encore, en lui manquant de foi,
Donner à sa vertu des armes contre moi.
J'oppose à ses raisons un courage inutile :
Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille.

NARCISSE

Burrhus ne pense pas, seigneur, tout ce qu'il dit :
Son adroite vertu ménage son crédit ;
Ou plutôt ils n'ont tous qu'une même pensée :
Ils verraient par ce coup leur puissance abaissée ;
Vous seriez libre alors, seigneur, et devant vous
Ces maîtres orgueilleux fléchiraient comme nous.
Quoi donc ! ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire?
« Néron, s'ils en sont crus, n'est point né pour l'empire ;
Il ne dit, il ne fait que ce qu'on lui prescrit :
Burrhus conduit son cœur, Sénèque son esprit.
Pour toute ambition, pour vertu singulière,
Il excelle à conduire un char dans la carrière,
A disputer des prix indignes de ses mains,
A se donner lui-même en spectacle aux Romains,
A venir prodiguer sa voix sur un théâtre,
A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre,
Tandis que des soldats, de moments en moments,
Vont arracher pour lui les applaudissements. »
Ah ! ne voulez-vous pas les forcer à se taire?

NÉRON

Viens, Narcisse : allons voir ce que nous devons faire.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

BRITANNICUS, JUNIE

BRITANNICUS

Oui, madame, Néron, qui l'aurait pu penser?
Dans son appartement m'attend pour m'embrasser.
Il y fait de sa cour inviter la jeunesse;
Il veut que d'un festin la pompe et l'allégresse
Confirment à leurs yeux la foi de nos serments,
Et réchauffent l'ardeur de nos embrassements;
Il éteint cet amour, source de tant de haine;
Il vous fait de mon sort arbitre souveraine.
Pour moi, quoique banni du rang de mes aïeux,
Quoique de leur dépouille il se pare à mes yeux;
Depuis qu'à mon amour cessant d'être contraire
Il semble me céder la gloire de vous plaire,
Mon cœur, je l'avouerai, lui pardonne en secret,
Et lui laisse le reste avec moins de regret.
Quoi! je ne serai plus séparé de vos charmes!
Quoi! même en ce moment, je puis voir sans alarmes
Ces yeux que n'ont émus ni soupirs ni terreur,
Qui m'ont sacrifié l'empire et l'empereur!
Ah! madame!... Mais quoi! Quelle nouvelle crainte
Tient parmi mes transports votre joie en contrainte?
D'où vient qu'en m'écoutant vos yeux, vos tristes yeux
Avec de longs regards se tournent vers les cieux?
Qu'est-ce que vous craignez?

JUNIE

Je l'ignore moi-même;
Mais je crains.

BRITANNICUS

Vous m'aimez?

JUNIE

Hélas ! si je vous aime !

BRITANNICUS

Néron ne trouble plus notre félicité.

JUNIE

Mais me répondez-vous de sa sincérité?

BRITANNICUS

Quoi ! vous le soupçonnez d'une haine couverte?

JUNIE

Néron m'aimait tantôt, il jurait votre perte ;
Il me fuit, il vous cherche ; un si grand changement
Peut-il être, seigneur, l'ouvrage d'un moment?

BRITANNICUS

Cet ouvrage, madame, est un coup d'Agrippine :
Elle a cru que ma perte entraînait sa ruine.
Grâce aux préventions de son esprit jaloux,
Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous.
Je m'en fie aux transports qu'elle m'a fait paraître,
Je m'en fie à Burrhus ; j'en crois même son maître :
Je crois qu'à mon exemple, impuissant à trahir,
Il hait à cœur ouvert, ou cesse de haïr.

JUNIE

Seigneur, ne jugez pas de son cœur par le vôtre :
Sur des pas différents vous marchez l'un et l'autre.
Je ne connais Néron et la cour que d'un jour ;
Mais, si j'ose le dire, hélas ! dans cette cour
Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense !
Que la bouche et le cœur sont peu d'intelligence !
Avec combien de joie on y trahit sa foi !
Quel séjour étranger et pour vous et pour moi !

BRITANNICUS

Mais que son amitié soit véritable ou feinte,
Si vous craignez Néron, lui-même est-il sans crainte?
Non, non, il n'ira point, par un lâche attentat,
Soulever contre lui le peuple et le sénat.
Que dis-je? Il reconnaît sa dernière injustice ;
Ses remords ont paru même aux yeux de Narcisse.
Ah ! s'il vous avait dit, ma princesse, à quel point...

JUNIE

Mais Narcisse, seigneur, ne vous trahit-il point?

BRITANNICUS

Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie (1)?

JUNIE

Et que sais-je? Il y va, seigneur, de votre vie :
Tout m'est suspect : je crains que tout ne soit séduit;
Je crains Néron; je crains le malheur qui me suit.
D'un noir pressentiment malgré moi prévenue,
Je vous laisse à regret éloigner de ma vue.
Hélas! si cette paix dont vous vous repaissez
Couvrait contre vos jours quelques pièges dressés;
Si Néron, irrité de notre intelligence,
Avait choisi la nuit pour cacher sa vengeance;
S'il préparait ses coups tandis que je vous vois;
Et si je vous parlais pour la dernière fois!
Ah! prince!

BRITANNICUS

Vous pleurez! Ah! ma chère princesse!
Et pour moi jusque-là votre cœur s'intéresse!
Quoi, madame! en un jour où, plein de sa grandeur,
Néron croit éblouir vos yeux de sa splendeur,
Dans des lieux où chacun me fuit et le révère,
Aux pompes de sa cour préférer ma misère!
Quoi! dans ce même jour et dans ces mêmes lieux,
Refuser un empire, et pleurer à mes yeux!
Mais, madame, arrêtez ces précieuses larmes :
Mon retour va bientôt dissiper vos alarmes.
Je me rendrais suspect par un plus long séjour :
Adieu. Je vais, le cœur tout plein de mon amour,

(1) Dans l'édition princeps, Britannicus prononce les huit vers suivants, qui ont été supprimés dans toutes les autres éditions :

Lui, me trahir! Eh quoi! vous voulez donc, madame,
Qu'à d'éternels soupçons j'abandonne mon âme!
Seul de tous mes amis, Narcisse m'est resté.
L'a-t-on vu de mon père oublier la bonté?
S'est-il rendu, madame, indigne de la mienne?
Néron de temps en temps souffre qu'il l'entretienne :
Je le sais. Mais il peut, sans violer sa foi,
Tenir lieu d'interprète entre Néron et moi.
Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie?

JUNIE

Et que sais-je? etc.

Au milieu des transports d'une aveugle jeunesse,
Ne voir, n'entretenir que ma belle princesse.
Adieu.

JUNIE

Prince...

BRITANNICUS

On m'attend, madame, il faut partir.

JUNIE

Mais du moins attendez qu'on vous vienne avertir.

SCÈNE II

BRITANNICUS, AGRIPPINE, JUNIE

AGRIPPINE

Prince, que tardez-vous? Partez en diligence.
Néron impatient se plaint de votre absence.
La joie et le plaisir de tous les conviés
Attend, pour éclater, que vous vous embrassiez.
Ne faites point languir une si juste envie;
Allez. Et nous, madame, allons chez Octavie.

BRITANNICUS

Allez, belle Junie; et, d'un esprit content,
Hâtez-vous d'embrasser ma sœur qui vous attend.
Dès que je le pourrai, je reviens sur vos traces,
Madame; et de vos soins j'irai vous rendre grâces.

SCÈNE III

AGRIPPINE, JUNIE

AGRIPPINE

Madame, ou je me trompe, ou, durant vos adieux,
Quelques pleurs répandus ont obscurci vos yeux.
Puis-je savoir quel trouble a formé ce nuage?
Doutez-vous d'une paix dont je fais mon ouvrage?

JUNIE

Après tous les ennuis que ce jour m'a coûtés,
Ai-je pu rassurer mes esprits agités?

Hélas ! à peine encor je conçois ce miracle.
Quand même à vos bontés je craindrais quelque obstacle,
Le changement, madame, est commun à la cour ;
Et toujours quelque crainte accompagne l'amour.

AGRIPPINE

Il suffit, j'ai parlé, tout a changé de face :
Mes soins à vos soupçons ne laissent point de place.
Je réponds d'une paix jurée entre mes mains ;
Néron m'en a donné des gages trop certains.
Ah ! si vous aviez vu par combien de caresses
Il m'a renouvelé la foi de ses promesses ;
Par quels embrassements il vient de m'arrêter !
Ses bras, dans nos adieux, ne pouvaient me quitter.
Sa facile bonté, sur son front répandue,
Jusqu'aux moindres secrets est d'abord descendue :
Il s'épanchait en fils qui vient en liberté
Dans le sein de sa mère oublier sa fierté.
Mais bientôt reprenant un visage sévère,
Tel que d'un empereur qui consulte sa mère,
Sa confidence auguste a mis entre mes mains
Des secrets d'où dépend le destin des humains.
Non, il le faut ici confesser à sa gloire,
Son cœur n'enferme point une malice noire ;
Et nos seuls ennemis, altérant sa bonté,
Abusaient contre nous de sa facilité :
Mais enfin, à son tour, leur puissance décline ;
Rome encore une fois va connaître Agrippine ;
Déjà de ma faveur on adore le bruit,
Cependant en ces lieux n'attendons pas la nuit :
Passons chez Octavie, et donnons-lui le reste
D'un jour autant heureux que je l'ai cru funeste.
Mais qu'est-ce que j'entends? Quel tumulte confus !
Que peut-on faire?

JUNIE

O ciel, sauvez Britannicus !

SCÈNE IV

AGRIPPINE, JUNIE, BURRHUS

AGRIPPINE

Burrhus, où courez-vous? Arrêtez. Que veut dire?...

BURRHUS

Madame, c'en est fait, Britannicus expire.

JUNIE

Ah ! mon prince !

AGRIPPINE

Il expire?

BURRHUS

Ou plutôt il est mort,
Madame.

JUNIE

Pardonnez, madame, à ce transport.
Je vais le secourir, si je puis, ou le suivre.

SCÈNE V

AGRIPPINE, BURRHUS

AGRIPPINE

Quel attentat, Burrhus !

BURRHUS

Je n'y pourrai survivre,
Madame ; il faut quitter la cour et l'empereur.

AGRIPPINE

Quoi ! du sang de son frère il n'a point eu d'horreur !

BURRHUS

Ce dessein s'est conduit avec plus de mystère.
A peine l'empereur a vu venir son frère,
Il se lève, il l'embrasse, on se tait ; et soudain
César prend le premier une coupe à la main :
« Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices,
Ma main de cette coupe épanche les prémices,
Dit-il. Dieux, que j'appelle à cette effusion,
Venez favoriser notre réunion. »
Par les mêmes serments Britannicus se lie.
La coupe dans ses mains par Narcisse est remplie ;
Mais ses lèvres à peine en ont touché les bords,
Le fer ne produit point de si puissants efforts,
Madame : la lumière à ses yeux est ravie ;
Il tombe sur son lit sans chaleur et sans vie.
Jugez combien ce coup frappe tous les esprits :
La moitié s'épouvante et sort avec des cris ;

Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage,
Sur les yeux de César composent leur visage.
Cependant sur son lit il demeure penché;
D'aucun étonnement il ne paraît touché :
« Ce mal dont vous craignez, dit-il, la violence,
A souvent sans péril attaqué son enfance. »
Narcisse veut en vain affecter quelque ennui,
Et sa perfide joie éclate malgré lui.
Pour moi, dût l'empereur punir ma hardiesse,
D'une odieuse cour j'ai traversé la presse;
Et j'allais, accablé de cet assassinat,
Pleurer Britannicus, César et tout l'État.

AGRIPPINE

Le voici. Vous verrez si c'est moi qui l'inspire.

SCÈNE VI

NÉRON, AGRIPPINE, BURRHUS, NARCISSE

NÉRON, *voyant Agrippine.*

Dieux!

AGRIPPINE

Arrêtez, Néron : j'ai deux mots à vous dire.
Britannicus est mort : je reconnais les coups;
Je connais l'assassin.

NÉRON

Et qui madame?

AGRIPPINE

Vous.

NÉRON

Moi? Voilà les soupçons dont vous êtes capable.
Il n'est point de malheur dont je ne sois coupable.
Et si l'on veut, madame, écouter vos discours,
Ma main de Claude même aura tranché les jours.
Son fils vous était cher, sa mort peut vous confondre;
Mais des coups du destin je ne puis pas répondre.

AGRIPPINE

Non, non, Britannicus est mort empoisonné;
Narcisse a fait le coup, vous l'avez ordonné.

NÉRON

Madame!... Mais qui peut vous tenir ce langage?

NARCISSE

Hé, seigneur, ce soupçon vous fait-il tant d'outrage?
Britannicus, madame, eut des desseins secrets
Qui vous auraient coûté de plus justes regrets :
Il aspirait plus loin qu'à l'hymen de Junie ;
De vos propres bontés il vous aurait punie.
Il vous trompait vous-même ; et son cœur offensé
Prétendait tôt ou tard rappeler le passé.
Soit donc que malgré vous le sort vous ait servie,
Soit qu'instruit des complots qui menaçaient sa vie,
Sur ma fidélité César s'en soit remis,
Laissez les pleurs, madame, à vos seuls ennemis :
Qu'ils mettent ce malheur au rang des plus sinistres :
Mais vous...

AGRIPPINE

Poursuis, Néron : avec de tels ministres,
Par des faits glorieux tu te vas signaler ;
Poursuis. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer :
Ta main a commencé par le sang de ton frère ;
Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère.
Dans le fond de ton cœur je sais que tu me hais ;
Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits.
Mais je veux que ma mort te soit même inutile :
Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille ;
Rome, ce ciel, ce jour que tu reçus de moi,
Partout, à tout moment, m'offriront devant toi.
Tes remords te suivront comme autant de furies ;
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries ;
Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours,
D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours.
Mais j'espère qu'enfin le ciel, las de tes crimes,
Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes ;
Qu'après t'être couvert de leur sang et du mien,
Tu te verras forcé de répandre le tien ;
Et ton nom paraîtra, dans la race future,
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.
Voilà ce que mon cœur se présage de toi.
Adieu : tu peux sortir.

NÉRON

Narcisse, suivez-moi.

SCÈNE VII

AGRIPPINE, BURRHUS

AGRIPPINE

Ah! ciel! de mes soupçons quelle était l'injustice!
Je condamnais Burrhus pour écouter Narcisse!
Burrhus, avez-vous vu quels regards furieux
Néron en me quittant m'a laissés pour adieux?
C'en est fait, le cruel n'a plus rien qui l'arrête;
Le coup qu'on m'a prédit va tomber sur ma tête.
Il vous accablera vous-même à votre tour.

BURRHUS

Ah! madame! pour moi, j'ai vécu trop d'un jour.
Plût au ciel que sa main, heureusement cruelle,
Eût fait sur moi l'essai de sa fureur nouvelle!
Qu'il ne m'eût pas donné, par ce triste attentat,
Un gage trop certain des malheurs de l'État!
Son crime seul n'est pas ce qui me désespère;
Sa jalousie a pu l'armer contre son frère :
Mais s'il vous faut, madame, expliquer ma douleur,
Néron l'a vu mourir sans changer de couleur.
Ses yeux indifférents ont déjà la constance
D'un tyran dans le crime endurci dès l'enfance.
Qu'il achève, madame, et qu'il fasse périr
Un ministre importun qui ne le peut souffrir.
Hélas! loin de vouloir éviter sa colère,
La plus soudaine mort me sera la plus chère.

SCÈNE VIII

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE

ALBINE

Ah! madame! ah! seigneur! courez vers l'empereur;
Venez sauver César de sa propre fureur;
Il se voit pour jamais séparé de Junie.

AGRIPPINE

Quoi ! Junie elle-même a terminé sa vie?

ALBINE

Pour accabler César d'un éternel ennui,
Madame, sans mourir elle est morte pour lui.
Vous savez de ces lieux comme elle s'est ravie :
Elle a feint de passer chez la triste Octavie ;
Mais bientôt elle a pris des chemins écartés,
Où mes yeux ont suivi ses pas précipités.
Des portes du palais elle sort éperdue.
D'abord elle a d'Auguste aperçu la statue ;
Et mouillant de ses pleurs le marbre de ses pieds.
Que de ses bras pressants elle tenait liés :
« Prince, par ces genoux, dit-elle, que j'embrasse,
Protège en ce moment le reste de ta race ;
Rome, dans ton palais, vient de voir immoler
Le seul de tes neveux qui te pût ressembler.
On veut après sa mort que je lui sois parjure ;
Mais pour lui conserver une foi toujours pure,
Prince, je me dévoue à ces dieux immortels
Dont ta vertu t'a fait partager les autels. »
Le peuple cependant, que ce spectacle étonne,
Vole de toutes parts, se presse, l'environne,
S'attendrit à ses pleurs et, plaignant son ennui,
D'une commune voix la prend sous son appui ;
Ils la mènent au temple, où depuis tant d'années
Au culte des autels nos vierges destinées
Gardent fidèlement le dépôt précieux
Du feu toujours ardent qui brûle pour nos dieux.
César les voit partir sans oser les distraire.
Narcisse, plus hardi, s'empresse pour lui plaire ;
Il vole vers Junie, et, sans s'épouvanter,
D'une profane main commence à l'arrêter.
De mille coups mortels son audace est punie ;
Son infidèle sang rejaillit sur Junie.
César, de tant d'objets en même temps frappé,
Le laisse entre les mains qui l'ont enveloppé.
Il rentre. Chacun fuit son silence farouche ;
Le seul nom de Junie échappe de sa bouche.
Il marche sans dessein ; ses yeux mal assurés
N'osent lever au ciel leurs regards égarés ;
Et l'on craint, si la nuit jointe à la solitude

Vient de son désespoir aigrir l'inquiétude,
Si vous l'abandonnez plus longtemps sans secours,
Que sa douleur bientôt n'attente sur ses jours.
Le temps presse : courez. Il ne faut qu'un caprice ;
Il se perdrait, madame.

AGRIPPINE

Il se ferait justice.
Mais, Burrhus, allons voir jusqu'où vont ses transports :
Voyons quel changement produiront ses remords ;
S'il voudra désormais suivre d'autres maximes.

BURRHUS

Plût aux dieux que ce fût le dernier de ses crimes !

CHAPITRE XI

BÉRÉNICE

I. Les deux Bérénice. — *II. Un concours de tragédies.* — *III. Racine a-t-il créé la passion de la dignité?* — *IV. La Champmeslé entre en scène.*

I

Moins d'un an sépare la représentation de *Britannicus* (13 décembre 1669) de celle de *Bérénice*, qui fut donnée à l'Hôtel de Bourgogne le vendredi 21 novembre 1670, huit jours avant la représentation du *Tite* de Corneille par la troupe de Molière. C'est le plus court intervalle qui existe entre les représentations de deux pièces de Racine. Les autres pièces du poète sont toutes séparées par des intervalles de plus d'un an ; il y a même près de deux ans entre *Alexandre* et *Andromaque* et il y en a deux et demi entre *Iphigénie* et *Phèdre*. Racine composait lentement à l'ordinaire. Cette fois il s'est « pressé » et il a « pressé » les comédiens. Cela suffit-il pour qu'on se range à l'opinion de M. Michaut, qui, rejetant tous les témoignages contemporains, ceux de l'abbé du Bos et de Louis Racine comme ceux de Fontenelle et, plus tard, de Voltaire, veut que Racine, averti par une indiscrétion que le vieux Corneille travaillait à une *Bérénice*, lui ait joué le mauvais tour de lui emprunter son sujet, afin de le battre sur son propre terrain?

Qu'il ait connu l'entreprise de Corneille, la chose n'est point douteuse. Et ce fut assez pour l'engager à ne point

attendre et même, s'il était possible, à prévenir une comparaison, dont il n'était pas autrement sûr qu'elle tournerait à son avantage. Racine jusque-là — exception faite pour *Andromaque* — n'avait guère été goûté du premier coup à la ville; le public et les auteurs (sauf Boileau, Chapelle, La Fontaine et quelquefois Molière) lui avaient presque toujours résisté et préféré Corneille ou même des rivaux tout à fait indignes. Ainsi l'empressement de Racine à devancer l'auteur de *Tite et Bérénice* pourrait n'avoir été inspiré que par un sentiment de crainte salutaire, et il ne serait pas nécessaire de charger sa mémoire d'un nouveau méfait, même s'il était prouvé, comme le pense M. Gazier et comme M. Michaut croit l'avoir démontré, que l'anecdote du concours secret établi entre Corneille et Racine par la duchesse d'Orléans est une pure invention et ne doit point arrêter plus longtemps la critique.

De ce concours, dit-on, s'il avait existé, nous trouverions trace dans les préfaces des deux auteurs : or, Corneille n'en a point mis à son *Tite*, et Racine ne souffle mot de la duchesse dans la sienne. Henriette était morte sans doute entre temps et avant d'avoir vu représenter aucune des deux pièces. De plus, *Bérénice* est dédiée à « Mgr Colbert », qui était le beau-père du duc de Chevreuse et qui avait consenti, on se le rappelle, sur la prière de celui-ci, à entendre la lecture de *Britannicus*. Racine ajoute dans sa préface que ce qui lui plut particulièrement dans son sujet, c'est qu'il était extrêmement simple. « Il y avait longtemps que je voulais essayer si je pourrais faire une tragédie avec cette simplicité d'action qui a été si fort au goût des anciens. » On ne parlerait point ainsi d'un sujet imposé. Et cependant Louis Racine, dans les *Mémoires* sur la vie de son père, ne dément point Fontenelle. Voici le passage :

M. de Fontenelle, dans *la Vie de Corneille*, nous dit que *Bérénice* fut un duel. En effet, ce vers de Virgile :

Infelix puer atque impar congressus Achilli,

fut appliqué alors par quelques personnes au jeune combattant, à qui cependant la victoire demeura. Elle ne fut pas même disputée ; la partie n'était pas égale. Corneille n'était plus le Corneille du *Cid* et des *Horaces;* il était devenu l'auteur d'*Agésilas*. Une princesse, fameuse par son esprit et par son amour pour la poésie, avait engagé les deux rivaux à traiter ce même sujet. Ils lui donnèrent en cette occasion une grande preuve de leur obéissance, et les deux *Bérénices* parurent en même temps.

Et ce n'est point tout. Car nous lisons un peu plus loin, dans les *Mémoires :* « Ses meilleurs amis vantaient l'art avec lequel il avait traité un sujet si simple, en ajoutant que le sujet n'avait pas été bien choisi. Il ne l'avait pas choisi ; la princesse que j'ai nommée lui avait fait promettre qu'il le traiterait ; et comme courtisan, il s'était engagé. Si je m'y étais trouvé, disait Boileau, je l'aurais bien empêché de donner sa parole. » Chapelle, sans louer ni critiquer, gardait le silence. Mon père enfin le pressa vivement de se déclarer. « Avouez-moi en ami, lui dit-il, votre sentiment. Que pensez-vous de *Bérénice?* — Ce que j'en pense? répondit Chapelle : Marion pleure, Marion crie, Marion veut qu'on la marie. »

Si donc il s'agit d'une légende, voilà une légende, on l'avouera, qui s'appuie sur bien des autorités. Enfin ce n'est point un mystère que la sympathie dont Henriette honorait Racine et qu'elle lui garda jusqu'au bout. Ardente à le soutenir contre ses détracteurs, elle ne perdait point une occasion de le préférer publiquement à Corneille, et le poète, reconnaissant, lui avait dédié son *Andromaque*. Cette tendre princesse, qui avec des traits irréguliers, de petits yeux et une épaule plus haute que l'autre, trouvait le moyen d'exercer une séduction universelle, était bien faite pour communiquer avec un génie aussi tendre que celui de Racine. Plus que des « lumières » que le poète voulait qu'elle lui eût prêtées pour la conduite de sa tragédie, il lui savait gré des « larmes » qu'elle y avait répandues, « dès la première lecture » qu'il lui en fit. Il n'est donc pas douteux, si tant est qu'elle ait cédé au plaisir un peu

cruel de mettre aux prises les deux rivaux, que ce ne fût dans l'espoir et avec la quasi-certitude que la victoire resterait au plus jeune. Sans qu'il y eût identité complète de situation entre Bérénice et elle, l'aventure de Titus et de sa maîtresse ne laissait pas d'offrir certains points de ressemblance avec sa propre histoire, puisqu'elle avait été aimée du roi, qu'elle l'avait aimé et que tous deux avaient cependant résisté à leur passion. Oui, tout un côté du sujet, et le plus pathétique, était fait pour lui plaire et remuer en elle d'amers et doux souvenirs. Mais alors comment expliquer les transparentes allusions à Marie Mancini qui se trouvent dans la pièce de Racine? Si compliqué qu'on fasse le cœur féminin, il n'est point à croire qu'Henriette pût goûter quelque plaisir à cette substitution de personnage; ce n'était point elle, mais Marie Mancini qui avait prononcé le mot fameux que Racine, par deux fois (et tant d'insistance est bien significative), avait introduit dans sa pièce, une première fois à la scène v de l'acte IV :

Vous êtes empereur, seigneur, et vous pleurez!

et une seconde fois dans la scène v de l'acte V :

Vous m'aimez, vous me le soutenez;
Et cependant je pars, et vous me l'ordonnez!

Aucun des contemporains ne pouvait s'y méprendre, Henriette moins que personne. La réponse de Marie Mancini était connue de tout le monde, si connue qu'avant Racine un poète, demeuré anonyme et cité par Corbinelli, l'avait déjà mise en vers dans une petite pièce intitulée : *Preuve d'amour*. « Vous m'aimez, vous êtes roi, et je pars » y était devenu :

Mais enfin je pars, Sire, et vous êtes le roy.

Henriette, sans doute, avait une grande tendresse pour Marie Mancini, mariée par force à un Colonna un peu comme elle-même à Monsieur, frère du roi. La communauté

de l'infortune avait encore resserré leurs liens. Elles se voyaient fréquemment chez une autre victime, mal résignée, de la raison d'État, Olympe Mancini, dans cet hôtel de Soissons où fréquentait assidûment Racine et où il pouvait saisir de singulières confidences entre les trois amoureuses. Mais le plus raisonnable encore n'est-il point de croire qu'Henriette étant morte avant la représentation de *Bérénice*, Racine se soit cru dégagé envers elle et n'ait plus hésité à se servir d'un mot admirable qui avait l'avantage d'éclairer les auditeurs sur le sens caché de sa pièce?...

Le bonhomme Corneille, lui, n'y apportait pas tant de subtilité. S'il avouait qu'il avait voulu « copier son *Tite* sur notre invincible monarque », il ne poussait pas plus loin le rapprochement et, soit qu'il ne fût pas averti, comme le suppose Mesnard, soit que de telles complaisances fussent au-dessous de son caractère, il ne songea point, comme son rival, à « mettre ouvertement sur la scène le roman des amours du grand roi ».

Pour me faire admirer je ne fais point de ligues :
J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigues ;
Et mon ambition, pour faire plus de bruit,
Ne les va point quêter de réduit en réduit...
Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée...

Bref, le bonhomme était d'un temps où l'on n'avait point encore la superstition de la royauté, si l'on en avait déjà le culte. Il « datait », comme on dit aujourd'hui. Il ne fréquentait que peu la cour ; il n'avait ni la mine, ni le costume d'un courtisan ; il s'aigrissait en outre et le laissait voir, disant qu'on faisait des conjurations contre lui et qu'on souhaitait sa fin. Il restait encore le poète de la ville : au Louvre et à Saint-Germain, sa place était prise. La personne royale, si effacée et si discrète avec Louis XIII, s'était enflée démesurément avec Louis XIV et, dans l'éblouissement où elle les jetait, l'idolâtrie des courtisans ne distinguait plus entre « ses rayons et ses ombres » ; la muse d'un Benserade pouvait sans offusquer personne donner

une sorte de consécration publique aux amours naissantes du monarque avec La Vallière, puisque, sous les voûtes de Saint-Denis, dans la chaire de Vérité, la grande voix de Bossuet, s'attendrissant soudain, osait rappeler les amours de ce même monarque et de la Mancini. Et il est bien vrai, comme on l'a dit, que tout le sujet de *Bérénice* se trouvait là, déroulé en quelques phrases magnifiques, devant un auditoire de chrétiens :

« Cessez, s'écriait l'orateur en parlant du mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse, cessez, princes et potentats, de troubler par vos prétentions le projet de ce mariage. Que l'amour, qui semble aussi le vouloir troubler, cède lui-même. L'amour peut bien remuer le cœur des héros du monde ; il peut bien y soulever des tempêtes, et y exciter des mouvements qui fassent trembler les politiques et qui donnent des espérances aux insensés ; mais il y a des âmes d'un ordre supérieur à ses lois, à qui il ne peut inspirer des sentiments indignes de leur rang. »

Ce fut aussi, sans doute, l'avis du public et de la cour, qui, pour une fois, se trouvèrent d'accord au sujet de *Bérénice*.

II

Chose curieuse, tandis que la plupart des autres pièces de Racine, mal accueillies au début, se sont relevées par la suite, *Bérénice*, qui séduisit tout de suite les spectateurs et courut une carrière ininterrompue de trente représentations, n'a plus retrouvé l'oreille du public. Rachel même ne put l'imposer aux spectateurs de 1844. Il faut donc qu'il y ait dans cette pièce un je ne sais quoi qui, malgré ses qualités, ne lui permet point d'aller jusqu'à la foule, ou tout au moins de la retenir.

Serait-ce le goût des Français qui a changé et que, comme on l'a supposé, « nous ne sachions plus guère nous con-

tenter d'un intérêt aussi simple que celui de cette douce élégie »? Ou bien l'indifférence du public ne résulterait-t-elle pas d'un malentendu? S'il était exact, par exemple, que Racine, dans *Bérénice*, eût créé une passion nouvelle : la passion de la dignité et que Bérénice personnifiât « à merveille » cette passion, le désaccord se comprendrait assez bien.

« Bérénice, fait-on dire à Édouard Rod, veut un titre, — un titre et non un homme. Si elle ne voulait que l'homme, elle le pousserait à s'aller cacher dans quelque doux asile écarté. Elle veut une couronne. Elle vit d'ailleurs parmi des gens qui ne pensent à rien qu'à mesurer leurs fiertés sur les variations de leur fortune. »

Nous voyons bien d'où a pu naître cette fausse interprétation du caractère de l'héroïne racinienne : c'est de la scène du premier acte, entre Bérénice et Antiochus, où Bérénice, toute à la joie et un peu aussi à l'orgueil si naturel d'avoir été choisie par Titus pour s'asseoir à côté de lui sur le trône impérial, ne sait pas résister à son enivrement et accable de sa dignité nouvelle le soupirant assez mal inspiré pour venir lui parler d'amour

... dans une journée
Qui doit avec César unir *sa* destinée.

Mais, en vérité, ce mouvement d'orgueil, pour si légitime soit-il, est bien passager, et tant s'en faut qu'en Bérénice la femme ambitieuse l'emporte sur l'amoureuse, que c'est au contraire l'amoureuse qui est seule en scène dans tout le reste de la pièce et qui foule aux pieds comme à plaisir les considérations de fortune et de rang :

[touche?]
Depuis quand [dit-elle à Titus] croyez-vous que ma grandeur me
Un soupir, un regard, un mot de votre bouche,
Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien.
Voyez-moi plus souvent, et ne me donnez rien.

Et plus loin, quand elle est seule avec Phénice et qu'elle s'adresse encore à Titus qui n'est plus là pour l'entendre

(et nous avons donc bien, cette fois, sa pensée de derrière la tête) :

Titus, ah! plût au ciel...
Que ton amour n'eût rien à donner que ton âme!
C'est alors, cher Titus, qu'aimé, victorieux,
Tu verrais de quel prix ton cœur est à mes yeux :

Enfin, dans la scène finale de l'acte V, où son cœur achève de se découvrir, que dit-elle toujours à Titus?

Mon cœur vous est connu, Seigneur, et je puis dire
Qu'on ne l'a jamais vu soupirer pour l'Empire.
La grandeur des Romains, la pourpre des Césars
N'a point, vous le savez, attiré mes regards.
J'aimais, Seigneur, j'aimais : je voulais être aimée...

Après cela, peut-on encore soutenir que Bérénice « veut un titre et non un homme »? C'est se moquer de le prétendre. Et il faut donc chercher ailleurs la raison de l'indifférence du public.

En définitive, peut-être cette indifférence vient-elle de ce que, sur la foi du titre, s'attendant à une tragédie, le public ne trouve rien ici de ce qui est l'élément ordinaire des tragédies : la violence et la mort. N'appelons donc point, si vous voulez, *Bérénice* une tragédie ; ne l'appelons point non plus une élégie, comme Voltaire nous y invitait, parce que le mot prête à confusion, et arrêtons-nous au moyen terme que proposait M. Jules Lemaître de « comédie dramatique », qui accommoderait tout le monde : il reste que *Bérénice*, faite ou non pour le public et les succès de la rampe, est une des pièces où la sensibilité de Racine, tout le côté tendre et douloureux de son génie se sont exprimés avec le plus de bonheur. On ne jouera plus *Bérénice* qu'on la lira encore. Combien de pièces, qui font toujours leur effet à la scène, pourraient supporter cette épreuve?

Depuis *Andromaque*, Racine n'avait pas porté l'amour au théâtre ; il n'est qu'un épisode dans *Britannicus;* il n'était qu'une convention dans *les Plaideurs*. Et l'on ne

peut s'empêcher de remarquer qu'entre *Andromaque* et *Bérénice* il y a aussi, du moins en l'état de nos connaissances, comme un vide dans le cœur de Racine : la Duparc est morte ; la Champmeslé n'a pas eu son heure encore. Et la voici soudain dans *Bérénice;* c'est elle qui tenait le rôle de l'héroïne, ce rôle tout en soupirs et qui semblait fait pour cette voix charmante dont parle La Fontaine et dont il dit qu'elle allait « droit au cœur ».

III

Louis Racine proteste vivement, dans les *Mémoires*, contre un passage des *Lettres* de Mme de Sévigné où elle « fait entendre que Racine était très amoureux de la Chammelay » et réglait ses tragédies sur le débit de cette actrice.

« Dans sa vie imprimée à la tête de la dernière édition de ses *Œuvres*, dit-il, on lit qu'il en avait un fils naturel, et que l'infidélité de cette comédienne, qui lui préféra le comte de Tonnerre, fut cause qu'il renonça à cette actrice et aux pièces de théâtre. Puisque de pareils discours, faussement répandus dans le temps, subsistent encore aujourd'hui à la tête de ses *Œuvres*, c'est à moi à les détruire ; mais quoique certain de leur fausseté, c'est à regret que je parle de choses dont je voudrais que la mémoire fût effacée. Ce prétendu fils naturel n'a jamais existé ; et même, selon toutes les apparences, mon père n'a jamais eu pour la Chammelay cette passion qu'on a conjecturée de ses assiduités près d'elle... Cette femme n'était point née actrice. La nature ne lui avait donné que la beauté, la voix et la mémoire : du reste, elle avait si peu d'esprit, qu'il fallait lui faire entendre les vers qu'elle avait à dire, et lui en donner le ton. »

Qu'y a-t-il à prendre dans ces lignes, dictées par un scrupule filial trop respectable pour que nous en fassions grief à Louis Racine? Simplement ceci : que Racine n'eut

point de fils de la Champmeslé. Mais ils furent amants, cela ne fait aucun doute.

La Champmeslé était fort séduisante à la scène, « adorable », dit Mme de Sévigné, qui, en vraie « belle-mère », s'empressait d'ajouter : « Elle est laide de près. » Elle ne devait point l'être tant que le dit la marquise et elle gardait au moins dans le privé cette voix si « touchante » et « allant si droit au cœur » que célébrait La Fontaine. Cependant, voici l'*Histoire du Théâtre François* qui vient à l'appui de Mme de Sévigné et qui nous dit que « sa peau n'était pas blanche et qu'elle avait les yeux extrêmement petits et ronds ». Cette impression fâcheuse est un peu corrigée par ce qui suit, où l'on nous vante l'ensemble des traits de son visage, sa taille bien prise et noble, enfin sa voix, sur laquelle tout le monde semble avoir été d'accord et qu'on eût qualifiée déjà de voix d'or, si le siècle où elle se faisait entendre n'avait généralement répudié l'hyperbole. Mais son esprit? Était-il d'une qualité aussi vulgaire que le prétend Louis Racine? Des anecdotes un peu suspectes iraient même plus loin et feraient de la Champmeslé le type achevé de ce que nous appelons la « grue de théâtre ». Telle l'anecdote rapportée par Le Mazurier, la Champmeslé demandant à Racine d'où il avait tiré *Athalie?*

— De l'Ancien Testament, répondit le poète.

— De l'Ancien Testament? Eh mais! n'avais-je pas ouï dire qu'il y en avait un nouveau?

La femme qui parlait ainsi ne pouvait être la même qui écrivait à Charles de Sévigné des lettres dont sa mère disait — et elle s'y connaissait — qu'elle n'en avait « jamais vu de si chaudes ni de si passionnées ». L'amour peut donner de l'esprit aux plus sottes : il ne leur en donne point tout le long d'une correspondance.

Cette flamme naturelle de la Champmeslé et, comme dit Mme de Sévigné, cette chaleur et cette passion qu'elle apportait à l'expression de ses sentiments, c'est par quoi sans doute fut séduit Racine, qui, après l'avoir vue jouer le rôle d'Hermione, devina tout de suite le parti qu'il pourrait tirer d'une semblable interprète et quels sons

merveilleux elle rendrait sous son archet. Nouvelle venue à l'Hôtel de Bourgogne, la Champmeslé y avait fait d'excellents débuts ; mais il n'en était pas de même de son mari, comédien médiocre qu'on s'attendait à voir remercier d'un jour à l'autre, ce qui eût forcé sa femme à quitter la troupe avec lui, quand Racine intervint et sauva tout par son crédit. On peut bien mépriser l'insinuation de l'abbé de Villars écrivant, dans sa *Critique de Bérénice*, que le personnage d'Antiochus « ne fut introduit par Racine que pour donner un rôle ennuyeux et vide au mari de la Champmeslé » : c'est pour des raisons plus profondes et par un admirable instinct dramatique que le poète imagina ce personnage qui, renvoyé de Titus à Bérénice et de Bérénice à Titus, recevait le choc de leurs deux cœurs et en prolongeait le retentissement. Mais il n'est pas défendu de croire que, le personnage une fois composé, Racine ait jugé expédient de le confier à Champmeslé et de faire passer ses intérêts d'amoureux avant ses intérêts d'auteur : Champmeslé, mari complaisant déjà, à qui le poète donnait un rôle et dont il rétablissait la situation dans la troupe, n'en pouvait devenir qu'un peu plus complaisant. Et de là le quatrain qui courut tout Paris :

Champmeslé, cet heureux mortel,
Ne quittera jamais l'Hôtel :
Sa femme a pris Racine là.
Alleluia !

Ce qui prouve au reste, d'une façon décisive, que la Champmeslé n'était point la sotte qu'on prétend, c'est que, quand Racine et de fort bonne heure, on le verra, eut abandonné le théâtre et rompu avec sa maîtresse, celle-ci continua de remporter les plus vifs succès à la scène. Tel était même son crédit qu'en 1679, son mari et elle ayant quitté l'Hôtel de Bourgogne pour le théâtre Guénegaud, l'Hôtel fut sur le point de fermer ses portes et le roi dut intervenir pour fondre les deux troupes en une seule. Déjà éveillés au moment où Racine en prit la direction, ses talents de comédienne ne cédèrent ni au temps ni aux

excès d'une vie dont le dérèglement avait passé en proverbe, et, à plus de cinquante-deux ans, elle restait encore la coqueluche du public. Elle n'est presque jamais désignée, dans les papiers de l'époque, sous son prénom de Marie ; les contemporains hésitent même sur l'orthographe de son nom de guerre qui tantôt s'écrit Champmeslé et tantôt Chammelay (comme on prononçait), et personne ne nous a révélé par suite de quelles aventures singulières cette petite-fille d'un président au parlement de Normandie, des Mares, bien née, jeune et jolie, en vint à embrasser l'état de comédienne. On sait seulement qu'elle naquit à Rouen en 1642 (ou 1644), ce qui lui donnait entre vingt-six et vingt-huit ans au moment de *Bérénice*. Elle arrivait de province avec son mari qu'elle avait épousé en 1666 et qui s'appelait au registre de sa paroisse Charles Chevillet. Tous deux avaient trouvé à s'enrôler dans la troupe du Marais (1669). Ils durent s'y faire assez remarquer, puisqu'ils n'y restèrent que quelques mois et entrèrent presque tout de suite à l'Hôtel de Bourgogne, « ce qui constituait, dit Despois, un honneur fort recherché ».

Racine cependant, plein de préventions contre la Champmeslé et fort marri qu'on lui eût confié le rôle d'Hermione, n'assista qu'à contre-cœur à ses débuts dans *Andromaque*, où elle succédait à la des Œillets, qui y avait été admirable. Mais elle trouva le moyen, surtout dans les deux derniers actes, d'y être plus admirable encore. Vraie surprise pour le poète, qui, dans son ravissement, « courut, disent les frères Parfait, à la loge de Mlle Champmeslé et lui fit, à genoux, des compliments pour elle et des remerciements pour lui ».

Avant Racine comme après Racine, il demeure donc que la Champmeslé était une actrice très bien douée, qui ne put que gagner sans doute dans le commerce du poète, lequel, avec son goût si sûr, cultiva et développa en elle et poussa sans doute à leur point de perfection tant de qualités naturelles, mais qui enfin, quand elle n'aurait pas rencontré Racine sur son chemin, eût été encore une très bonne actrice, même s'il est vrai, comme l'insinue Vol-

taire, qu'elle garda jusqu'au bout sa déclamation chantante et « ses sons affétés ».

Cette déclamation chantante, souvenir peut-être des airs liturgiques sur lesquels se déclamaient les anciens mystères, ne choquait point, quoi qu'il en soit, les contemporains : elle était une caresse pour l'oreille et, si elle contrevenait à la vérité, elle avait au moins l'avantage de respecter et de faire sentir le rythme des vers, de quoi se soucient peu les acteurs d'aujourd'hui.

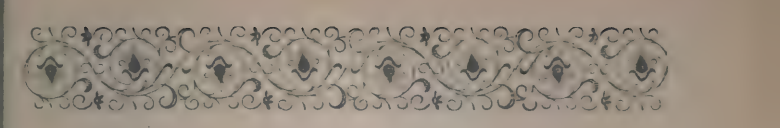
IV

Rapidement distribuée et apprise, *Bérénice* fut prête en quelques jours à « voir les chandelles ». En face de la Champmeslé, Floridor, qui jouait Titus, était un gage de la noblesse avec laquelle serait représenté le personnage, et il ne paraît point en effet que Floridor, comme dans *Britannicus*, ait démenti l'espoir que le poète plaçait en lui. Racine, en faisant à Titus sacrifier son amour aux intérêts de l'État, est resté dans les données de l'histoire romaine, qui avaient l'avantage de s'accommoder à une histoire plus récente. On ne faillit point à le lui reprocher et l'abbé de Villars le premier, dans un libelle que Mme de Sévigné déclarait « fort plaisant et fort spirituel », sans parler de l'inévitable Saint-Évremond, qui prisait que Titus montrait « du désespoir où il ne faudrait qu'à peine de la douleur », et de ce prétentieux Bussy-Rabutin, qui estimait, lui, que « Titus n'aime pas tant qu'il le dit (Bérénice), puisqu'il ne fait aucun effort en sa faveur à l'égard du sénat et du peuple romain ».

Par parenthèses, il est curieux de retrouver la même critique, cent ans plus tard, sous la plume de Jean-Jacques, qui en voulait à Racine d'avoir concentré tout l'intérêt sur Bérénice, de telle sorte, dit-il, que chacun souhaite que Titus se laisse vaincre, « même au risque de l'en moins

estimer » et que « la reine part sans le congé du parterre ; l'empereur la renvoie *invitus invitam;* on peut ajouter *invito spectatore.* Titus a beau rester aux mains, il est seul de son parti, tous les spectateurs ont épousé Bérénice. » Et voilà, conclut Jean-Jacques, une belle façon d'apprendre aux spectateurs à surmonter les faiblesses de l'amour !

Il est vrai que ce n'est peut-être point là l'unique fin ni la plus essentielle que s'était proposée Racine, qui ne nous a point caché pourtant combien il en coûtait à Titus de renoncer à Bérénice et tout le prix de la difficile victoire que son héros remportait sur lui-même. Mais il est exact que ce côté cornélien du sujet — le sacrifice de la passion au devoir — n'est point le plus apparent de la *Bérénice* racinienne. La peinture même de cette passion intéressait bien davantage le poète, et peut-être n'était-ce point à Jean-Jacques d'en faire un grief à Racine et d'avoir avant lui, suivant le mot de M. Anatole France, « révélé au monde la poésie des passions, le romantisme des sentiments ».



BÉRÉNICE

[Au rapport de l'abbé du Bos, Racine « donnait à entendre qu'il aimait mieux *Bérénice* que ses autres tragédies ». C'était, en tout cas, la plus conforme à son génie, celle où il a été le plus personnel, où, suivant son expression, il a su « faire quelque chose de rien » et « attacher durant cinq actes les spectateurs par une action simple, soutenue de la violence des passions, de la beauté des sentiments et de l'élégance de l'expression ». Aussi cette action, qui se déroule en quelques heures à Rome, « dans un cabinet entre l'appartement de Titus et celui de Bérénice », peut-elle se résumer en peu de mots.

Antiochus, roi de Comagène, qui aime Bérénice et qui sait que Titus va l'épouser, vient lui dire « un éternel adieu ».]

ACTE PREMIER

SCÈNE IV

BÉRÉNICE, ANTIOCHUS, PHÉNICE

BÉRÉNICE

Enfin je me dérobe à la joie importune
De tant d'amis nouveaux que me fait la fortune :

Je fuis de leurs respects l'inutile longueur,
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.
Il ne faut point mentir : ma juste impatience
Vous accusait déjà de quelque négligence.
Quoi ! cet Antiochus, disais-je, dont les soins
Ont eu tout l'Orient et Rome pour témoins ;
Lui que j'ai vu toujours, constant dans mes traverses,
Suivre d'un pas égal mes fortunes diverses ;
Aujourd'hui que le ciel semble me présager
Un honneur qu'avec vous je prétends partager,
Ce même Antiochus, se cachant à ma vue,
Me laisse à la merci d'une foule inconnue !

ANTIOCHUS

Il est donc vrai, madame? et, selon ce discours,
L'hymen va succéder à vos longues amours?

BÉRÉNICE

Seigneur, je vous veux bien confier mes alarmes :
Ces jours ont vu mes yeux baignés de quelques larmes ;
Ce long deuil que Titus imposait à sa cour
Avait, même en secret, suspendu son amour ;
Il n'avait plus pour moi cette ardeur assidue
Lorsqu'il passait les jours attachés sur ma vue ;
Muet, chargé de soins, et les larmes aux yeux,
Il ne me laissait plus que de tristes adieux.
Jugez de ma douleur, moi dont l'ardeur extrême,
Je vous l'ai dit cent fois, n'aime en lui que lui-même ;
Moi qui, loin des grandeurs dont il est revêtu,
Aurais choisi son cœur, et cherché sa vertu.

ANTIOCHUS

Il a repris pour vous sa tendresse première?

BÉRÉNICE

Vous fûtes spectateur de cette nuit dernière,
Lorsque, pour seconder ses soins religieux,
Le sénat a placé son père entre les dieux.
De ce juste devoir sa piété contente
A fait place, seigneur, aux soins de son amante ;
Et même en ce moment, sans qu'il m'en ait parlé,
Il est dans le sénat, par son ordre assemblé.
Là, de la Palestine il étend la frontière ;
Il y joint l'Arabie et la Syrie entière ;
Et, si de ses amis j'en dois croire la voix,
Si j'en crois ses serments redoublés mille fois,

Il va sur tant d'États couronner Bérénice,
Pour joindre à plus de noms le nom d'impératrice.
Il m'en viendra lui-même assurer en ce lieu.

ANTIOCHUS

Et je viens donc vous dire un éternel adieu.

BÉRÉNICE

Que dites-vous? Ah! ciel! quel adieu! quel langage!
Prince, vous vous troublez et changez de visage!

ANTIOCHUS

Madame, il faut partir.

BÉRÉNICE

Quoi! ne puis-je savoir
Quel sujet...

ANTIOCHUS, *à part.*

Il fallait partir sans la revoir.

BÉRÉNICE

Que craignez-vous? Parlez : c'est trop longtemps se taire.
Seigneur, de ce départ quel est donc le mystère?

ANTIOCHUS

Au moins souvenez-vous que je cède à vos lois,
Et que vous m'écoutez pour la dernière fois.
Si, dans ce haut degré de gloire et de puissance,
Il vous souvient des lieux où vous prîtes naissance,
Madame, il vous souvient que mon cœur en ces lieux
Reçut le premier trait qui partit de vos yeux :
J'aimai. J'obtins l'aveu d'Agrippa votre frère :
Il vous parla pour moi. Peut-être sans colère
Alliez-vous de mon cœur recevoir le tribut;
Titus, pour mon malheur, vint, vous vit, et vous plut.
Il parut devant vous dans tout l'éclat d'un homme
Qui porte entre ses mains la vengeance de Rome.
La Judée en pâlit : le triste Antiochus
Se compta le premier au nombre des vaincus.
Bientôt, de mon malheur interprète sévère,
Votre bouche à la mienne ordonna de se taire.
Je disputai longtemps, je fis parler mes yeux;
Mes pleurs et mes soupirs vous suivaient en tous lieux.
Enfin votre rigueur emporta la balance :
Vous sûtes m'imposer l'exil ou le silence.
Il fallut le promettre, et même le jurer.
Mais, puisque en ce moment j'ose me déclarer,
Lorsque vous m'arrachiez cette injuste promesse,

Mon cœur faisait serment de vous aimer sans cesse.

BÉRÉNICE

Ah! que me dites-vous?

ANTIOCHUS

Je me suis tu cinq ans,
Madame, et vais encor me taire plus longtemps.
De mon heureux rival j'accompagnai les armes;
J'espérai de verser mon sang après mes larmes,
Ou qu'au moins, jusqu'à vous porté par mille exploits,
Mon nom pourrait parler, au défaut de ma voix.
Le ciel sembla promettre une fin à ma peine :
Vous pleurâtes ma mort, hélas! trop peu certaine.
Inutiles périls! Quelle était mon erreur!
La valeur de Titus surpassait ma fureur.
Il faut qu'à sa vertu mon estime réponde.
Quoique attendu, madame, à l'empire du monde,
Chéri de l'univers, enfin aimé de vous,
Il semblait à lui seul appeler tous les coups,
Tandis que, sans espoir, haï, lassé de vivre,
Son malheureux rival ne semblait que le suivre.
Je vois que votre cœur m'applaudit en secret,
Je vois que l'on m'écoute avec moins de regret
Et que, trop attentive à ce récit funeste,
En faveur de Titus vous pardonnez le reste.
Enfin, après un siège aussi cruel que lent,
Il dompta les mutins, reste pâle et sanglant
Des flammes, de la faim, des fureurs intestines,
Et laissa leurs remparts cachés sous leurs ruines.
Rome vous vit, madame, arriver avec lui.
Dans l'Orient désert quel devint mon ennui!
Je demeurai longtemps errant dans Césarée,
Lieux charmants où mon cœur vous avait adorée.
Je vous redemandais à vos tristes États;
Je cherchais en pleurant les traces de vos pas,
Mais enfin, succombant à ma mélancolie,
Mon désespoir tourna mes pas vers l'Italie.
Le sort m'y réservait le dernier de ses coups.
Titus en m'embrassant m'amena devant vous :
Un voile d'amitié vous trompa l'un et l'autre,
Et mon amour devint le confident du vôtre.
Mais toujours quelque espoir flattait mes déplaisirs :
Rome, Vespasien, traversaient vos soupirs;

Après tant de combats Titus cédait peut-être.
Vespasien est mort, et Titus est le maître.
Que ne fuyais-je alors! J'ai voulu quelques jours
De son nouvel empire examiner le cours.
Mon sort est accompli : votre gloire s'apprête.
Assez d'autres, sans moi, témoins de cette fête,
A vos heureux transports viendront joindre les leurs :
Pour moi, qui ne pourrais y mêler que des pleurs,
D'un inutile amour trop constante victime,
Heureux dans mes malheurs d'en avoir pu sans crime
Conter toute l'histoire aux yeux qui les ont faits,
Je pars plus amoureux que je ne fus jamais.

BÉRÉNICE

Seigneur, je n'ai pas cru que, dans une journée
Qui doit avec César unir ma destinée,
Il fût quelque mortel qui pût impunément
Se venir à mes yeux déclarer mon amant.
Mais de mon amitié mon silence est un gage;
J'oublie en sa faveur un discours qui m'outrage.
Je n'en ai point troublé le cours injurieux;
Je fais plus, à regret je reçois vos adieux.
Le ciel sait qu'au milieu des honneurs qu'il m'envoie,
Je n'attendais que vous pour témoin de ma joie;
Avec tout l'univers j'honorais vos vertus·
Titus vous chérissait, vous admiriez Titus.
Cent fois je me suis fait une douceur extrême
D'entretenir Titus dans un autre lui-même.

ANTIOCHUS

Et c'est ce que je fuis. J'évite, mais trop tard,
Ces cruels entretiens où je n'ai point de part.
Je fuis Titus; je fuis ce nom qui m'inquiète,
Ce nom qu'à tous moments votre bouche répète :
Que vous dirai-je enfin? Je fuis des yeux distraits,
Qui, me voyant toujours, ne me voyaient jamais.
Adieu. Je vais, le cœur trop plein de votre image,
Attendre, en vous aimant, la mort pour mon partage.
Surtout ne craignez point qu'une aveugle douleur
Remplisse l'univers du bruit de mon malheur :
Madame, le seul bruit d'une mort que j'implore
Vous fera souvenir que je vivais encore.
Adieu...

[Mais les événements ne sont point si avancés que l'ont cru Bérénice et Antiochus. Titus n'a pas encore pris de résolution définitive, et il hésite à passer outre aux volontés du sénat et à la constitution de l'Empire en épousant une étrangère. Ce débat de conscience remplit tout le second acte. Au troisième, Titus est enfin décidé : il renverra Bérénice ; il la remettra lui-même à Antiochus. Et c'est celui-ci qui l'annonce à Bérénice, dont l'indignation égale la surprise. Elle veut voir Titus, lui parler, entendre de la bouche du perfide l'arrêt auquel son cœur refuse encore de croire. L'explication attendue, la « scène à faire », comme disait Sarcey, Racine l'a réservée pour son quatrième acte.]

ACTE IV

SCÈNE V

TITUS, BÉRÉNICE

BÉRÉNICE, *en sortant de son appartement.*

Non, laissez-moi, vous dis-je.
En vain tous vos conseils me retiennent ici.
Il faut que je le voie. Ah ! seigneur ! vous voici !
Hé bien, il est donc vrai que Titus m'abandonne !
Il faut nous séparer ! et c'est lui qui l'ordonne !

TITUS

N'accablez point, madame, un prince malheureux.
Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.
Un trouble assez cruel m'agite et me dévore,
Sans que des pleurs si chers me déchirent encore.
Rappelez bien plutôt ce cœur qui, tant de fois,
M'a fait de mon devoir reconnaître la voix :
Il en est temps. Forcez votre amour à se taire ;
Et d'un œil que la gloire et la raison éclaire

Contemplez mon devoir dans toute sa rigueur.
Vous-même, contre vous, fortifiez mon cœur ;
Aidez-moi, s'il se peut, à vaincre sa faiblesse,
A retenir des pleurs qui m'échappent sans cesse ;
Ou, si nous ne pouvons commander à nos pleurs,
Que la gloire du moins soutienne nos douleurs ;
Et que tout l'univers reconnaisse sans peine
Les pleurs d'un empereur et les pleurs d'une reine.
Car, enfin, ma princesse, il faut nous séparer.

BÉRÉNICE

Ah ! cruel ! est-il temps de me le déclarer?
Qu'avez-vous fait? hélas ! Je me suis crue aimée ;
Au plaisir de vous voir mon âme accoutumée
Ne vit plus que pour vous. Ignoriez-vous vos lois
Quand je vous l'avouai pour la première fois?
A quel excès d'amour m'avez-vous amenée !
Que ne me disiez-vous : « Princesse infortunée,
Où vas-tu t'engager, et quel est ton espoir?
Ne donne point un cœur qu'on ne peut recevoir. »
Ne l'avez-vous reçu, cruel, que pour le rendre
Quand de vos seules mains ce cœur voudrait dépendre?
Tout l'empire a vingt fois conspiré contre nous.
Il était temps encor : que ne me quittiez-vous?
Mille raisons alors consolaient ma misère :
Je pouvais de ma mort accuser votre père,
Le peuple, le sénat, tout l'empire romain,
Tout l'univers plutôt qu'une si chère main.
Leur haine, dès longtemps contre moi déclarée,
M'avait à mon malheur dès longtemps préparée.
Je n'aurais pas, seigneur, reçu ce coup cruel
Dans le temps que j'espère un bonheur immortel,
Quand votre heureux amour peut tout ce qu'il désire,
Lorsque Rome se tait, quand votre père expire,
Lorsque tout l'univers fléchit à vos genoux,
Enfin quand je n'ai plus à redouter que vous.

TITUS

Et c'est moi seul aussi qui pouvais me détruire.
Je pouvais vivre alors et me laisser séduire :
Mon cœur se gardait bien d'aller dans l'avenir
Chercher ce qui pouvait un jour nous désunir.
Je voulais qu'à mes yeux rien ne fût invincible,
Je n'examinais rien, j'espérais l'impossible.

Que sais-je? j'espérais de mourir à vos yeux,
Avant que d'en venir à ces cruels adieux.
Les obstacles semblaient renouveler ma flamme.
Tout l'empire parlait : mais la gloire, madame,
Ne s'était point encor fait entendre à mon cœur
Du ton dont elle parle au cœur d'un empereur.
Je sais tous les tourments où ce dessein me livre :
Je sens bien que sans vous je ne saurais plus vivre,
Que mon cœur de moi-même est prêt à s'éloigner;
Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

BÉRÉNICE

Hé bien! régnez, cruel, contentez votre gloire :
Je ne dispute plus. J'attendais, pour vous croire,
Que cette même bouche, après mille serments
D'un amour qui devait unir tous nos moments,
Cette bouche, à mes yeux s'avouant infidèle,
M'ordonnât elle-même une absence éternelle.
Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu.
Je n'écoute plus rien : et, pour jamais, adieu...
Pour jamais! Ah! seigneur! songez-vous en vous-même
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime?
Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous;
Que le jour recommence, et que le jour finisse,
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
Sans que, de tout le jour, je puisse voir Titus?
Mais quelle est mon erreur, et que de soins perdus!
L'ingrat, de mon départ consolé par avance,
Daignera-t-il compter les jours de mon absence?
Ces jours, si longs pour moi, lui sembleront trop courts.

TITUS

Je n'aurai pas, madame, à compter tant de jours :
J'espère que bientôt la triste renommée
Vous fera confesser que vous étiez aimée.
Vous verrez que Titus n'a pu sans expirer...

BÉRÉNICE

Ah! seigneur! s'il est vrai, pourquoi nous séparer?
Je ne vous parle point d'un heureux hyménée.
Rome à ne vous plus voir m'a-t-elle condamnée?
Pourquoi m'enviez-vous l'air que vous respirez?

TITUS

Hélas! vous pouvez tout, madame : demeurez;

Je n'y résiste point. Mais je sens ma faiblesse :
Il faudra vous combattre et vous craindre sans cesse,
Et sans cesse veiller à retenir mes pas,
Que vers vous à toute heure entraînent vos appas.
Que dis-je? En ce moment, mon cœur, hors de lui-même,
S'oublie, et se souvient seulement qu'il vous aime.

BÉRÉNICE

Hé bien, seigneur, hé bien, qu'en peut-il arriver?
Voyez-vous les Romains prêts à se soulever?

TITUS

Et qui sait de quel œil ils prendront cette injure?
S'ils parlent, si les cris succèdent au murmure,
Faudra-t-il par le sang justifier mon choix?
S'ils se taisent, madame, et me vendent leurs lois,
A quoi m'exposez-vous? Par quelle complaisance
Faudra-t-il quelque jour payer leur patience?
Que n'oseront-ils point alors me demander?
Maintiendrai-je des lois que je ne puis garder?

BÉRÉNICE

Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice!

TITUS

Je les compte pour rien! Ah! ciel! quelle injustice!

BÉRÉNICE

Quoi! pour d'injustes lois que vous pouvez changer,
En d'éternels chagrins vous-même vous plonger!
Rome a ses droits, seigneur : n'avez-vous pas les vôtres?
Ses intérêts sont-ils plus sacrés que les nôtres?
Dites, parlez.

TITUS

Hélas! que vous me déchirez!

BÉRÉNICE

Vous êtes empereur, seigneur, et vous pleurez!

TITUS

Oui, madame, il est vrai, je pleure, je soupire.
Je frémis. Mais enfin, quand j'acceptai l'empire,
Rome me fit jurer de maintenir ses droits :
Il les faut maintenir. Déjà, plus d'une fois,
Rome a de mes pareils exercé la constance.
Ah! si vous remontiez jusques à sa naissance,
Vous les verriez toujours à ses ordres soumis :
L'un, jaloux de sa foi, va chez les ennemis
Chercher, avec la mort, la peine toute prête;

D'un fils victorieux l'autre proscrit la tête ;
L'autre avec des yeux secs et presque indifférents,
Voit mourir ses deux fils, par son ordre expirants.
Malheureux ! Mais toujours la patrie et la gloire
Ont parmi les Romains remporté la victoire.
Je sais qu'en vous quittant le malheureux Titus
Passe l'austérité de toutes leurs vertus ;
Qu'elle n'approche point de cet effort insigne :
Mais, madame, après tout, me croyez-vous indigne
De laisser un exemple à la postérité,
Qui, sans de grands efforts, ne puisse être imité?

BÉRÉNICE

Non, je crois tout facile à votre barbarie :
Je vous crois digne, ingrat, de m'arracher la vie.
De tous vos sentiments mon cœur est éclairci.
Je ne vous parle plus de me laisser ici :
Qui? moi, j'aurais voulu, honteuse et méprisée,
D'un peuple qui me hait soutenir la risée?
J'ai voulu vous pousser jusques à ce refus.
C'en est fait, et bientôt vous ne me craindrez plus.
N'attendez pas ici que j'éclate en injures,
Que j'atteste le ciel, ennemi des parjures ;
Non : si le ciel encore est touché de mes pleurs,
Je le prie en mourant d'oublier mes douleurs.
Si je forme des vœux contre votre injustice,
Si, devant que mourir, la triste Bérénice
Vous veut de son trépas laisser quelque vengeur,
Je ne le cherche, ingrat, qu'au fond de votre cœur.
Je sais que tant d'amour n'en peut être effacée ;
Que ma douleur présente, et ma bonté passée,
Mon sang qu'en ce palais je veux même verser,
Sont autant d'ennemis que je veux vous laisser ;
Et, sans me repentir de ma persévérance,
Je me remets sur eux de toute ma vengeance.

[Titus, ébranlé par le spectacle de cette douleur pathétique, songe à revenir sur sa décision, se traite de barbare et passe dans sa « chambre » pour recevoir le sénat. Il semble tout près de céder et, au commencement du cinquième acte, quand il se présente devant Bérénice, ses perplexités durent encore. Une lettre qu'il surprend,

où la délaissée annonce son intention d'en finir avec la vie, provoque le dénouement de la crise : Titus fait appeler Antiochus et, en attendant que celui-ci paraisse, il s'adresse à Bérénice] :

ACTE V

SCÈNE VI

TITUS, BÉRÉNICE

TITUS

Madame, il faut vous faire un aveu véritable :
Lorsque j'envisageai le moment redoutable
Où pressé par les lois d'un austère devoir,
Il fallait pour jamais renoncer à vous voir ;
Quand de ce triste adieu je prévis les approches,
Mes craintes, mes combats, vos larmes, vos reproches,
Je préparai mon âme à toutes les douleurs
Que peut faire sentir le plus grand des malheurs ;
Mais, quoi que je craignisse, il faut que je le dis,
Je n'en avais prévu que la moindre partie ;
Je croyais ma vertu moins prête à succomber,
Et j'ai honte du trouble où je la vois tomber.
J'ai vu devant mes yeux Rome entière assemblée ;
Le sénat m'a parlé, mais mon âme accablée
Écoutait sans entendre, et ne leur a laissé,
Pour prix de leurs transports, qu'un silence glacé.
Rome de votre sort est encore incertaine :
Moi-même à tous moments je me souviens à peine
Si je suis empereur, ou si je suis Romain.
Je suis venu vers vous sans savoir mon dessein :
Mon amour m'entraînait ; et je venais peut-être
Pour me chercher moi-même et pour me reconnaître.
Qu'ai-je trouvé? Je vois la mort peinte en vos yeux :
Je vois pour la chercher que vous quittez ces lieux :
C'en est trop. Ma douleur, à cette triste vue,

A son dernier excès est enfin parvenue :
Je ressens tous les maux que je puis ressentir ;
Mais je vois le chemin par où j'en puis sortir.
Ne vous attendez point que, las de tant d'alarmes,
Par un heureux hymen je tarisse vos larmes :
En quelque extrémité que vous m'ayez réduit,
Ma gloire inexorable à toute heure me suit ;
Sans cesse elle présente à mon âme étonnée
L'empire incompatible avec votre hyménée,
Me dit qu'après l'éclat et les pas que j'ai faits,
Je dois vous épouser encor moins que jamais.
Oui, madame ; et je dois moins encore vous dire
Que je suis prêt pour vous d'abandonner l'empire,
De vous suivre, et d'aller, trop content de mes fers,
Soupirer avec vous au bout de l'univers.
Vous-même rougiriez de ma lâche conduite :
Vous verriez à regret marcher à votre suite
Un indigne empereur sans empire, sans cour,
Vil spectacle aux humains des faiblesses d'amour.
Pour sortir des tourments dont mon âme est la proie,
Il est, vous le savez, une plus noble voie,
Je me suis vu, madame, enseigner ce chemin,
Et par plus d'un héros, et par plus d'un Romain :
Lorsque trop de malheurs ont lassé leur constance,
Ils ont tous expliqué cette persévérance
Dont le sort s'attachait à les persécuter,
Comme un ordre secret de n'y plus résister.
Si vos pleurs plus longtemps viennent frapper ma vue,
Si toujours à mourir je vous vois résolue,
S'il faut qu'à tout moment je tremble pour vos jours,
Si vous ne me jurez d'en respecter le cours,
Madame, à d'autres pleurs vous devez vous attendre ;
En l'état où je suis, je puis tout entreprendre :
Et je ne réponds pas que ma main à vos yeux
N'ensanglante à la fin nos funestes adieux.

BÉRÉNICE

Hélas !

TITUS

Non, il n'est rien dont je ne sois capable.
Vous voilà de mes jours maintenant responsable.
Songez-y bien, madame ; et si je vous suis cher...

SCÈNE VII

TITUS, BÉRÉNICE, ANTIOCHUS

TITUS

Venez, prince, venez, je vous ai fait chercher.
Soyez ici témoin de toute ma faiblesse;
Voyez si c'est aimer avec peu de tendresse.
Jugez-nous.

ANTIOCHUS

Je crois tout : je vous connais tous deux.
Mais connaissez vous-même un prince malheureux.
Vous m'avez honoré, seigneur, de votre estime;
Et moi je puis ici vous le jurer sans crime,
A vos plus chers amis j'ai disputé ce rang:
Je l'ai disputé même aux dépens de mon sang.
Vous m'avez malgré moi confié, l'un et l'autre,
La reine, son amour, et vous seigneur, le vôtre.
La reine, qui m'entend, peut me désavouer;
Elle m'a vu toujours ardent à vous louer,
Répondre par mes soins à votre confidence.
Vous croyez m'en devoir quelque reconnaissance;
Mais le pourriez-vous croire en cet instant fatal,
Qu'un ami si fidèle était votre rival?

TITUS

Mon rival!

ANTIOCHUS

Il est temps que je vous éclaircisse.
Oui, seigneur, j'ai toujours adoré Bérénice.
Pour ne la plus aimer j'ai cent fois combattu :
Je n'ai pu l'oublier; au moins je me suis tu.
De votre changement la flatteuse apparence
M'avait rendu tantôt quelque faible espérance :
Les larmes de la reine ont éteint cet espoir.
Ses yeux, baignés de pleurs, demandaient à vous voir :
Je suis venu, seigneur, vous appeler moi-même;
Vous êtes revenu. Vous aimez, on vous aime;
Vous vous êtes rendu : je n'en ai point douté.
Pour la dernière fois je me suis consulté;

J'ai fait de mon courage une épreuve dernière ;
Je viens de rappeler ma raison tout entière :
Jamais je ne me suis senti plus amoureux.
Il faut d'autres efforts pour rompre tant de nœuds :
Ce n'est qu'en expirant que je puis les détruire ;
J'y cours. Voilà de quoi j'ai voulu vous instruire.
Oui, madame, vers vous j'ai rappelé ses pas :
Mes soins ont réussi, je ne m'en repens pas.
Puisse le ciel verser sur toutes vos années
Mille prospérités l'une à l'autre enchaînées !
Ou, s'il vous garde encore un reste de courroux,
Je conjure les dieux d'épuiser tous les coups
Qui pourraient menacer une aussi belle vie,
Sur ces jours malheureux que je vous sacrifie.

BÉRÉNICE, *se levant.*

Arrêtez, arrêtez ! Princes trop généreux,
En quelle extrémité me jetez-vous tous deux !
Soit que je vous regarde ou que je l'envisage,
Partout du désespoir je rencontre l'image,
Je ne vois que des pleurs et je n'entends parler
Que de troubles, d'horreurs, de sang prêt à couler.
(*A Titus.*)
Mon cœur vous est connu, seigneur, et je puis dire
Qu'on ne l'a jamais vu soupirer pour l'empire :
La grandeur des Romains, la pourpre des Césars,
N'ont point, vous le savez, attiré mes regards.
J'aimais, seigneur, j'aimais, je voulais être aimée.
Ce jour, je l'avouerai, je me suis alarmée.
J'ai cru que votre amour allait finir son cours.
Je connais mon erreur, et vous m'aimez toujours.
Votre cœur s'est troublé, j'ai vu couler vos larmes :
Bérénice, seigneur, ne vaut point tant d'alarmes,
Ni que par votre amour l'univers malheureux,
Dans le temps que Titus attire tous ses vœux,
Et que de vos vertus il goûte les prémices,
Se voie en un moment enlever ses délices.
Je crois, depuis cinq ans jusqu'à ce dernier jour,
Vous avoir assuré d'un véritable amour.
Ce n'est pas tout : je veux, en ce moment funeste,
Par un dernier effort couronner tout le reste :
Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus.
Adieu, seigneur, régnez : je ne vous verrai plus.

(*A Antiochus.*)
Prince, après cet adieu, vous jugez bien vous-même
Que je ne consens pas de quitter ce que j'aime
Pour aller loin de Rome écouter d'autres vœux.
Vivez, et faites-vous un effort généreux.
Sur Titus et sur moi réglez votre conduite :
Je l'aime, je le fuis ; Titus m'aime, il me quitte ;
Portez loin de mes yeux vos soupirs et vos fers.
Adieu. Servons tous trois d'exemple à l'univers
De l'amour la plus tendre et la plus malheureuse
Dont il puisse garder l'histoire douloureuse.
Tout est prêt. On m'attend. Ne suivez point mes pas.
(*A Titus.*)
Pour la dernière fois, adieu, seigneur.

ANTIOCHUS

Hélas!

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Avant-propos 1

CHAPITRE PREMIER

L'enfance de Racine.

I. Le paysage racinien. — II. Les origines du poète. — III. Son milieu de formation 1

CHAPITRE II

Racine à Port-Royal.

I. L'atmosphère janséniste. — II. Les premiers essais poétiques de Racine. — III. Ce que Racine emportait de Port-Royal 13

HYMNES ET ODES 18

Le vendredi : A Matines, 18 ; — A Laudes, 19 ; — A Vêpres, 19 ; — Le paysage en gros, 20.

CHAPITRE III

Racine à l'hôtel de Luynes.

I. La Nymphe de la Seine. — *II. Premiers grondements de l'orage janséniste. — III. Un brelan de joyeux compagnons.* 25

LA NYMPHE DE LA SEINE 28

LETTRE A M. LE VASSEUR 30

CHAPITRE IV

Racine à Uzès.

I. Racine aspirant au petit collet. — II. Le sentiment de la nature chez Racine. — III. Matériaux pour les tragédies futures... 37

LETTRES DE JEUNESSE..... 40

I. A La Fontaine, 40; — II. A. M. Vitart, à Paris, 43; — III. A l'abbé Le Vasseur, à Paris, 45; — IV. A Mlle Vitart, à Paris, 48; — V. A M. Vitart, à Paris, 49.

CHAPITRE V

Les débuts de Racine au théâtre.

I. La Renommée aux Muses. — *II. Molière e Racine.* — *III.* La Thébaïde. — *IV. Nouveauté du théâtre racinien*.... 55

STANCES D'ANTIGONE..... 62

CHAPITRE VI

L' « Alexandre ».

I. Un héros dameret. — II. Racine et la critique. — III. Alexandre et Louis XIV. — IV. Racine, poète officiel..... 65

ALEXANDRE..... 72

CHAPITRE VII

La querelle avec Port-Royal.

I. Lettre à l'auteur des Hérésies imaginaires et des Deux Visionnaires. — *II. Les réponses de Port-Royal et la seconde lettre de Racine*..... 79

LETTRE A L'AUTEUR DES « HÉRÉSIES IMAGINAIRES » ET DES « DEUX VISIONNAIRES »..... 82

CHAPITRE VIII

Andromaque.

*I. Suite de la brouille avec Molière. — II. La première passion de Racine. — III. La merveille d'*Andromaque. — *IV. Si*

Racine n'a peint que des personnages de cour ou l'homme de tous les temps 91

ANDROMAQUE 104

CHAPITRE IX

Les Plaideurs.

I. Les séances du Mouton Blanc. — *II. Pour se venger de la perte d'un procès.* — *III. La chute des* Plaideurs *à la ville et leur succès à la cour* 141

LES PLAIDEURS 149

CHAPITRE X

Britannicus.

I. La pièce des connaisseurs. — *II. Un tableau d'histoire.* — *III. Les personnages de* Britannicus. — *IV. Le duc de Chevreuse collabora-t-il avec Racine?* 201

BRITANNICUS 214

CHAPITRE XI

Bérénice.

I. Les deux Bérénice. — *II. Un concours de tragédies.* — *III. Racine a-t-il créé la passion de la dignité?* — *IV. La Champmeslé entre en scène* 273

BÉRÉNICE 287

Table des matières 303

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, rue Garancière

PQ
1887
L4
t.1

Racine, Jean Baptiste
Racine

ROBARTS LIBRARY
DUE DATE
DEC - 6 1988